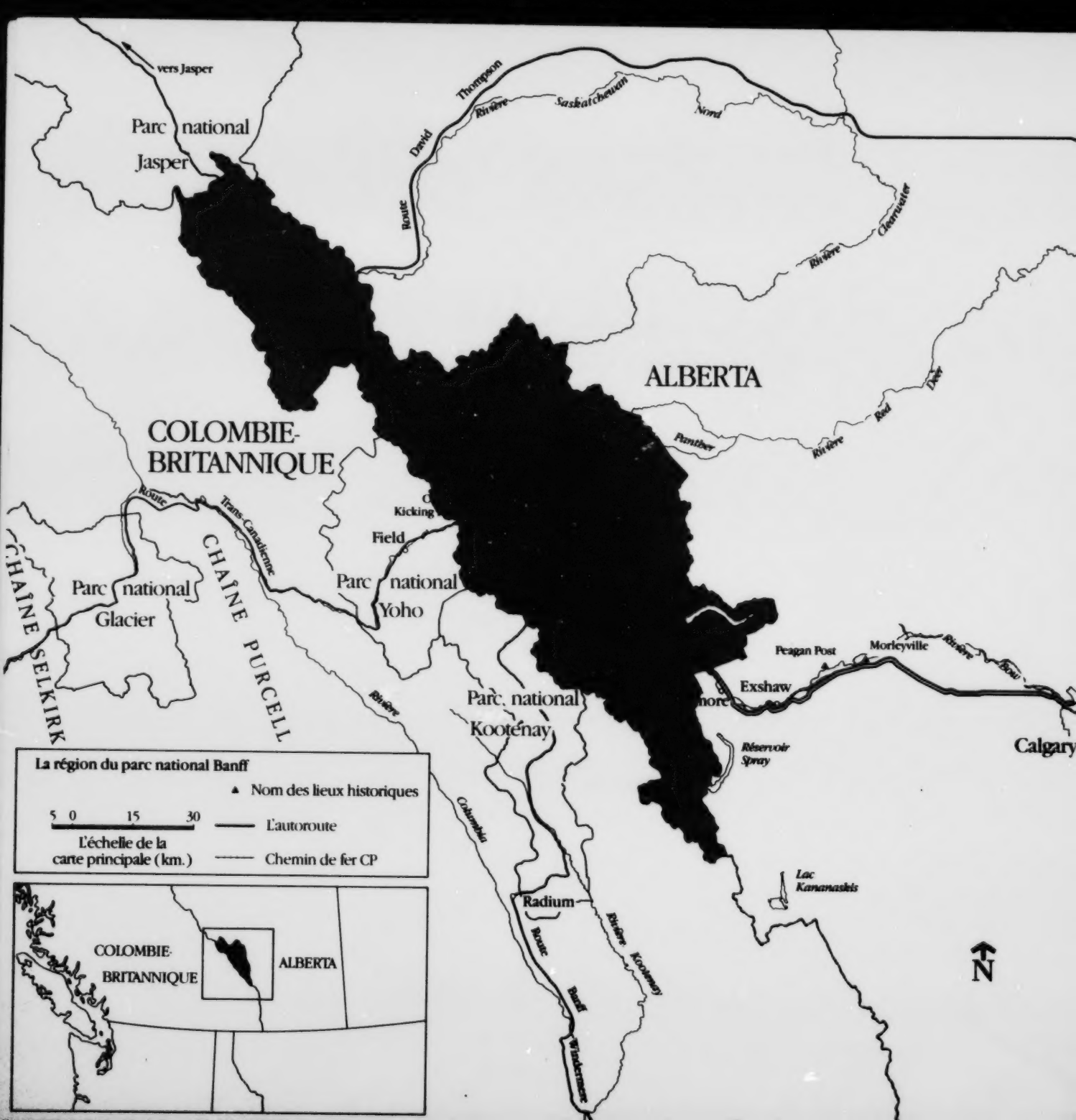
85-2279/

Une grande et noble idée

Les parcs nationaux: un siècle d'histoire

National Parks
Centennial

Centenaire des
parcs nationaux


vers Jasper
Parc national Jasper
Thompson
Rivière
Saskatchewan
Nord
David
Route
Clearwater
Rivière
ALBERTA
COLOMBIE-BRITANNIQUE
Panther
Rivière
Red Deer
Route
Trans-Canadienne
Kicking Horse
Field
CHAÎNE SELKIRK
Parc national Glacier
CHAÎNE PURCELL
Parc national Yoho
Peagan Post
Morleyville
Rivière Bow
Exshaw
Parc national Kootenay
Réservoir Spray
Calgary
Columbia
Rivière
Lac Kananaskis
Radium
Route
Rivière Kootenay
Banff
Windermere
N
La région du parc national Banff
Nom des lieux historiques
5 0 15 30
L'échelle de la carte principale (km.)
L'autoroute
Chemin de fer CP
COLOMBIE-BRITANNIQUE
ALBERTA

Une grande et noble idée

Les parcs nationaux: un siècle d'histoire

SID MARTY

préface par Earle Birney

Traduit de l'anglais par Jean-Paul Partensky et Annie Rousseau.

Photographies de la jaquette:
Couverture — Bruno Engler
Endos — Carole Harmon, Brian Patton
Conception de la jaquette — Fernley/Hesse
Conception de l'intérieur — Joseph Solway
Composition — Perly's Maps Limited, Toronto
Imprimé par Aprinco Limited, Toronto

© Ministre des Approvisionnements et Services Canada — 1984
Numéro de catalogue R62-153/1984F
ISBN 0-660-91247-3

Table des matières

La région du parc national Banff / *2*
Index des photographies couleurs / *6*
Crédits photographiques / *6*
Préface / *7*

1 La faim suscite le chasseur / *9*
2 La Rivière Bleue des Assiniboines / *22*
3 "Ces sources valent un million de dollars" / *28*
4 L'Acte concernant le Parc canadien des montagnes Rocheuses / *45*
5 Un jardin au milieu des étendues sauvages / *65*
6 La roue de la fortune / *76*
7 Tenir à ce qu'on a / *89*
8 La loi de Sibbald / *100*
9 Entre deux guerres / *107*
10 La haute saison / *116*
11 Les voix du passé / *141*

Remerciements / *152*
Permissions / *152*
Index / *153*
Bibliographie / *155*
Les parcs nationaux et les parcs historiques nationaux / *156*

Index des photographies en couleurs

p. 49 Assiniboines chassant le bison, *Paul Kane*

p. 50 À travers les montagnes Rocheuses, un passage sur la grande route canadienne, 1887, *Lucius O'Brien*

p. 51 La chambre des bijoux, *Billy, Tom et Frank découvrent la source chaude de Cave*

p. 52 *Gauche, en haut: Une affiche de promotion CPR*
Gauche, en bas: Le lac Louise vu du château
Droite, en haut: Le lac Louise, paradis traditionnel des amoureux
Droite, en bas: La piscine Cave & Basin Notez la galerie à la droite

p. 53 *Gauche: Escalade de la face du rocher*
Droite: Le pic au col Abbot sur la Ligne de partage des eaux

p. 54 Nuage, montagne rouge, *Frederick N. Varley, ca. 1928*

p. 55 *Le glacier Freshfield*

p. 56 *Bisons au pied du mont Cascade, l'héritage de Howard Douglas*

p. 117 *Le glacier Freshfield*

p. 118 *En haut: Formations glaciaires*
En bas: Le Col Déception

p. 119 *En haut: Le pic Peyto au-dessus du lac Cauldron*
En Bas: Alpinisme

p. 120 *Gauche, en haut: col Sentinel*
Droite, en haut: Avalanche
En bas: Excursionniste sur la crête Parker

p. 121 *Garde avec un cheval de charge*

p. 122 *Gauche: Secours par câble au pic Yamnuska*
Droite: Secours par hélicoptère

p. 123 *Pluie et ombre, au mont Rundle*

p. 124 *Gauche, en haut: Les nouveaux mariés*
Droite, en haut: Trembles d'automne sur la route Banff-Windermere
En bas: Promenade sur une piste de montagne

p. 125 *Gauche: Lac et montagne*
Droite: Quatre-temps

p. 126 *Automne dans la vallée Larch*

p. 127 *Faune du parc*

p. 128 *En haut: Le parc historique national du Fort Malden, Ontario*
En bas: Le parc national de la Pointe Pelée

p. 129 *Gauche, en haut: Le parc national Pacific Rim, C.B.*
Droite, en haut: Le parc national historique Woodside, Ontario
Gauche, en bas: Le parc national Kejimkujik, Nouvelle Ecosse

p. 130 *Le parc national de l'Île-du-Prince-Edouard*

p. 131 *Le parc national des hautes terres du Cap-Breton, Nouvelle Ecosse*

p. 132 *Le pic Freshfield*

Crédits photographiques

Archives of the Canadian Rockies
Barnes, Elliott, 23, 24, 85, 93 (droite)
Bourne & May, 58
Browne, Cyril, 147
Fear Brothers, 81 (en haut)
Harmon, Byron, 71 (en haut), 82 (droite), 83, 92 (gauche, droite), 96 (en haut & en bas), 108 (droite), 112 (gauche), 134, 135, 137 (en haut)
Knechtel, A., 105, 133 (en bas)
Langstaff (Lance), Beatrice, 79
McCowan, Dan, 91 (en bas)
Meades, Malcolm, 115
Morant, Nicholas, 136
Nidral, J., 57
Noble, George, 97, 113 (gauche: en haut & en bas)
Robinson, Sheila, 149
Smyth, S. A., 75 (en bas)
Thom, A. B., 60, 66
Thompson, S. J., 88
Valentine & Sons, 93
Vaux, famille, 78 (gauche: en haut)
Woodruff, John, 67
Sources inconnues, 69, 102, 103 (droite), 128 (en haut), 129 (droite), 137 (en bas), 145
Les Archives Publiques du Canada, 45 (C4656), 48 (C5327), 90 (PA121371)
Art Gallery of Ontario, 54
Ashburner, Rob, 127 (droite: en haut)
Le Canadien Pacifique, 8, 32, 63
Canadian Railway Museum, 47
Crawford, Glen, 118 (en bas), 119 (en haut)
Daubney, James, 125 (gauche)
Emond, Alex, 12, 13, 14, 17, 21
Engler, Bruno, 56, 121
Flygare, Halle, 127 (gauche: en bas)
La Galerie Nationale du Canada, Ottawa, 49
Glenbow Archives, 22, 26, 36, 39, 42, 71 (en bas) 89, 91 (en haut)
Harmon, Carole, 55, 117, 132
Johnston, Carolyn, 129 (gauche: en haut & en bas)
Kananaskis Country, Gov't of Alberta
Coneybeare, Howard, 10, 11
Langshaw, Eric, 118 (en haut)
Lothian, W. F., 86
Marty, Sid, 119 (en bas), 122 (gauche)
Parcs Canada
Auger, Tim, 120 (droite: en haut)
Frache, Don, 51
Grant, Ted, 128 (en bas)
Holmes, Stephen, 131
McCloskey, Patrick, 33, 34, 35 (en bas)
Michael, Phil, 130
Waugh, Jeff, 120 (gauche: en haut)
Williams, A1, 127
Sources inconnues, 69, 102 (en haut & en bas), 103 (droite), 128 (en haut), 129 (droite), 137 (en bas), 145
Patton, Brian, 120 (en bas), 123, 126, 133
Provincial Archives of Alberta, 70, 141
Provincial Archives of British Columbia, 30
Sandford, R. W., 116, 124 (en haut & en bas), 125 (droite)
Schaeffer, Mr. & Mrs. Fred, 50
Schaeffer, Frank, 2, 156

Préface

Il me fait particulièrement plaisir d'assister au centenaire de Banff et à la sortie de ce livre car les plus belles années de ma jeunesse, je les ai passées dans la ville de Banff et dans le parc où j'ai plus tard travaillé à l'occasion comme ouvrier.

À l'été de 1911, mes parents et moi vivions dans une tente sur les rives de la rivière Bow; nous avons ensuite habité pendant une dizaine d'années la maison que mon père avait construite et qui, de la rue Squirrel, se dresse toujours face à la montagne Cascade. Ce livre aurait passionné mon père, lui-même pionnier et féru d'histoire. Il s'était rendu de Chicago à Calgary à cheval avant même que le CP n'y arrive, et pendant des années il a parcouru une bonne partie du Nord-Ouest canadien, au début comme vacher dans la vallée de la Bow par la suite prospecteur dans les Rocheuses et les Selkirk.

Je suis particulièrement content que Sid Marty ait mis l'accent sur le rôle qu'ont joué les sources thermales dans le développement de la ville et du parc. Les différentes sources sont bien sûr toujours présentes à mon esprit. Deux jours après que ma mère et moi ayons rejoint mon père, il nous emmena en voiture à cheval aux sources de Cave & Basin. Originaire de Ponoka, c'était la première fois que j'étais en eaux suffisamment chaudes et profondes pour m'y baigner, et je ne savais même pas nager. Fort heureusement, il y avait une corde tendue en travers de la piscine qui me servit de bouée jusqu'à ce que j'apprenne à nager en chien. Il y eut par la suite les centaines de baignades gratuites pour écoliers pendant les week-ends. Plongeant (illégalement, bien sûr) de la toiture de tuf en surplomb de la piscine de Basin, j'alarmais les touristes qui regardaient, en simulant de ne pas remonter à la surface, jusqu'à ce que je me faufile par une "cheminée" sous-marine et surgisse soudainement de l'eau.

C'était moins amusant à Cave mais c'était par contre plus sinistre. Il y avait un vieux concierge plutôt bizarre, un nommé Galletley, qui portait toujours un bérêt écossais. Il nous guidait avec une lanterne dans un tunnel humide jusque dans une grande grotte circulaire. Au centre, de l'eau sombre et malodorante jaillissait de ce que M. Galletley disait être des champs de lave, mais il n'a jamais pu nous expliquer comment l'eau y arrivait.

Il racontait à ma mère des plaisanteries sur les Écossais, car elle aussi était Écossaise. Elle essayait de ne pas rire, mais à la fin elle ne pouvait se retenir. Elles n'étaient pas de très bon goût, disait-elle, mais je ne les comprenais jamais et je ne pouvais jamais reconnaître ce que mon père appelait une "histoire à dormir debout". Mon père disait que M. Galletley avait raison quand il affirmait que les Indiens utilisaient ces sources avant que les hommes blancs n'arrivent, mais il doutait cependant que le vieil homme ait vraiment vu des grizzlis faire trempette à Basin pour guérir leurs rhumatismes.

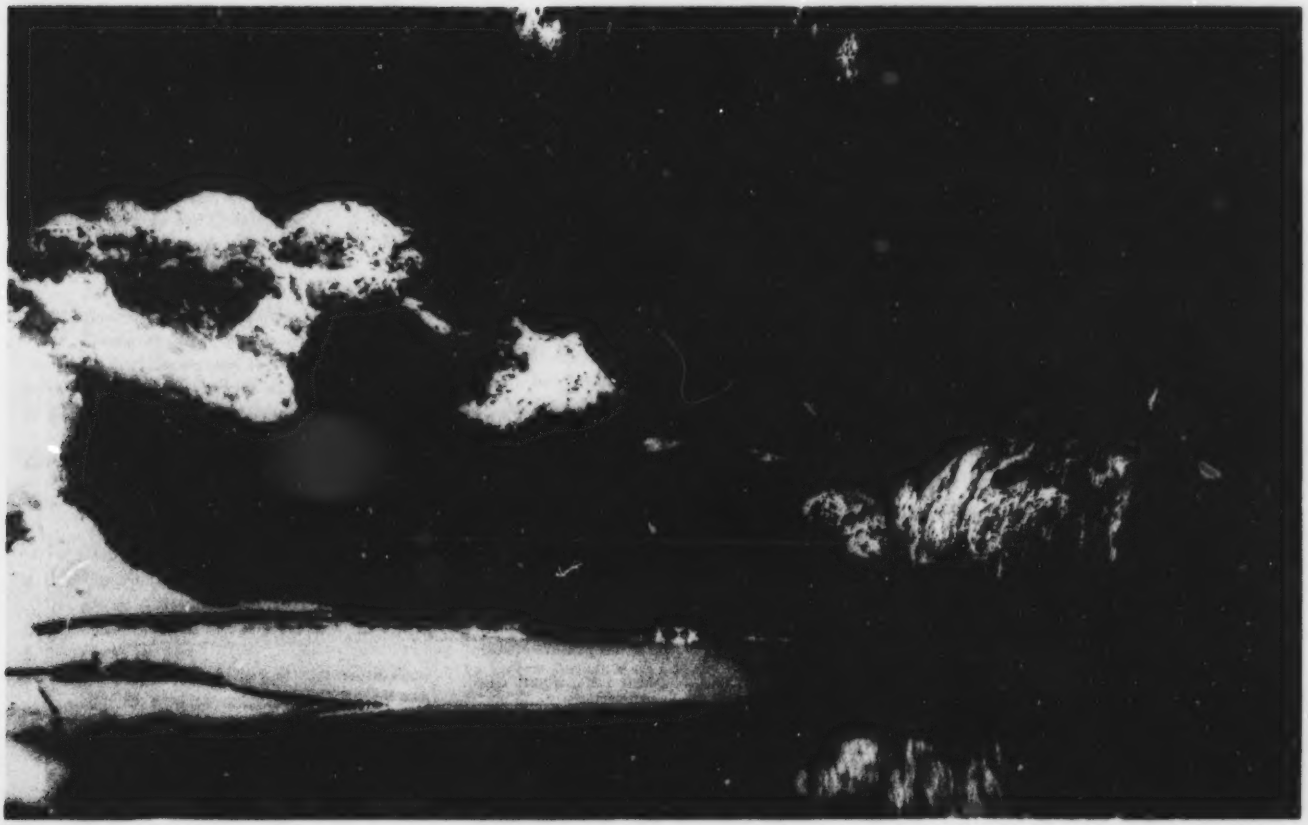
Il y avait aussi la petite piscine tiède près du rivage du troisième lac Vermilion où je

ne suis allé pour la première fois qu'à l'âge de dix-huit ans, maniant un marteau de forgeron de cinq kilos avec une équipe de foreurs. Nous gardions nos paniers-repas au chaud, bien que le mercure atteignait les moins trente degrés Celsius, en les suspendant dans le trou que le mystérieux tuf gardait chaud dans le lac gelé en contrebas des falaises des monts Sawback.

J'ai maintenant quatre-vingts ans et bien des choses ont changé, Banff tout comme moi. Mais aujourd'hui comme alors, la pluie tombe et s'infiltre dans les crevasses sur l'autre côté du mont Sulphur jusqu'aux feux anciens, l'eau remontant ensuite bouillante au grand plaisir des habitants de Banff, des touristes, des hôteliers et, qui sait, peut-être de quelques ours goutteux.

Earle Birney
Avril 1984

"Cette grotte est l'entrée de l'autre monde."



La faim suscite le chasseur 1

La rivière bleue traverse la célèbre station de montagne. C'est la fin août, et le festival des arts qu'a baigné le soleil de l'été approche de sa conclusion. Le vent du nord brandit des nuages qu'il a débusqués derrière le mont Cascade. Il déferle sur les vacanciers qui défilent sur l'avenue Banff en short, tee-shirt ou débardeur.

Ce court défilé qui exalte les libéralités de l'été sera bientôt terminé: toutes ces montagnes que l'on voit sont le repaire de l'hiver. La pluie qui a rafraîchi la vallée, hier soir, a laissé un filigrane de neige sur les sommets. Une barre calcaire s'élève au-dessus de l'agglomération trépidante, au-dessus de l'animation superficielle du présent. Cette pierre est issue des fonds stratifiés d'un océan des premiers âges, soulevés par des forces venues du noyau de la terre dont on ne connaît toujours pas les origines. Des chaînes entières se sont lentement déplacées vers l'ouest au cours des millénaires, se plissant tel un gigantesque tapis au cours de la lourde valse des plates-formes continentales.

D'immenses glaciers ont façonné les grands dômes de calcaire, des ciseaux de glace ont taillé les hautes vallées, sculpté des cirques et formé les pics que nous voyons aujourd'hui. Ce processus s'est répété à de nombreuses reprises au cours du dernier million d'années et se poursuit durant notre bref séjour ici-bas. La vallée inférieure de la Bow n'a plus de glace depuis 12 000 ans environ. Le glacier s'est replié derrière la Ligne de partage des eaux pour le moment; il ronge doucement l'épine dorsale de l'Amérique du Nord en attendant son heure.

Au cours de leurs travaux dans la vallée de la Bow, les archéologues de Parcs Canada ont trouvé quatre-vingt-quatre campements, laissés par une culture d'anciens montagnards dont les origines remontent à la fin de la dernière ère glaciaire. Les fouilles viennent à peine de commencer dans les vallées de la Red Deer, de la Panther et de la Clearwater, autres vallées du parc situées au nord de la localité de Banff. Des campements, des objets, des foyers enfouis, des pointes de flèches, des outils de pierre, et des piles d'os brisés, brûlés, ont aussi été trouvés dans les autres parcs nationaux de montagne.

Des milliers d'années avant la découverte de l'arc, un peuple ancien chassait le bison, le cerf et le mouflon dans ces vallées. Armé seulement de lances garnies de pierres, il découpait ses proies avec des couteaux également de pierre. On sait peu de choses de son mode de vie, de ses épreuves, de ses triomphes ou ses dieux éventuels qu'il a peut-être érigés au bord des glaciers. On sait, en revanche, que les Indiens kootenay et leurs parents, les Tona xa ont occupé ces montagnes et les chaînes voisines,de la Colombie-Britannique orientale, pendant près de 2 000 ans.

Ces Indiens se sont retirés vers l'ouest en traversant les montagnes après la

La chasse au bison dans la vallée Bow.

désastreuse épidémie de variole du début du XVIIe siècle. Leur ancien territoire fut occupé par les Pieds-Noirs. On ne saura peut-être jamais qui habitait la région avant la venue des Tona xa, mais pour moi ce sont les "Anciens."

Les Anciens pratiquaient la chasse et la cueillette au gré des circonstances. Nullement intimidés par les sommets escarpés, ils cherchaient leur protection pour s'abriter du vent du nord cinglant qui fouette les habitants des prairies. De plus, le chinook, un vent chaud, souffle souvent dans ces montagnes, apportant des redoux au milieu de l'hiver, ce qui permet au gros gibier d'y trouver refuge. Les Anciens extrayaient du chert (une sorte de silex) des montagnes pour façonner des racloirs, des marteaux de pierre et des pointes de lances. Une de leurs carrières se trouvait à un kilomètre au nord de l'agglomération de Banff. Les Anciens se servaient de propulseurs ou lance-javelines pour tuer les bisons, les cerfs et les mouflons. À l'aide de clôtures sommaires faites de bois mort, ils dirigeaient les mouflons vers un précipice ou jusqu'à un cul-de-sac où ils pouvaient facilement les tuer à coups de lance. Ces montagnards piégeaient les cerfs dans la neige profonde de leurs quartiers d'hiver, prenaient les bisons dans une embuscade pendant qu'ils nageaient dans les lacs ou jetaient la panique parmi eux pour qu'ils s'embourbent dans un marécage.

Comme leurs descendants aborigènes, les Anciens ne devaient pas se contenter de viande. Ils connaissaient certainement les plantes nourricières et médicinales qui poussaient sur les pentes des montagnes. Ils plaçaient les racines, les baies et les herbes sauvages qu'ils cueillaient dans des caches primitives, protégées des rongeurs par une épaisseur d'écorce, puis ils les couvraient d'aiguilles de pins pour préserver leur contenu de la gelée.

Les Anciens prisaient beaucoup le poisson, qui était boudé par certaines tribus des plaines. Ils pêchaient la truite avec des hameçons faits d'esquilles d'os entrecroisées. On a trouvé dans les parcs de montagne des pierres qui servaient à lester les filets; les Anciens tendaient en effet des filets près de l'embouchure de la rivière qui coule aujourd'hui dans de parc national des lacs Waterton pour prendre les poissons migrateurs. Les Kootenay de la période historique avaient la réputation de placer, sous la glace en hiver, des filets en racines d'épinette fendues et d'attraper des lottes en grande quantité. Rien de comestible n'échappait à la vigilance de ces rudes montagnards, capables de s'adapter, ni à celle de leurs ancêtres.

La vallée de la Bow est un grand axe qui permet de franchir les montagnes depuis des millénaires. Les Anciens, les Kootenay, les Assiniboines, les marchands de fourrure, les explorateurs et les arpenteurs l'ont empruntée, et tous ont laissé dans la terre des vestiges de leur passage. On trouve des campements partout où sont réunis les quatre éléments dont l'homme a besoin pour séjourner: de l'eau, de la nourriture, du combustible et un terrain exposé au sud, baigné par les rayons obliques du soleil en hiver. Malheureusement, beaucoup d'anciens campements ont disparu lors des travaux entrepris pour construire voies ferrées et routes, depuis la fin du XIXe siècle.

Aujourd'hui, les hommes et les femmes employés à la Section des recherches historiques et archéologiques de Parcs Canada surveillent, dans les parcs nationaux et historiques, tout ce qui pourrait détruire le patrimoine enfoui. Ils ont notamment suivi la restauration du bâtiment des sources thermales Cave & Basin sur le mont Sulphur, à l'ouest de Banff. Parcs Canada a officiellement classé ces sources thermales parmi les hauts lieux historiques canadiens en 1982, aussi y avait-il des archéologues pour superviser certains travaux d'excavation et faire des fouilles.

Sur ce mont en terrasses où a été créé le premier des parcs nationaux canadiens il y a un siècle, les archéologues on été confrontés avec une situation cauchemardesque.

La terre qu'ils exploraient avec leurs bêches et leurs truelles a été pelletée, nivelée ou creusée à maintes reprises pour aménager les sources. Il est donc difficile d'identifier les anciennes couches du sol qui auraient indiqué l'âge des objets découverts.

Les archéologues ont trouvé des quantités de débris jetés par les Blancs au cours des cent dernières années, mais pour eux un siècle n'est rien en regard de l'histoire des temps. Comme me l'a fait remarquer Don Steer, l'un de ceux qui oeuvrent pour Parcs Canada: "Pour nous, fouiller dans les cent dernières années est plutôt gênant. On a l'impression d'aller fureter dans la vieille malle de grand-mère sans lui demander la permission."

À Cave & Basin, les scientifiques ont travaillé dans l'odeur originelle des sources sulfureuses et le fracas des machines du XXe siècle car des quantités d'ouvriers étaient en train de restaurer l'ancien établissement pour le centenaire du parc national Banff.

Sans se laisser distraire, les archéologues creusèrent en suivant un filon ancien d'os brisés, de deux mètres d'épaisseur. Finalement, ils mirent au jour, à leur grande satisfaction, le crâne d'un bison patiné par le grand âge. Or lorsqu'on trouve un bison, l'homme préhistorique n'est jamais loin. Tout en faisant leur sondage pilote, ils surveillaient du coin de l'oeil une pelle rétrocaveuse qui creusait une rigole d'écoulement.

La machine creusait en profondeur dans le sol saturé, dans le tuf calcaire, les minéraux friables déposés par les sources thermales au cours des siècles. Le moteur grogne, puis le godet de fer se soulève, pivote et ouvre ses mâchoires. La terre et la boue se déversent, mais quelque chose de long et de jaune reste pris dans la gueule béante du godet et luit d'un éclat humide.

"Arrêtez!"

L'opérateur stabilise le godet tandis que les archéologues se précipitent . . . La pluie se met à tomber et l'après-midi cède le pas au soir.

Les lumières de Banff, de l'autre côté du marais et de la rivière, sont estompées, noyées. Elles châtoient, dansent sur les eaux miroitantes. Il y a bien longtemps, un lac occupait cet endroit et le long sifflement de la pluie qui tombe semble une

Lieu de camping dans la vallée Bow.

protestation des eaux, prêtes à se gonfler pour reconquérir le terrain perdu. Demain matin, les sommets des montagnes encercleront Banff en dressant leurs lances de neige éclatante.

"La neige alimente le glacier," fit celui qu'ils appelaient Hawaxso, le Chanteur. "Ici elle a déjà fondu et nos traces ont disparu, sauf sous les pins où elles resteront encore un peu."

L'adolescent pensa à ses traces qui subsisteraient quand il serait ailleurs, mais il chassa cette pensée qui le troublait.

Au-dessous de la Montagne-à-la-chute, toutes les pistes se croisaient au carrefour d'une prairie dégagée, où il y avait de l'eau et du bois à porté de la main. Affamés et remplis de crainte, les membres de la tribu avaient construit leurs wicki-ups, abris de bois mort recouvert d'écorce.

Loin au nord, de l'air chaud faisait miroiter le dôme blanc d'une nappe de glace qui bloquait la vallée.

Une cascade là-haut faisait un grondement dont les pics qui entouraient le camp se renvoyaient l'écho. L'adolescent bondit et fixa le glacier. La veille son père Gtupin (Jeune Pin) était monté là-haut en quête de gibier. Il jeta un coup d'oeil à l'endroit où sa mère, les joues creusées par la faim et la fatigue se tenait assise près du feu.

Dix jours auparavant, dans la Vallée-aux-Cerfs, elle avait déposé un enfant mort-né dans une fosse garnie de planches de sapin qu'il avait fendues avec son père Gtupin à l'aide d'un coin de corne et de marteaux de pierre. Il savait qu'elle ne sourirait pas avant le retour de son mari.

Non loin du campement, Hawaxso, son grand-père, avait trouvé un affleurement de silex à l'endroit où un ruisseau débouchait dans la prairie. Le vieil homme en avait rapporté un morceau dont il comptait tirer des pointes de lance. Il était désormais juché à côté de son petit-fils favori et lui parlait tandis que ce dernier travaillait sur le silex avec un picot en corne.

La glace craqua de nouveau, comme un long roulement de tonnerre.

"Ah!" s'exclama le vieil homme, satisfait. Il était toujours le dernier à ressentir la faim dans son grand ventre creux.

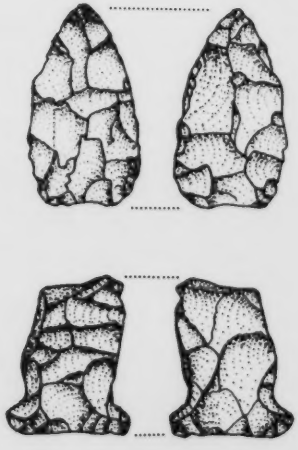
"La glace proteste contre le soleil car il la fait transpirer pendant qu'elle lutte avec le roc. Mais elle poursuit son oeuvre, ronge le rocher pour faire la terre des montagnes, la terre sur laquelle poussent l'herbe et les pins."

L'adolescent manqua son coup et se heurta avec son outil. Il se mordit les lèvres pour ne pas crier. "Comment l'herbe peut-elle pousser sur des pierres comme celles-ci, grand-père? demanda-t-il en lui tendant le morceau de chert noir.

"Pas sur les pierres, mais sur les pierres broyées en un limon blanc. As-tu déjà remarqué que les eaux d'une rivière glaciaire sont blanches?"

Oui, il l'avait remarqué.

"Elles laissent des amas de limon de-ci, de-là, dans leurs errements. Puis elles



Pointes de lances.

oublient de retourner les chercher et coulent en passant par un autre endroit. C'est alors que l'herbe se met à pousser.''

Tout en parlant, il perçait un trou avec un foret à pointe de silex dans un morceau de saponite qu'il transportait avec lui depuis quelque temps. Cela lui permettrait de faire un contrepoids pour son nouveau propulseur.

''Ces montagnes recèlent les os des morts,'' murmura-t-il. Il semblait désormais se parler à lui-même. ''En haut des crêtes, là où les pierres plates sont tombées, il y a des coquilles de mollusques qui doivent avoir vécu dans l'eau, comme ceux des rivières. Mais maintenant, ils sont transformés en pierre . . . ''

L'adolescent commença à se hérisser.

''Comment est-ce possible?'' marmonna le vieil homme. ''Et pourtant, je l'ai vu.''

L'adolescent n'aimait pas ce genre de discours. L'idée qu'un adulte puisse être faible le remplissait de terreur.

Hawaxso le regarda. ''Les ossements des morts font pousser l'herbe qui nourrit le cerf et le bison, qui nous servent à leur tour de nourriture. Loin dans la plaine, là où se lève le soleil, j'ai remarqué les ossements de gros animaux figés dans le roc, à l'endroit où la rivière s'enfonce profondément. Je n'ai jamais vu pareils animaux et je n'ai pas envie d'en voir.''

Son petit-fils le dévisagea, effrayé cette fois:

''Quelle taille avaient-ils, grand-père?''

''Oh, ils étaient gros.''

''Plus gros que *Ktauta*?'' Ce mot lui avait échappé: c'était le nom tabou du grizzli.

''Chut!'' siffla son grand-père, en lui mettant la main sur la bouche. Ils jetèrent un coup d'oeil autour d'eux pour voir s'il y avait des oreilles indiscrètes. ''Veux-tu le mettre en colère? N'oublie pas que tes soeurs sont en train de ramasser des racines sucrées.''

Le jeune garçon frissonna:

''On n'en a pas vu trace sur la piste depuis deux jours,'' avança-t-il avec espoir.

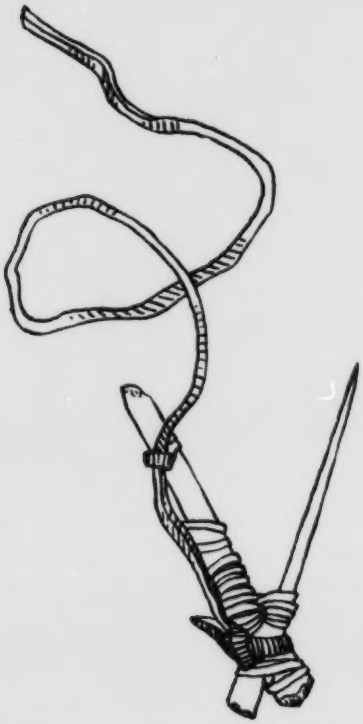
''Oh! Tu sais bien qu'il peut être dans les parages sans laisser la moindre trace . . . ''

Le garçon trembla malgré le soleil qui lui chauffait le cou. Depuis plus d'un an, son peuple subissait les incursions de grizzlis qui le terrifiaient et le démoralisaient. Ces incursions avaient commencé quand des étrangers étaient venus sur leur ***amak***, leur territoire en bordure de la Rivière-aux-Cerfs. Hawaxso aurait voulu les chasser, mais Homme Affamé, le fils de son frère, avait badiné avec une des étrangères, et le vieil homme (âgé de quarante-cinq ans) s'était incliné quand son frère avait pris la défense d'Homme Affamé.

''Et qu'avons-nous obtenu en guise de remerciements? se disait-il: Les étrangers ont comploté contre nous et ils ont envoyé un grizzli dans notre campement pour voler notre viande et mettre à sac notre cache de racines.''

Hawaxso avait de sombres pensées. Son fils, Gtupin, avait blessé puis chassé un

''Les membres de la tribu avaient construit leurs wicki-ups, abris de bois mort recouvert d'écorce.''



"Ils pêchaient la truite avec des hameçons faits d'esquilles d'os entrecroisées."

esprit d'ours mais un autre était revenu à sa place et avait ravagé leur wicki-ups. Les membres de sa tribu avaient passé un hiver pitoyable à se serrer la ceinture. Ils avaient survécu en mangeant de l'usnée bouillie, des tétras et des lapins quand ils pouvaient attraper ce menu fretin au collet. Vers la fin, avant l'apparition des lottes dans les cours d'eau, ils s'étaient nourris de bouillie de mousse agrémentée de fiente de tétras. Le jeune garçon avait qualifié de "souvenirs de tétras" cette soupe de misère. Et son grand-père lui avait répondu: "la faim suscite le chasseur."

Oui, ils étaient restés dans leurs huttes, terrés comme des lapins tandis qu'en amont de la rivière un sorcier, vêtu d'une peau d'ours, faisait des incantations et leur jetait un mauvais sort. Et lui, Hawaxso, qui jadis avait dirigé des chasses en tant que yakasin (meneur) et fait beaucoup de sorcellerie, s'était assis puis était demeuré comme cloué sur place, bouche bée auprès du feu. À la fin, les siens avaient quitté la vallée, talonnés par un grizzli pendant dix jours. Hawaxso n'avait ni amulettes, ni griffe d'ours, ni cape pour déjouer le mauvais sort.

Homme Affamé, qui ne s'était jamais senti importun, sortit de son wicki-up et vint s'asseoir au soleil. Il faisait des vents bruyants, se grattait et bâillait à s'en décrocher la mâchoire. L'adolescent lui dit boujour, mais Hawaxso se contenta de grogner.

C'est un pauvre homme, se dit-il, sans esprit tutélaire. ***K nm na qaqa a ne***. Oui, sans un ***nupaka***, il mourra sans doute bientôt.

"Mes fils ont vu des traces de mouflons par ici," fit Homme Affamé, d'un air important.

"Des mouflons!" s'écria l'enfant. "Où donc?"

Homme Affamé ne lui répondit pas.

"Ton père est en train de perdre son temps là-haut. Il n'y a pas un animal qui vive près de ces glaces," fit-il avec mépris, de sa voix rauque.

Hawaxso sentit les yeux du jeune garçon se poser sur lui, dans l'attente de sa réponse. "Il se pose des questions! Bon. Qu'il apprenne un peu à connaître les hommes et que cela lui serve de leçon!" Il fit tourner le foret entre ses paumes calleuses sans dire un mot.

"Oui, ils ont vu de nombreuses traces," reprit Homme Affamé. Il cherchait constamment à saper la réputation de chasseur de Gtupin. Mais Hawaxso avait déjà vu ces traces, laissées par des mouflons en migration cinq jours plus tôt. Les animaux étaient montés très haut, jusqu'à leur pâturage d'été, pour échapper aux mouches. Il faudrait du courage pour les rattraper, et de quoi remplir le ventre vide du chasseur.

"Des traces ne suffisent pas pour faire la soupe" dit Hawaxso sans sourciller.

Ils furents interrompus par un cri qui venait de la rivière.

L'autre oncle du garçon et ses deux femmes remontaient de la rivière avec leurs filets en racines d'épinette fendues, tandis que les pierres du lest s'entrechoquaient au rythme de leurs pas.

"Nous avons pris des ombles!" s'écria la plus jeune, une fille d'un an seulement l'aînée du garçon. Elle brandit les poissons au soleil en les tenant par leurs ouïes, et un ruissellement argenté tomba sur les rochers. Quand ils sentirent les entrailles, les chiens du campement, à demi sauvages, commençèrent à gémir d'impatience et à s'agiter près du feu.

Le feu du matin était désormais réduit à un amas de charbons ardents. Dans la fosse située au-dessous, une couche de bulbes d'érythrone enveloppés dans de l'usnée et des feuilles de saule était posée sur un lit de pierres brûlantes. Une épaisseur de terre séparait les bulbes des charbons. De l'eau, que l'on faisait couler peu à peu dans la fosse, produisait la vapeur nécessaire à la cuisson des bulbes. Après avoir éventé les braises avec une branche de saule pour en chasser la cendre blanche, la jeune fille lança le poisson sur les charbon où ils se tordirent puis se raidirent.

"*Hu was!*" s'écria le jeune garçon en humant la bonne odeur des ombles qui grillaient. Sa tante se mit à rire. Sa voix de petite fille détonnait avec son regard, qui était déjà celui d'une femme.

"Tu as toujours faim. Et bientôt il te faudra autre chose qu'une truite."

Le jeune garçon la fixa, se demandant s'il avait bien compris. Elle lui fit un sourire malicieux, et son mari qui avait entendu, se tourna pour donner un coup de pied dans les côtes du chien le plus proche.

"En arrière voleur!" s'écria-t-il. Il lança un regard furieux au garçon qui n'y fit pas attention. Ce dernier venait d'apercevoir au loin dans la prairie son père qui s'approchait au petit trot. Mitsquaquas, sa mère, avait elle aussi vu son mari et s'était rassérénée.

"Il a trouvé quelque chose," dit-elle.

Les chiens cessèrent de s'arracher les viscères des poissons, au bord de la rivière, et coururent à sa rencontre. C'était le seul homme auquel ils témoignaient un peu d'affection.

"J'ai trouvé des bisons," déclara-t-il. "Un petit troupeau, au sud."

Sa voix était couverte par les exclamations des autres:

"Combien y en avait-il? Où étaient-ils?" Les membres de sa tribu n'avaient pas vu de bisons depuis au moins un an.

Il désigna du doigt la montagne en terrasses, de l'autre côté de la vallée. "Sur l'autre rive, au-desous de cette crête, il y a des bois, mais pas trop épais. Et il y a un marais entre les bisons et la rivière, puis un autre marécage, de ce côté-ci de la rivière."

"*Aka!*" s'écria son fils, frappant l'air de sa lance qui n'était pas encore garnie d'une pointe. "Nous en tuerons beaucoup!" Les quelques chasseurs du petit groupe sourirent de sa férocité. L'eau lui venait à la bouche à la pensée de toute cette viande, de toute cette moëlle qu'il extrairait des pattes en cassant leurs os avec son marteau de pierre.

"Prépare ta lance, mon garçon," lui dit son père. "Tu en auras peut-être besoin demain."

L'ours arriva au campement en se déplaçant si doucement contre le vent que les chiens ne le sentirent pas avant qu'il ne soit parmi eux. Gtupin se réveilla quand il entendit le raclement de ses griffes sur les gros rochers du torrent, là où on avait éviscéré les poissons. Puis il y eut une mêlée bruyante de chiens qui grondèrent férocement, un rugissement, et un plouf quand l'ours plongea dans la rivière.

Un chien, presque décapité par un coup de patte griffue, se tordait convulsivement sur la berge. Tout le campement fut réveillé. Ses occupants ranimèrent leurs feux et se blottirent les uns contre les autres en s'assoupissant parfois, jusqu'à l'aube. Les chiens cruels comme des loups scrutaient la nuit, gémissant comme à regret chaque fois qu'un coyote hurlait.

Les chasseurs partirent avant les premières lueurs du jour, laissant quelques garçons et un vieil homme pour aider les femmes à lever le camp.

La longue et fatigante approche, ne fut pas sans récompense. Des centaines de canards vivaient dans les roseaux près des dunes au bout du lac. Des pins poussaient, çà et là dans le sable.

"Ah!" s'écria Hawaxso en désignant les arbres. "Voilà des bâtons pour encadrer un filet. Je n'ai jamais vu de meilleur endroit pour attraper des canards."

"Des canards", fit Homme Affamé, "c'est tout juste bon pour les femmes. Un vrai chasseur mange du bison!"

Le vieil homme se contenta d'esquisser un sourire.

Ils trottèrent sur le sable; il y avait dix chasseurs et six chiens. Les chiens-loups avec leur muselière cocasse de cuir naturel, tiraient sur leur collier et leur laisse. L'adolescent fermait la marche, comme son père le lui avait ordonné.

Gtupin s'était arrêté et, appuyé sur sa lance, fixait le sol. Il avait le visage fatigué et tendu. En suivant son regard, ils virent l'empreinte d'un grizzli sur le sable.

"Ce sera peut-être aujourd'hui," fit Gtupin d'un ton grave.

"Ne dis pas cela," lui répondit Hawaxso d'un air anxieux. "Nous n'avons pas le pouvoir . . . "

"Si notre Frère-qui-est-au-delà-de-la-rivière vient et s'interpose entre nous et le bison," reprit Gtupin, "il faudra que nous l'affrontions. Tu le sais bien."

Hawaxso pâlit soudain. Puis il avala sa salive et secoua la tête en signe d'acquiescement. Homme Affamé était silencieux, pour une fois, mais on sentait son sourire narquois.

Ils passèrent la rivière à gué, puis grimpant sur la berge opposée, ils se mirent en file pour traverser le bois, toujours au petit trot. Chaque homme portait un propulseur et plusieurs javelines de rechange, attachées par une lanière pour les transporter plus facilement. Dans les endroits humides, les empreintes de l'ours étaient assez claires pour que tous les voient. Après avoir serpenté nerveusement pendant vingt minutes dans un enchevêtrement d'arbres et de branches de saules, Gtupin s'arrêta de nouveau, tournant cette fois la tête pour sentir l'air.

"Cette odeur . . . "

"Oui", dit Hawaxso, "C'est ce que je pensais. De la boue puante a été léchée. Nous devons approcher . . . "

Les bisons étaient en fait couchés à un jet de pierre des chasseurs.

Des loups les avaient délogés des pentes dégagées qu'ils préféraient, au nord de la vallée et conduits à traverser la rivière. Attirés par l'odeur des minéraux, les ruminants étaient descendus de la montagne jusqu'au bord du marais pour lécher la terre humide entre les racines des pins. Des mouches bourdonnaient autour de leur têtes hirsutes; elles les mordaient sous la queue et autour de leur petits yeux bruns. Ils ne resteraient pas longtemps mais la chaleur les avait rendus amorphes ce jour-là. Les vieux mâles labouraient la terre maigre avec leurs cornes. Le troupeau se vautrait dans la fange, puis se couchait à l'ombre pour ruminer, désormais caparaçonné contre les mouches par de la boue durcie. La chaleur l'hébétait.

Gtupin agita le bras et les chasseurs s'éparpillèrent. Les mouches s'abattirent sur eux et des taches de sang apparurent sur leurs dos nus. Le silence régnait. Une clairière s'ouvrit devant eux. Puis un cri de huard se fit entendre. Gtupin y répondit. Il fit signe à son fils d'approcher: "Viens près de moi," lui dit-il doucement, "mais reste toujours derrière. Sers-toi de ta lance quand je te le dirai."

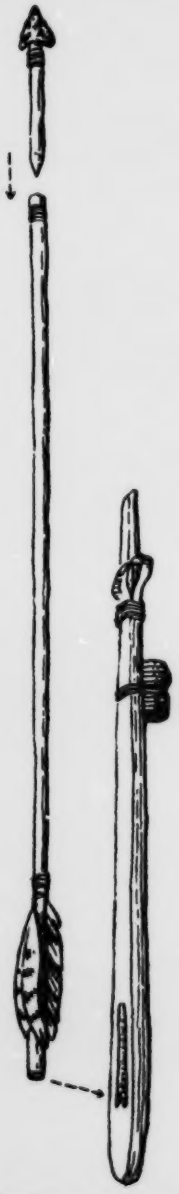
Le groupe attendit qu'Hawaxso et un autre grimpent sur le versant de la montagne pour se placer au-dessus des bisons. Quelques minutes plus tard, il y eut un second cri de huard. Les deux hommes s'avancèrent à pas feutrés jusqu'en haut de la clairière puis se mirent à dévaler la pente. Une silhouette apparut de l'autre côté du bois et vint se joindre à eux: c'était Kimkusco (Chèvre des Rocheuses), le père d'Homme Affamé.

Au bas de la montagne, Gtupin attendait avec impatience l'apparition d'Hawaxso et des deux autres. Cachés dans le bois, ils entendirent le doux bêlement d'un petit bison. L'animal sortit d'un hallier, cherchant sa mère, puis disparut.

"Il faut que nous nous déplacions avant que le vent ne tourne," murmura Gtupin. Il émit un troisième cri de huard et lâcha son chien, après lui avoir enlevé sa muselière. Ce dernier se précipita en direction des bêlements du petit bison, bientôt suivi par le reste de la meute.

Quand les chiens sauvages sortirent du bois de l'autre côté de la clairière, les bisons se levèrent et pris de panique, se précipitèrent dans le marécage en roulant des yeux. Les chiens coupèrent la retraite du dernier d'entre eux. C'était un petit, ils lui tombèrent dessus et le mirent en pièces avant que les chasseurs, qui couraient de toutes leurs forces pour les rattraper, n'entrent dans la clarière. Les chasseurs ne s'arrêtèrent pas pour repousser les chiens: ç'aurait été dangereux et une perte de temps. Ils se déployèrent en un demi-cercle grandissant, puis s'avancèrent dans le marais à la suite des bêtes qui s'enfonçaient.

Les bisons meuglèrent, ils se démenèrent pour gagner la rivière et nager vers la liberté. Sautant de monticule en monticule, les chasseurs attaquèrent à la lance les animaux embourbés. Le garçon glissa et tomba à l'eau au moment où l'une des



"Les Anciens se servaient de propulseurs (des lance-javelines) pour tuer les bisons, les cerfs et les mouflons."

dernières femelles se tournait, dans un effort frénétique pour s'échapper.

Il aperçut son père bien campé au-dessus de lui, qui lançait son bras en arrière, les doigts écartés.

"Reviens!" vociféra ce dernier.

Quand il se retourna, la femelle était presque sur lui: il dressa vite sa lance pour lui percer la gorge. Une javeline apparut soudain au-dessus d'une des pattes avant de la bisonne; la lance se courba, se brisa, et l'adolescent disparut sous l'animal.

Quelqu'un le tirait par la tête de toutes ses forces: c'était Gtupin qui l'avait saisi par les cheveux. Il étouffait et s'efforçait de respirer, puis il vit le ciel de nouveau. Il était couché sur la berge, le souffle coupé mais indemne. Les chasseurs poussaient des cris de joie et chantaient leur victoire. Homme Affamé faisait encore plus de tapage que les autres, mais ses pieds n'étaient guère mouillés. L'eau du marécage était rouge. La plupart des bisons s'étaient échappés, mais quatre femelles et un petit gisaient dans l'eau. Une cinquième bisonne, celle qui avait la pointe de la lance plongée dans la poitrine, faisait ses derniers soubresauts sur la berge.

Les hommes qui se trouvaient avec Hawaxso accoururent. "Hep! De la viande, vous avez de la viande!" crièrent-ils.

"Ce n'est toujours pas vous qu'il faut remercier!", dit Homme Affamé en continuant "j'en ai tué deux!" Il avait planté ses javelines dans des animaux déjà morts mais il était le premier à découper la vache sur la berge.

Les chasseurs affamés s'approchèrent et s'accroupirent à proximité. Dans la cavité abdominale, Homme Affamé fit de la soupe au sang avec de bons morceaux d'organes et un peu du contenu de la panse. Les chasseurs trempaient des tranches de foie dans ce mélange, puis les mangeaient avidement; du sang dégoulinait de leur menton. Leur faim avait quelque chose d'effrayant. L'adolescent se détourna pour ne pas voir ce spectacle.

"Goûte!" lui crièrent-ils. Mais il avait l'estomac tout retourné par le coup que la femelle lui avait asséné.

Gtupin regarda alentour: "Où est mon père?" demanda-t-il. Les chasseurs haussèrent les épaules: nul ne le savait.

Il allait envoyer son fils à sa recherche quand le vieil homme apparut: "N'avez-vous pas honte?" s'écria-t-il. Gtupin leva les yeux tout étonné et s'essuya la bouche:

"Père! Nous avons tué un bison!"

Le vieil homme hocha la tête et dit:

"Ce dont nous devons être reconnaissants. Mais pourquoi ne remerciez-vous pas?"

Les hommes se regardèrent les uns les autres tout honteux, sauf Homme Affamé qui continua de s'empifrer.

Gtupin se leva et, brandissant sa javeline d'une main sanglante:

"O-chef-qui-s'est-créé, écoute-moi puissant *Iva-kasin, Ki-nmi-ki!*" s'écria-t-

il. "Tes enfants mouraient de faim, mais maintenant nous avons de la viande! Nous laisserons le crâne de ce bison pour honorer nupaka!"

"Ouais. Mais nous commençons par le fracasser pour en extraire la cervelle!" grommela Homme Affamé. Son père, Kimbusco, lui lança alors un regard furieux.

"Tais-toi, imbécile!" rugit-il, "sinon, c'est ta tête que nous devrons laisser ici pour apaiser *nupaka*, le bison."

"Pour leur chair que tu nous as donnée, nous te remercions," fit Gtupin.

"Oui! Nous sommes reconnaissants!" reprirent les autres chasseurs en choeur.

"Ecoutez-moi maintenant!" s'écria Hawaxso. "Cet endroit est un lieu béni: j'ai trouvé beaucoup de plantes médicinales là-bas. Nous y avons été conduits par un grand chasseur, qui chasse tout seul. Il est armé de ses dents; il est armé de ses griffes! Son nom est saint! Je lui promets une offrande. Je lui donnerai une langue de bison!"

Les chasseurs, appuyés sur leur lance, se demandaient ce que voulaient dire ces mots. Fallait-il récompenser l'ours qui avait hanté leur campement?

Hawaxso ouvrit de force la mâchoire de la bisonne et lui coupa la langue avec son couteau de pierre tranchant. Ses yeux aperçurent alors la lance cassée plantée dans la poitrine de l'animal.

"C'est celle de ton petit-fils," dit fièrement Gtupin.

"Vraiment! Alors ce garçon mérite un nouveau nom aujourd'hui: on l'appellera désormais Lance Brisée!"

"Ouais," approuvèrent les chasseurs en choeur. Le jeune garçon se leva heureux mais un peu ému: il n'avait pas l'habitude que les homme lui prêtent autant d'attention.

"Coupe-moi une branche de saule, Lance Brisée; j'y embrocherai ce crâne et j'emporterai cette offrande en haut de la montagne. Ce que j'ai à vous montrer à vous tous peut attendre; nous avons beaucoup à faire."

Vers midi, les femmes arrivèrent, lourdement chargées par tout l'attirail du campement, les parures, les outils de pierre et les nattes de jonc pour les huttes. On alluma des feux sur la berge et l'odeur de la viande qui rôtissait ramena la bonne humeur et les rires parmi les membres de la tribu. De l'eau des paniers à cuisson, portée à ébullition à l'aide de pierres chaudes, s'élevait le fumet doux de la viande préparée avec des quenouilles, des oignons sauvages et de l'oxyrie.

Hawaxso surveilla la fabrication d'un séchoir. Les enfants allèrent ramasser des rameaux de saules pour fumer la viande, et le soir, une brise s'éleva de la rivière et chassa les hordes de mouches et de moustiques qui harcelaient le camp. Les membres du clan de Hawaxso s'étaient assis près de lui, se demandant quels secrets le vieil homme leur livrerait au matin. Malgré les traces de grizzli qu'il y avait dans la forêt, tous les campeurs dormirent profondément cette nuit-là et même en plein soleil, le lendemain.

"Maintenant," fit le vieil homme quand tout le monde se fut rassasié de nouveau,

"certains d'entre nous doivent rester pour empêcher les chiens de manger notre viande. Les autres me suivront."

Les membres de la tribu partirent à l'assaut de la montagne, suivant en une seule file le vieil homme. Bientôt, ils sentirent de nouveau l'odeur forte du soufre. La pente de la montagne s'accentua et ils arrivèrent à un ruisseau.

"Berk! Cette eau sent mauvais," fit Lance Brisée. Il y plongea les pieds, mais fit aussitôt un bond d'épouvante en arrière, bousculant sa mère.

"C'est chaud!" s'écria-t-il, saisi de peur.

Les autres tâtèrent l'eau, puis reculèrent en marmonnant.

"Venez!" leur cria le vieil homme, d'un ton sévère. Sa voix résonnait comme si elle sortait d'une cavité, au-dessus d'eux.

Ils grimpèrent et le trouvèrent debout à côté d'une mare, au bas d'un escarpement. "Tâtez cette eau!" leur ordonna-t-il, quand ils se furent tous assemblés.

Timidement, les membres de son clan trempèrent leurs pieds nus dans l'eau. "Oh ouais!" s'écrièrent-ils; c'était très chaud et leur visage transpirait comme dans une étuve quand ils se penchaient sur la mare.

"Écoutez-moi," dit le vieil homme. "Nous avons été conduits jusqu'à cet endroit." Et faisant un geste, il ajouta: "Là-haut, il y a une grotte. Je l'ai trouvée hier. Elle a des vertus!"

"Vraiment!" s'écrièrent les gens de sa tribu, effrayés.

"Écoutez-moi, la nuit dernière, j'ai fait un songe: j'ai rêvé qu'un esprit d'ours sortait de cette grotte pour me parler."

"Vraiment!"

"Cette grotte est l'entrée de l'autre monde. C'est un lieu interdit. Seul un ***yakisin*** peut y aller et survivre. Et voici ce que le ***nupaka*** m'a dit: "Je t'ai amené ici et je t'ai donné ces bisons. C'est moi qui t'ai conduit ici depuis la Rivière-aux-Cerfs. À l'entrée de la grotte, tu m'as laissé une offrande: c'est bien. Quand tu chasseras ici, tu devras toujours me rendre hommage sinon je te jetterai un mauvais sort et vous périrez toi et les tiens. Il n'y aura plus ni bison, ni cerf, ni mouflon qui s'abattra sous les coups de vos lances. Je vous offre l'eau de cette mare. Elle est pleine de vertus. Elle vous purifiera et guérira vos blessures." Telles furent les paroles de l'esprit de l'ours.

"Écoutez-moi, maintenant. Ce soir, les chasseurs se baigneront dans cette mare, puis ce sera le tour des femmes. Nous ferons un festin et nous rendrons hommage au ***nupaka*** pour que la chasse soit toujours bonne ici, dans la vallée de la grotte."

Homme Affamé resta au camp pour garder la viande; cela ne l'ennuyait pas. Il avait ainsi la possibilité d'en voler un peu pour sa cache personnelle. Les autres hommes s'assirent à côté du feu après s'être baignés pour la première fois dans de l'eau chaude. Cette expérience les avait impressionnés. On avait autorisé Lance Brisée à se baigner et à manger avec les hommes. Il suscitait l'envie des autres garçons.

Tous se sentaient apaisés, détendus et cherchaient à s'exprimer.

"Oh, quelle chaleur!" ajouta un autre. "C'est comme d'être couché entre deux femmes."

Les hommes éclatèrent d'un rire, auquel répondit, de la mare, l'hilarité des femmes, répercutée de rocher en rocher, au-dessus du marais.

Avec son couteau de silex, Gtupin coupa de la viande sur un os de bison, puis en offrit à son père et à son fils:

"Écoutez les femmes qui rient, là-bas", dit-il. "Il y a plus d'un an qu'on ne les a pas entendu s'amuser comme ça."

"Mais il y a plus d'un an que nous n'avions pas mangé ainsi," fit Hawaxso. La lueur rouge du feu se reflétait sur leurs visages maigres, basanés. Renvoyée par l'escarpement qui dominait la mare, elle luisait sur le marécage, dansait sur l'eau. Et le feu allumé par Homme Affamé dans les arbres, au-dessous de la mare, lui faisait pendant.

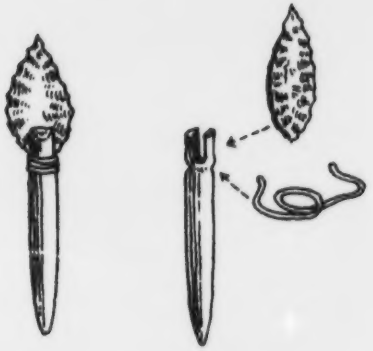
"Quand elles rient comme cela," dit Gtupin, "l'homme a l'impression que la vie vaut la peine d'être vécue." L'os était bien raclé, aussi le lança-t-il dans les arbres à travers les flammes. Il brilla pendant une fraction de seconde dans la lumière rougeoyante, puis tomba entre les branches sur le sol de la forêt. Des aiguilles de pins morts se détachèrent en crépitant sur son passage. Les visages disparurent quand le feu s'éteignit.

Les aiguilles de pin tombèrent de plus en plus, suivies de celles des épinettes. Des éclairs ou les hommes mirent le feu à la forêt; les épinettes moururent, les anciennes pommes de pin germèrent à la chaleur et les pin repoussèrent, jusqu'à ce qu'un jour, huit mille ans plus tard peut-être, une machine remonte le temps et prenne l'os, jauni par l'âge dans sa mâchoire de fer.

Deux hommes virent l'os luire de nouveau dans la lumière de la montagne.

Ils restèrent un moment à contempler ce message rejeté qu'une main humaine animée par la brutalité de la lutte pour la vie, avait incisé avec un couteau de pierre.

Timidement, une main remonte le temps, ouvre doucement les doigts pour toucher avec d'infinies précautions ce vestige du passé, comme si c'était les manuscripts de la mer Morte, pour ranimer une voix, un autre esprit qui dit: "Moi aussi, j'ai vu ces sources mystérieuses. Moi aussi, j'ai vécu, je me suis posé des questions et j'ai passé par là."



"Avec son couteau de silex, Gtupin coupa de la viande sur un os de bison."

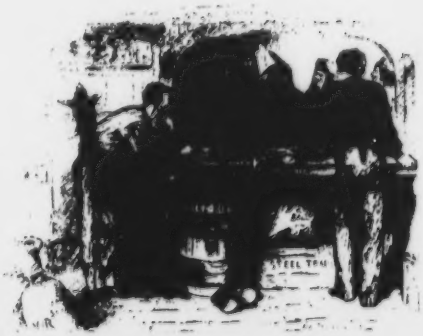
"La Rivière Bleue des Assiniboines" 2

Dans les étendues sauvages infinies, les peuples d'autrefois élaborèrent leurs structures sociales et leurs systèmes judiciaires propres. Ils réglaient sur le champ par une bataille ou un traité leurs querelles au sujet de leurs terrains de chasse et de pêche. Les projets de conquête se concrétisaient après le dernier souffle de l'hiver; c'était une question de survie. Les tribus, qui ne connaissaient ni le cheval ni la roue, décrivaient de lentes orbites au cours des quatre saisons, poursuivant caribous ou bisons. Dans le grand calme de l'âge de pierre, la voix paisible de la nature retentissait aux oreilles des hommes. Les arbres savaient encore parler, dispensant les bénédictions ou les menaces des morts. On trouvait alors des pierres rares, que des mains inconnues avaient taillées comme par magie en forme de bison. Elles demandaient à se faire ramasser, promettant une bonne chasse à qui les abriterait sur l'autel dressé au fond de sa demeure.

Un esprit vivait dans les recoins de la création; il imposait sa morale arbitraire aux hommes et punissait ceux qui n'obéissaient pas à ses édits. Seule la tribu protégeait les hommes contre les exigences de ces forces impérieuses. Seule la tribu reflétait ce qui était humain, distinct des ténèbres, comme les rêveries nourries en contemplant le feu.

Les changements entraînés par l'arrivée des Européens dans le Nouveau Monde, sur cette terre qui devait s'appeler un jour le Canada, se propagèrent telles des ondes à la surface de l'eau.

Bientôt la rumeur se répandit parmi les tribus de l'Ouest qu'il y avait dans l'Est des êtres étranges dont le visage, pâle comme la lune, était couvert de poils semblables à la mousse qui pousse sur les arbres. Bien avant de voir ces créatures fantomatiques, les Indiens sentirent leur présence.



Avec la venue des Blancs, les Indiens découvrirent que le pouvoir résidait dans la petite bouche à feu noire du canon d'un mousquet. Tout homme pouvait se le procurer en échange d'une pile de peaux de castor haute comme une de ces armes à feu dressée.

"Et que font-ils de toutes ces peaux de castor?"

"N'as-tu pas entendu? Ils en font des chapeaux."

"Eh bien! Ces fantômes blancs doivent vivre sur une terre couverte de glace!"

Les Cris et leurs alliés les Assiniboines furent les premiers à se procurer les nouvelles armes auprès des marchands de la baie d'Hudson. Ces derniers commençaient à se déplacer vers l'ouest en quête de plus de castors, et de bisons pour faire du pemmican, la nourriture de base des marchands de fourrure. Les tribus furent

repoussées les unes à la suite des autres, au fur et à mesure que leurs terrains de chasse étaient envahis.

Les Pieds-Noirs des plaines furent chassés vers l'ouest et vers le sud par les guerriers invincibles jusqu'à ce qu'ils se heurtent aux Gens-des-Corbeaux et aux Chochones. Les Assiniboines connus désormais en anglais sous le nom de *Stoneys* (''les Pierreux'' parce qu'ils utilisaient des pierres chaudes pour faire bouillir leur viande), furent conduits par la résistance pied-noire à s'installer sur les collines et les montagnes de l'ancien territoire kootenay.

Au moment où les Pieds-Noirs se repliaient vers le sud, ils furent assaillis par les Chochones qui étaient montés sur des bêtes que les Pieds-Noirs n'avaient jamais vues auparavant. Ils les appelaient les ''ponokaumita'' ce qui signifie ''chien-wapiti''. C'était des *cayuses*, petits chevaux robustes issus des fières montures de Conquistadores, celles-là même qui ont ouvert l'Ouest.

Repoussés par leurs ennemis Chochones, les Pieds-Noirs résistèrent troquant des ''bâtons de feu'' avec leurs amis les Cris. Ils capturèrent quelques chevaux et firent par la suite des incursions dans les tribus, allant jusqu'au Nouveau-Mexique pour voler un nombre encore plus grand de ces animaux sans prix. Quand les premiers Blancs arrivèrent sur le territoire de l'Alberta d'aujourd'hui, ils trouvèrent que la plupart du pays situé au sud de la rivière Saskatchewan-Nord était dirigé par des troupes pieds-noires. Cette cavalerie sauvage, omniprésente comme le vent de la Prairie, contrôlait les approches des cols du sud de l'Alberta jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Les Pieds-Noirs, qui avaient cruellement souffert une fois du manque de chevaux et d'armes étaient déterminés à maintenir leur supériorité. Ils essayèrent d'arrêter le commerce entre les Blancs et les tribus de montagne assiniboines et kootenay.

Les Assiniboines également connus sous le nom de ''*Wapamathe*'', c'est-à-dire les ''Égorgeurs'', faisaient initialement partie de la nation des Sioux. Ils se rendirent bientôt maîtres des montagnes et de leurs contreforts, mais s'aventuraient dans les plaines chaque fois qu'ils le pouvaient pour y chasser le bison et voler des chevaux aux Pieds-Noirs. Quand on les refoulait ou lorqu'ils étaient en nombre inférieur à leurs ennemis, ils disparaissaient dans les Rocheuses, où les Pieds-Noirs ne se risquaient que très rarement.

Leurs pistes serpentaient des deux côtés de la Bow et débouchaient au nord sur les plaines des Kootenay et au sud jusqu'au mont Chief. Les sources chaudes du mont Sulphur étaient une des haltes favorites de ces Indiens. En effet, leurs sorciers considéraient le bassin comme un lieu sacré où l'on pouvait se plonger après s'être purifié par la prière. L'endroit où se trouve actuellement Banff était un haut lieu pour la tribu. Ils y dressaient leur tente vouée à la danse du soleil et faisaient des sacrifices à l'astre du jour dans les prés situés au-dessous des chutes de la Bow. (Aujourd'hui, les touristes rendent hommage aux fanions votifs du grand dieu Golf dans les mêmes clairières, en contrebas de l'hôtel Banff Springs.)

"Les Pieds-Noirs, qui avaient déjà cruellement souffert du manque de chevaux et d'armes, étaient déterminés à maintenir leur supériorité."

Les Kootenay établis à l'ouest de leurs voisins les Assiniboines, retraversaient leur ancien territoire deux fois par an pour chasser le bison dans les plaines. Au sortir du bois, près des anciennes sources de la grotte, ils chevauchaient leurs montures. Ils avaient leurs arcs à portée de la main, mais ils venaient aussi pour échanger des balles de peaux de castor et des sacs de cuir naturel pleins d'ocre extraite de la Vermilion. En effet, les Assiniboines et les Pieds-Noirs convoitaient beaucoup ce minéral dont ils se servaient pour se peindre le visage.

Par la suite, les anciennes sources devinrent un lieu de paix où les deux tribus se rencontraient pour jouer et échanger des chevaux, des couvertures et d'autres objets de valeur.

Pour les commerçants blancs, notamment pour David Thompson de la Compagnie du Nord-Ouest, la vallée de la Bow était une terre inconnue. Les Pieds-Noirs qui étaient hostiles aux trafiquants les confinaient aux cols plus au nord de l'Athabasca et de Howse. En 1801, Thompson ne peut remonter la Bow que pendant quelques kilomètres car les Pieds-Noirs le forcent à déguerpir et à retourner à Rocky Mountain House plus au nord.

En 1832, des marchands de la Compagnie de la Baie d'Hudson parviennent en bluffant et en soudoyant quelques personnes à descendre vers le sud où ils établissent Piegan Post près de Gap, dans la vallée de la Bow. Les Piégans (qui font partie de la nation pied-noir) se contentent de boycotter ce poste jusqu'à ce que les Blancs l'abandonnent, deux ans plus tard. Les Indiens le réduisent alors en cendres.

Jusqu'à la venue des arpenteurs du chemin de fer dans les années 1880, neuf groupes de voyageurs blancs seulement parviennent à notre connaissance dans la

région de Banff. La plupart d'entre eux, comme Sir George Simpson "voyageur démoniaque" qui se livre à la traite de la fourrure, n'ont fait que passer. Toutefois, un missionnaire fait une impression durable sur les *Wapamathe*. Les deux hommes qui le suivent, le docteur James Hector, un explorateur, et le comte de Southesk, un aventurier aristocrate, élucident une partie du mystère qui plane sur la vallée.

Banff est dominée par le mont Rundle, l'une des montagnes les plus photographiées du monde. Cette grande formation de calcaire a reçu le nom de Robert Terrill Rundle, parti évangéliser les Assiniboines au cours des années 1840 avec l'appui financier de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Rundle est un Anglais frêle au coeur généreux, animé d'un esprit de charité chrétienne qui lui vaut le respect des Assiniboines. Ces Indiens l'écoutent raconter l'histoire d'un homme mort sur une croix dans un pays légendaire pour sauver les pécheurs de la terre entière. Chanteurs-nés, ils apprennent les cantiques chrétiens que cet homme bon leur enseigne. Ils le nourrissent et le logent. Ils partagent tout avec lui mais selon leur croyances ancestrales ne lui révèlent pas l'existence des sources sacrées qui ne sont pourtant qu'à quelques kilomètres du camp du missionnaire.

Après plusieurs voyages pour aller voir ses ouailles, le pasteur Rundle repart pour l'Angleterre en 1848 dans l'espoir d'y recouvrer la santé. Les Assiniboines continuent à chanter leurs cantiques pendant sept ans sans être dérangés par d'autres Blancs. Rundle avait converti beaucoup d'Indiens au christianisme, mais surtout grâce à sa conduite exemplaire il avait établi des liens d'amitié dont bénéficièrent les Blancs qui suivirent plus tard sa piste.

En 1857, la menace d'une expansion des Etats-Unis et la fin du monopole exercé par la Compagnie de la Baie d'Hudson sur les échanges dans le Nord-Ouest, poussent de nouveaux messagers à s'aventurer en terrain pied-noir et à remonter la rivière bleue des Assiniboines.

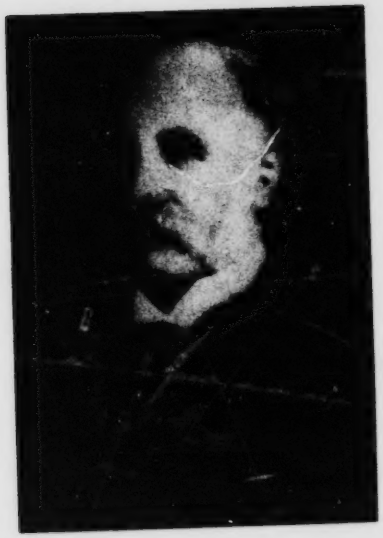
Les parlementaires britanniques estiment que toute la terre de Rupert doit relever du gouvernement colonial du Canada. Toutefois les Européens ne connaissent pas l'immensité de "La Grande terre isolée." Peut-on installer des exploitations agricoles dans les plaines? Combien y a-t-il d'habitants? Quels minéraux peut-on en extraire? Y a-t-il un passage dans les Rocheuses où l'on pourrait construire une route pour accéder à la colonie de la Colombie-Britannique?

Une expédition dirigée par le capitaine John Palliser part pour l'Ouest en 1857 avec pour mission de répondre à ces questions.

En 1858, les Pieds-Noirs sont préoccupés par leur querelle interminable avec les Cris. Le docteur James Hector, un médecin écossais qui est aussi le géologue de l'expédition, arrive à Old Bow Fort (l'ancien Piegan Post) sain et sauf après s'être frayé un passage à travers les plaines centrales.

En compagnie de trois hommes de la rivière Rouge, d'Eugène Bourgeau (le botaniste de l'expédition) et de "Nimrod," un guide assiniboine, Hector arrive

"Robert Terrill Rundle, parti évangéliser les Assiniboines au cours des années 1840 avec l'appui financier de la compagnie de la Baie d'Hudson."



"Le docteur James Hector, un médecin écossais qui était aussi le géologue de l'expédition Palliser s'est rendu jusqu'à Old Bow Fort."

à cheval en août dans la vallée de la Bow. Bourgeau, captivé par la flore des montagnes, s'arrête en chemin pour ramasser des spécimens des plantes. Hector pousse jusqu'à l'ancien campement, au-dessous de la Montagne-à-la-chute (mont Cascade) pour mesurer des altitudes et faire un peu de cartographie.

Toutefois, le premier géologue venu dans la vallée de la Bow passe son chemin sans découvrir la caractéristique géologique la plus intéressante des lieux: les sources thermales du mont Sulphur. Il les manque de peu car il passe à 1 500 mètres environ. Les sources Cave & Basin restent cachées dans les bois, de l'autre côté de la rivière.

Au sud-est du lac Louise (autre lieu magnifique qu'Hector a manqué), l'explorateur trouve un itinéraire pour se rendre jusqu'au Columbia: il passe par les vallées de la Vermilion et de la Beaverfoot. (Cet itinéraire sera un jour partiellement suivi par la route Banff-Windermere.) Toutefois, quand ils montent au col Kicking Horse avant de redescendre sur la vallée de la Bow, les hommes minés par la faim et la fatigue sont dans un état voisin de l'épuisement. Le cheval d'Hector lui lance une ruade en pleine poitrine d'où le nom du col: Kicking Horse signifiant cheval-qui-rue, et l'explorateur est en très mauvaise forme. Selon un récit, le médecin inconscient revient à lui juste au moment où ses hommes commencent à creuser sa tombe.

Toutefois, sur la ligne de crête qui délimite l'Alberta et la Colombie-Britannique, à l'ouest du lac Louise, le robuste médecin écossais parvient à abattre un tétras.

Les explorateurs plongent l'oiseau sans tarder dans de l'eau bouillante pour en faire un brouet clair puis jettent quelques bouts de chandelle dans la marmite pour lui donner un peu de consistance. Lors de la répartition des portions entre ces hommes affamés, l'un déclare avec une ironie amère: "on peut bien appeler cet endroit la ligne de partage."

Ils sont très contents quand Nimrod abat finalement un orignal et encore plus quand ils rencontrent un groupe "d'égorgeurs" qui ont tué six autres "grands cerfs." Hector, un grand amateur de haggis se lèche les babines en mangeant les morceaux de choix préparés par les Indiens notamment "du museau, des entrailles d'orignal, du sang bouilli et des rognons rôtis." Après une orgie de pareilles victuailles et un sommeil réparateur, lui et ses hommes sont éveillés, le matin du sabbat par une aubade de cantiques wesleyens bons à leur glacer le sang, chantés assez forts pour inspirer la crainte de Dieu aux hommes et aux animaux.

Ils festoient et se reposent pendant plusieurs jours, puis partent pour les plaines, bien pourvus en viandes séchées par les montagnards hospitaliers qu'ils ont rencontrés.

En 1859, un an plus tard, presque jour pour jour les Assiniboines voient à leur grande surprise un autre groupe de Blancs affamés sortir du bois en quête d'un repas convenable.

Les Indiens sortent de nouveau leurs cantiques et accueillent autour de leurs

marmites le comte de Southesk, le premier touriste venu visiter la vallée Bow. Le comte et sa suite avaient abordé la rivière par le nord après avoir suivi le cours de la Pipestone depuis le lac Louise.

Southesk, célèbre chasseur devant l'éternel, poursuit une maligne chèvre des Rocheuses qui, à force de se dérober, a plongé Sa Seigneurie dans une "sorte de frénésie."

À cette époque, nul ne parcourt les montagnes simplement pour se distraire. Southesk est unique: un être farfelu, pour les Blancs comme pour les Indiens, mais il a beaucoup souffert. Dans sa quête digne de Don Quichotte, il s'est contusionné et lacéré la peau au cours de maintes joutes avec les arbres morts qui encombrent toutes les pistes: "Les arbres les plus petits vous accueillent comme des chevaux de frise hérissés de piquant placés sous tous les angles . . . seul le cuir peut vous en protéger. Je me suis souvent cru dans un tournoi de jadis tandis que ces lances de la forêt se brisaient contre mon pourpoint de buffle, manquant de me désarçonner, ou, visant artistiquement ma tête, m'arrachaient mon chapeau de castor."

Premier touriste, Southesk a le droit de se plaindre des routes et du paysage. À ses yeux, le majestueux mont Cascade n'a "rien de remarquable." Le comte aurait pu faire une longue trempette dans les eaux des sources thermales pour retrouver sa gaieté, mais personne ne l'invite à le faire. C'est dommage: Sa Seigneurie aurait aimé ça car elle a une bonne nature.

Quelques groupes de Blancs passent, mais à part les cantiques, la vie des hommes de la vallée continue à se dérouler comme par le passé. Les Assiniboines ont gardé pour eux le secret des sources du mont Sulphur, mais quelque chose leur a été dérobé: la connaissance - connaissance du cours suivi par la rivière, des lieux où mènent les cols, de ce qui vit dans le silence, des arbres que l'on peut couper sur les flancs des montagnes, des minéraux que l'on peut extraire du rocher avec des pics et de la poudre détonnante.

On peut désormais décrire la vallée, en partie du moins, avec des chiffres arabes et des nom anglais: c'est une entité, une chose que l'on peut tracer sur une carte et se représenter mentalement.

Son sort veut qu'on l'ignore pendant encore un quart de siècle, mais elle ne va pas tomber dans l'oubli. Quand son heure viendra, ce sera le couloir de communication d'un nouveau pays.

Le trafic du whisky est une activité dangereuse à laquelle se livrent des hommes prêts à toutes les bassesses. Le petit mot ci-après, envoyé en 1873 de Fort Whoop-Up à un trafiquant de Fort Benton (Montana), illustre cette triste époque de l'histoire de l'Alberta:

Cher ami,
Mon associé, Will Geary, s'est mis à prendre de grands airs; je l'ai donc abattu et il est mort.

Les pommes de terre semblent bien pousser.
Salutations,
Snookum Jim

"Ces sources valent un million de dollars" 3

Le 21 octobre 1875, deux chasseurs américains en quête de fourrure tirent sur les rênes et s'arrêtent devant un tout nouveau poste de traite qui prend doucement forme dans la plaine Morleyville sur les berges de la Bow.

Willard Burill Younge (plus connu sous le nom de Peter Young) et son associé Benjamin Pease arrivent du Montana avec leur chariot bâché, tiré par des boeufs. Ils ont l'intention de remonter la Bow pour y faire du piégeage et de la prospection avec la désinvolture qui caractérise les montagnards américains de l'époque.

Le fait que Younge et Pease aient pu se promener à leur gré dans les plaines avec leur chariot sans se faire piller montre à quel point l'emprise des Pieds-Noirs sur le pays est devenue faible en 1875.

Près de la moitié des Indiens de l'Alberta sont en effet morts pendant l'épidémie de variole en 1870. Un fléau en suit un autre car d'incorrigibles trafiquants de whisky américains franchissent le 49e parallèle pour exercer leur commerce plus au nord. Ils offrent en échange de robes en fourrure et en peau de bison, un liquide empoisonné qui crée une accoutumance. "L'eau de feu" est un mélange d'alcool de grain pur, d'eau des marais, de tabac à mâcher, de piments et d'encre rouge.

Avec l'arrivée des "tuniques rouges" en 1874, les forts à whisky ferment presque du jour au lendemain. Çà et là, autour de leurs ruines béantes, des crânes humains luisent de leur éclat blanchâtre sur la terre brûlée.

Toutefois à Morleyville, où le révérend George McDougall construit une mission, Younge et Pease trouvent une faible lueur de charité chrétienne au pied des montagnes étincelantes.

Ils restent pendant quelques semaines, puis échangent leurs attelages de boeufs contre des chevaux de selle et de charge pour aller dans les montagnes. Pendant qu'ils sont à la mission, un événement sans précédant se produit.

Pease, qui parle le sioux, engage une conversation avec certains Assibinoines de l'endroit. Peut-être parce qu'il offre du thé et du tabac, ou peut-être parce qu'il s'attire la sympathie d'un Indien, il apprend l'existence des sources thermales inférieures (Cave & Basin). Et l'on va même jusqu'à lui donner de vagues indications sur leur emplacement. Quand les deux Blancs quittent Morleyville, ils sont décidés à passer du côté gauche de la Bow et à chercher les sources.

Après avoir prospecté en chemin, ils traversent finalement la rivière à gué en amont des chutes de la Bow, aux alentours du 3 décembre. Ils se fraient un passage à travers le bois, à l'ouest de l'actuelle Banff, puis voient un panache de vapeur s'élever au-dessus des épinettes.

Il semble que Younge et son coéquipier ne se soient même pas trempés dans les eaux thermales. Des années plus tard, Younge dit à un ami qu'il prétend pas avoir découvert les sources car les Indiens venaient depuis longtemps se laver dans leur bassin!

Les premiers explorateurs ont signalé que les Assiniboines prenaient tous les jours un bain qu'il pleuve, neige ou vente. Ce goût de la propreté n'était pas toujours partagé par les montagnards blancs, hommes plutôt malodorants, qui se baignaient rarement quand ils étaient sur une piste.

Younge se construit une cabane près du gué de la Bow (c'est-à-dire près de l'administration actuelle du parc) où il passe l'hiver en compagnie de Pease. Pease renonce à sa part dans l'exploitation des sources, à l'issue d'une saison de piégeage. Younge se rend compte que les sources peuvent prendre un jour de la valeur, mais il n'a pas l'argent nécessaire pour faire inscrire son droit de propriété. Il quitte la vallée durant l'été de 1876, puis essaie au cours de ses pérégrinations de trouver des investisseurs disposés à financer un arpentage des sources.

Comme il l'a déclaré à William Pearce, le président de la commission qui a mené une enquête sur les sources thermales en 1886, il fut "toujours tourné en ridicule" quand il parlait de sa trouvaille. Younge prétend aussi avoir été le premier à découvrir les sources supérieures pendant l'hiver de 1875.

La pauvreté et la malchance ont poursuivi Younge pendant toute son existence. En 1885, l'année où d'autres Blancs se sont installés aux sources Cave & Basin, il trouve enfin les moyens nécessaires pour engager un conseiller juridique et faire valoir ses droits. Il est malheureusement trop tard. Toutefois ses prétentions, selon lesquelles il a été le premier Blanc à découvrir les sources, sont attestées par huit déclarations écrites sous serment envoyées à Ottawa par d'éminents pionniers albertains. Le témoignage de George McDougall résume le reste. Ce dernier écrit simplement: "Younge et son groupe sont les premiers Blancs qui aient découvert les sources thermales de Banff."

Younge retourne plusieurs fois à sa cabane après 1875. Il ne s'y trouve cependant pas quand Pearce vient pour la première fois dans la vallée en 1884, mais ce dernier voit néanmoins la cabane. Comme il l'a fait remarquer plus tard: "elle semblait avoir été construite plus de dix ans auparavant." La rébellion de Riel, durant laquelle Younge est éclaireur sous les ordres de Steele, empêche ce dernier de retourner dans la vallée en 1885, comme il l'a projeté.

La fumée de la cheminée du premier Blanc qui habite dans la région est le signal annonciateur d'une nouvelle ère dans la vallée de la Bow. Les travaux d'aménagement ne se poursuivent pas très vite au cours des dix années suivantes. Il y aurait en effet plus de visiteurs si le récit de Younge sur les sources avait été accueilli par des oreilles plus crédules. Pourtant, la valeur commerciale des eaux thermales est bien connue des Nord-Américains de l'époque, comme le montre le succès de la célèbre station de Hot Springs dans l'Arkansas. La nécessité de protéger un

"Le major A.B. Rogers avait la réputation de se nourrir principalement de tabac à mâcher."

phénomène naturel aussi précieux a conduit à créer en 1872 le parc de Yellowstone, qui est le premier parc national au monde.

En 1867, un nouveau pays, le Canada, a vu le jour. La Colombie-Britannique n'a adhéré au Dominion qu'à la condition d'y être reliée par un chemin de fer transcontinental. En 1871, sir John A. Macdonald, le premier ministre de l'époque, a promis que la liaison ferroviaire serait achevée dans un délai de dix ans.

Il a nommé Sandford Fleming, "homme colossal," au poste d'ingénieur en chef du chemin de fer Canadien Pacifique, et l'a chargé de trouver un passage à travers les montagnes.

Depuis plus de quarante ans, des hommes d'affaires et des ingénieurs présentent des plans de voie ferrée, parfois combinée à des canaux qui n'ont donné que de faux espoirs au public. Le manque de capitaux et des propositions saugrenues comme celles du lieutenant Millington Henry Synge qui envisage l'ascension des Rocheuses par un système d'écluses, véritables "marches d'eaux calmes," conduisent tous ces rêveurs à leur perte.

Fleming, à la fois auteur, explorateur, ingénieur et savant (c'est l'inventeur de l'heure normale) est le premier à soumettre un plan réalisable, pour la construction du chemin de fer. Après un voyage de reconnaissance en "vapeur" et autres embarcations, en charrette, à cheval et à pieds, il découvre un col qui permet de franchir les Rocheuses. C'est le col Yellowhead, itinéraire historique suivi par les brigades de fourrure pour éviter les plaines du sud qui, selon le capitaine Palliser et d'autres explorateurs, sont trop arides pour être colonisées.

Tout cela change très tard dans les négociations. En 1881, la construction de la voie ferrée est cédée par écrit à un consortium de financiers internationaux. Un rapport du professeur John Macoun, explorateur et botaniste, convainc les manitous du CP que les plaines du sud sont loin d'être arides. Elles seront un jour le "jardin du pays tout entier," affirme-t-il.

Or, si le terrain est propice, cela signifie qu'on pourra le coloniser plus rapidement et donc que la compagine ferroviaire sera plus vite rentable. Lors d'une réunion tenue à St. Paul (Minnesota) en 1881, les administrateurs prennent une décision qui changera pour toujours le cours de l'histoire dans le nord-ouest du pays: le chemin de fer passera par le "col de la Bow" (car ils ne connaissent pas encore le nom de Kicking Horse à l'époque). Quant aux monts Selkirk jusque-là inexplorés, qui se trouvent plus loin, on trouvera un col pour les franchir.

L'homme choisi pour tracer un itinéraire qui remonte la vallée de la Bow et traverse les monts Selkirk n'a jamais entendu parler de Willard Younge ni de ses sources thermales fabuleuses. Le major A. B. Rogers et les hommes qui travaillent pour lui, passent à côté des sources sans les voir. Ils sont trop occupés et trop affamés pour se lancer dans des explorations non prévues au programme.

Rogers a la réputation de se nourrir principalement de tabac à mâcher. D'ailleurs, un filet de bave continu coule entre ses pendeloques de favoris. Ses porteurs, ses

bûcherons et ses arpenteurs se nourrissent de bannock, de haricots secs et de porc salé. Quiconque demande des produits de luxe comme du beurre ou du sucre se fait répondre: "Seigneur! Tu te soignes bien, toi!"

Le major n'a pas faim: il a une soif insatiable de notoriété. Les administrateurs du CP lui offrent une prime de 5 000 dollars pour trouver un col à travers les monts Selkirk et promettent de donner son nom à ce col. Rogers trouva son col, mais l'argent lui importe si peu qu'il touche son chèque plusieurs années plus tard, quand un comptable pointilleux l'exige pour équilibrer ses livres.

Le major est très à cheval sur les détails en matière de levés topographiques, mais pour le reste, il ne fait point de cérémonies. Les salutations qu'il adresse au chef de son équipe quand il le rencontre pour la première fois dans ce pays tout en montées et en descentes sont laconiques et vont droit au but: "Quelle est l'altitude?" lui demande-t-il d'un ton brusque.

Le pauvre homme ne le sait pas. Agacé, Rogers lance une bordée d'injures propres à faire trembler les montagnes. Après cela, la hauteur où l'on se trouve au-dessus du niveau de la mer devient pour tous un grand sujet de conversation d'un bout à l'autre de la journée de travail.

Au milieu de l'été de 1883, la voie atteint Fort Calgary, à 128 kilomètres à l'est de ce qui est aujourd'hui Banff. Le sifflement de la première locomotive à vapeur qui pénètre dans les Rocheuses va d'écho en écho, répercuté par les hauts sommets de la vallée de la Bow, dès l'automne de cette année-là. Une armée d'ouvriers, qui habitent dans des villes de toile et des cabanes montées à la hâte, bourdonnent d'activité dans les montagnes. La fumée des feux de camp bleuit l'atmosphère qui retentit de jurons poussés dans de multiples langues par les poseurs de voies, menés à la dure. Le martèlement des masses effraie le cerf dans la forêt de trembles. La nuit, défiant la prohibition, les gosiers lubrifiés par du whisky de contrebande, entonnent un chant pour saluer la lune:

Y a parmi nous des vagabonds
Qui n'aiment pas travailler
Et y a parmi nous des fermiers
Qui veulent une exploitation
Mais nous sommes tous des bons gars
Venus de loin, venus de près,
Dans les Rocheuses travailler
Pour construire le *C.P.R.*

Soudain, c'est le chaos dans la vallée de la Bow. Des incendies déclenchés par les explosions ou par des feux de camp se propagent dans les bois, noircissant les flancs de la montagne. Sir Sanford Fleming, tiré de sa retraite en Angleterre pour inspecter l'itinéraire tracé par l'excentrique major Rogers, campe un soir à Hillsdale, à l'ouest de la voie d'évitement 29 (qui devint Banff). Il est consterné par les

dégâts. La vue des feux, "qui grimpent à flanc de côteau et brillent d'une lumière étrange," l'épouvante.

Mais Fleming est l'un des rares hommes capables de voir au-delà du rideau de fumée et d'apprécier la grandeur du paysage de montagnes qui domine les lieux. C'est lui qui envisage le premier de créer un parc national au Canada, ou plus exactement deux: l'un sur le lac Supérieur et l'autre dans les montagnes. Ses motivations n'ont rien d'altruiste. Il voit dans les Rocheuses une autre Suisse, "une source de profit pour tout le monde," surtout pour le CP qui transportera les touristes.

Dans son livre ***England and Canada***, publié en 1884, il lui suffit de quelques paragraphes courts pour décrire la clientèle aisée qui sera attirée par le parc et pour signaler les améliorations, les sentiers et les "retraites" qu'il faudra y aménager pour la satisfaire. C'était un plan sommaire mais précis du premier parc qui devait bientôt voir le jour.

William Cornelius Van Horne, président-directeur général du CP et autre grande figure de l'histoire canadienne, vient dans la vallée de la Bow en 1883. Cet homme d'affaires à la forte carrure a un côté plus doux. C'est un artiste amateur, profondément ému par la splendeur solitaire des Rocheuses. Van Horne s'attarde au lac des Arcs, qui est aujourd'hui la localité d'Exshaw, pour admirer le paysage de novembre, les arbres et les bancs de sable saupoudrés de neige fraîche.

Van Horne prie instamment William Pearce, qui est fonctionnaire, de recommander la création d'un parc autour du lac. Il ajoute que "si le parc préconisé se fait, il édifiera une belle maison sur une île du lac."

Selon Pearce, l'arpentage est fait et le terrain nécessaire dûment réservé pendant un certain temps, toutefois, comme il le fait remarquer dans un récit inédit de l'événement:

> Quand Van Horne vit de nouveau l'endroit . . . le vent soufflait très fort . . . Il soulevait des nuages de poussière, si bien que (Van Horne) ne put voir le lac ni l'île qu'il avait choisie. Aussi, pendant quelques années, chaque fois que l'on faisait allusion à cet endroit on s'amusait à l'appeler le parc Van Horne.

Peu après sa visite, à la fin de 1883 ou au début de 1884, Van Horne accepte le nom de "Banff" pour l'emplacement situé près de la voie d'évitement 29. Selon la petite histoire, ce nom aurait été mentionné pour la première fois lors d'une réunion du conseil d'administration du CP. Sir George Stephen, un des membres du conseil est en effet né à Banffshire (Ecosse) et Donald Smith un autre administrateur, lui aussi Ecossais, connaît bien l'endroit. "J'aime bien ce nom," dit Van Horne. Et c'est ainsi que le lieu fut baptisé, à la consternation de nombreux touristes qui bredouillent depuis "Bimpf," "Ban-uf," "Bumf" ou, plus drôle encore, "Ban-fe-fe."

Ce sont donc deux grands bâtisseurs de chemin de fer qui envisagent d'abord la réalisation d'un parc dans les montagnes Rocheuses, mais il appartient à trois

subalternes du CP de faire la découverte qui deux ans plus tard seulement transformera ces idées fantasques en réalité.

Quand les travaux cessent à l'approche de l'hiver de 1883, la fin de la voie ne se trouve qu'à quelques kilomètres de la ligne de partage des eaux.

Le 8 novembre, trois jeunes gens de l'Est arrivent à l'ancien camp, au-dessous du mont Cascade pour faire un peu de prospection pendant leurs loisirs. Franklin McCabe, un Néo-Ecossais âgé de 26 ans, est employé comme chef de section à Padmore (Kananaskis). Il est accompagné de deux amis qui ont travaillé pour lui et sont originaires du comté de Perth (Ontario): William McCardell, 26 ans, et son jeune frère Thomas.

Les trois hommes sont intrigués par une montagne étrange (le mont Sulphur, alors connu sous le nom de mont Terrace), de l'autre côté de la rivière. McCabe, un ancien mineur de charbon, estime que la montagne comporte des ressources minérales qui méritent d'être explorées.

C'est un mois de novembre typique à Banff, trop froid pour la natation et trop chaud pour le patin; la rivière n'est pas encore gelée. Les trois hommes construisent un radeau sommaire et traversent la rivière en se poussant avec des perches jusqu'à un point situé à côté de la crête nord de la montagne.

Ils tirent leur embarcation au sec et se retrouvent en train de patauger dans un marais peu accueillant. Un calme étrange règne. Toutefois, tandis qu'ils montent la pente bourbeuse de la montagne, l'eau devient plus chaude sous leurs pieds. Ils échangent des regards étonnés et se précipitent au pied d'une berge jaunâtre. Une forte odeur de soufre les accueille et là, en bas d'un petit escarpement, se trouve un grand bassin d'eau fumante, en partie obstrué par des arbres tombés.

Dans ses "Reminiscences of a Western Pioneer", mémoires inédits, William McCardell, qui est loquace, fait part de la réaction des trois hommes à la suite de cette trouvaille étonnante:

> Il n'y a pas de mots qui puissent vraiment décrire notre enthousiasme après notre découverte. La gaieté et le frisson vivifiant que nous avons éprouvés en voyant cet étrange phénomène, ainsi qu'en dévoilant les secrets cachés de la nature sauvage étaient incommensurables . . .

Après s'être amusés un moment au bassin inférieur, les trois hommes suivent l'odeur et trouvent en remontant la berge l'entrée d'une grotte, contournée comme la cheminée d'aération d'une hutte de castor, sur une terrasse couverte d'arbres perchée au-dessus de la vallée. (Cette ouverture fumante existe encore aujourd'hui; elle a été protégée par des barreaux d'acier, mais elle demeure, pour le reste, inchangée.)

En silence, les trois hommes s'agenouillent pour écouter le gargouillis interne de la terre émanant de l'obscurité au-dessous d'eux.

Quand il rédige le récit de sa découverte, William McCardell a 80 ans et ses personnages sont flous dans sa mémoire.

McCabe et les frères McCardell en excursion à travers un marécage (Dans le film Petites intrigues et grandes montagnes, *ONF/Parcs Canada, avec David Daniels, Steve Atkinson et Raimund Stamm).*

. . . un grand bassin d'eau fumante, partiellement obstrué par des arbres tombés (Dans le film Petites intrigues et grandes montagnes*).*

À l'opposé: "William Cornelius Van Horne, président-directeur général du CP, avait un côté plus doux."

"Nous ne savons pas quels secrets de la nature seront dévoilés ici." (Dans le film Petites intrigues et grandes montagnes*).*

Un pin set d'échelle. (Dans le film Petites intrigues et grandes montagnes*).*

Les phrases ampoulées qu'il prête à McCabe, à son frère et à lui-même ont l'aspect le plus agaçant mais aussi le plus attachant de son récit. Les trois jeunes travailleurs sont dépouillés de leur réalité aux moments les plus cruciaux. Ainsi, quand le plus jeune des deux McCardell s'accroupit près du trou noir de la caverne, une bulle de bande dessinée semble flotter sur sa tête et prenant l'histoire à témoin il dit avec emphase: "Nous ne savons pas quels secrets des trésors de la nature cet endroit peut nous révéler."

Dans ses "Reminiscences", William parle de l'ébranchage d'un pin gris qui servira d'échelle pour accéder à la grotte le jour de la découverte. Toutefois, en 1886, il déclare à la Commission d'enquête sur les sources thermales que les membres de son groupe n'ont qu'un couteau le 8 novembre pour graver leurs initiales sur certains arbres et signaler ainsi qu'ils sont les premiers "découvreurs" des sources.

William doit couper un arbre "d'environ 45 pieds de long" (près de 14 m) pour arriver au fond de la grotte. Il faut croire qu'il maniait le couteau avec une dextérité toute particulière!

Quoi qu'il en soit, lors d'une visite ultérieure, peu après leur découverte, les trois jeunes gens s'enfoncent dans les profondeurs à l'aide d'une "échelle en pin gris" et d'une corde pour les assurer.

William, le premier à descendre, craque une allumette et voit "de belles stalactites luisantes . . . évocatrices d'un songe merveilleux digne des Mille et Une Nuits."

Son frère Tom le rejoint. Il est d'abord muet d'étonnement mais pas pour longtemps: "Je n'arrive pas à trouver des mots assez forts pour exprimer mon enthousiasme et ma surprise," fait-il avec exagération. "C'est un grand spectacle mais un peu une aventure aussi que de descendre dans ce monde merveilleux, inconnu, secret, où luisent des trésors façonnés par la Nature."

Ancien mineur, McCabe connaît les mauvais tours que cette fichue Nature peut jouer au tréfonds de ses fosses souterraines. Il s'assure qu'il n'y a ni méthane ni précipice traître avant de descendre dans les profondeurs. McCabe est très impressionné par ce qu'il qualifie de "chambre des joyaux" et de "trésor . . . caché."

(Le vieux Ktauta, l'ours esprit de la grotte, s'était enfui sans qu'on le voit par l' "ouverture d'où s'échappe la fumée" semble-t-il, à l'approche des hommes blancs.)

Ce n'est pas l'odeur d'oeufs pourris de l'hydrogène sulfuré que les trois hommes sentent lorsqu'ils se déshabillent et plongent dans l'eau cristalline où ils nagent pour la première fois. Ils flairent une bonne affaire. Les stalactites luisent comme des lingots d'or et d'argent, le plafond scintille comme s'il était constellé de diamants. Il y a des milliers de terrassiers qui doivent se mettre au travail au printemps et un bain chaud est un luxe pour ceux qui campent à côté de la voie du CP. Le plus important toutefois, c'est que le chemin de fer amènera sur les lieux les gens les plus riches et les sources thermales les attireront comme des mouches.

Les trois compagnons commencent à construire une clôture autour de la grotte

pour faire valoir leur droit de préemption auprès des autres hommes et leur laisser entendre qu'ils devront un jour payer pour y accéder. Cette idée devait apporter la malchance à ces premiers entrepreneurs et entraîner un grave désaccord entre McCabe et ses deux compagnons insouciants.

Tout se passe bien au début. Les trois jeunes gens, sous la conduite de McCabe font le tour de la montagne et découvrent de nouvelles sources chaudes, les sources du milieu. Plus tard, au cours de l'hiver, Frank et Tom aperçoivent un panache de vapeur sur le mont Sulphur, à 1 500 m, qui marque l'emplacement des sources supérieures. Après avoir suivi leurs indications, William déclare avoir découvert ces sources le 1er janvier 1884.

À quelques mètres de la cheminée d'aération de la grotte, McCardell construit cet hiver-là une cabane grossière où les jeunes gens peuvent s'installer quand ils viennent visiter les lieux.

C'est alors que les choses commencent à se gâter. Selon William, le gouvernement fédéral refuse de leur concéder les sources parce qu'il n'y a pas de droit à concession dans les montagnes. En outre, les trois homme ne peuvent demander de concession minière, parce que le gouvernement, à l'époque, ne considère pas les sources thermales comme des ressources minérales. C'est alors qu'a lieu toute une dérobade administrative. Le vrai problème découle de ce qu'une très large part du terrain n'a pas été arpentée; aussi les jeunes gens ont-ils besoin d'une avance pour payer les services d'un géomètre au tarif alors en vigueur: quinze dollars par jour.

Les trois associés doivent se séparer pour aller gagner de l'argent. William part travailler pour le chemin de fer en Colombie-Britannique, McCabe continue à assurer ses fonctions de chef de section, et Tom, qui est un "associé silencieux" malgré sa verbosité dans les mémoires de William, doit rester aux sources pour repousser d'autres explorateurs éventuels.

Pendant l'été de 1884, les poseurs de voie reviennent dans les montagnes pour installer des rails dans le col Kicking Horse.

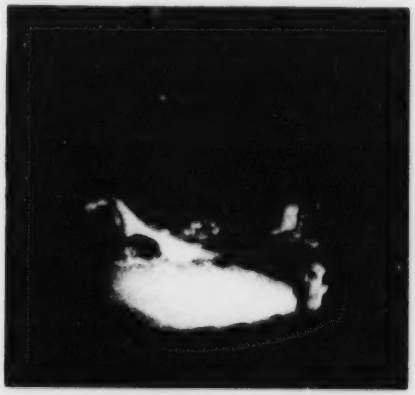
Les sources Cave & Basin sont vite connues de ces hommes; c'est une sorte de station thermale fruste où l'on peut prendre son bain avec de l'eau chaude à volonté alors que l'eau chaude courante est encore rare; c'est apparemment un bain gratuit, ce qui prouve que Tom McCardell n'a guère le sens des affaires.

Quand les archéologues de Parcs Canada explorent le site en 1982, ils y trouvent toute une collection de bouteilles d'alcool, des caisses de cartouches pour diverses armes à feu et, ce qui est assez curieux, un petit assortiment de boucles. Ce sont peut-être les témoins muets de quelques courtes saisons de beuverie, de tir et de nudité tapageuse qui se sont déroulées sur les versants du mont Sulphur.

Le jeune William McCardell conçoit une petite panoplie dingue. Son absence de la vallée se révèle désastreuse pour ses associés. Divers vauriens joueurs et spéculateurs sont attirés dans les montagnes par des mines d'argent situées près du mont Castle. Silver City, un ensemble de huttes en rondins, de tentes et de

"Dans ses Mémoires inédits, Reminiscences of a Western Pioneer, *William McCardell, loquace, fait part de leurs réactions."*

La première baignade vivifiante. (Dans le film Petites intrigues et grandes montagnes*).*



Silver City et le mont Castle, ca. 1885.

salcons de bas étage, pousse comme un champignon. La seule chose qui manque pour justifier son nom, c'est l'argent qui n'a pas encore été découvert. Certains de ses habitants les plus sages commencent à chercher ailleurs un gagne-pain. Leur attention est alors attirée sur McCabe, homme accommodant, d'un bon naturel.

William avait dit à McCabe "fais pour le mieux aux sources pendant que je serai absent." L'idée de McCabe est de faire participer le plus d'amis possibles à la mise en valeur des sources. Selon William, qui découvre bien trop tard les tractations de Frank, ce dernier "réunit une puissante main-d'oeuvre, mais aucun des hommes qui la compose n'a le moindre capital. Tous ont cependant une bonne dose d'enthousiasme et d'espoir."

L'espoir est un puissant stimulus. Ainsi animé, David Keefe trace une piste jusqu'aux sources supérieures en suivant les indications de Frank McCabe et il y construit une cabane en 1884. Il est suivi de près par McCabe et par un homme qui édifient d'autres cabanes sur les lieux plus tard pendant l'hiver.

Au printemps, un jeune spéculateur rêve d'amasser des piles de dollars.

Dans leurs baraquements en rondins situés en bordure de la voie du CP, autour des tables des saloons de Silver City, où l'argent se transforme rapidement en cuivre et les sourires en mines renfrognées, les hommes de la "puissante main-d'oeuvre" commencent à souffrir d'une sorte d' "avarice des cabanes."

Comme McCabe et McCardell doivent encore faire enregistrer officiellement leurs revendications territoriales sur les diverses sources thermales, certains nouveaux venus estiment mériter une plus grosse part du gâteau.

Poussé à l'action par leurs grommellements, McCabe sort de sa léthargie et envoie une lettre au ministre de l'Intérieur le 20 mars 1885. Dans cette lettre, il demande la concession de droits sur les sources Cave & Basin pour lui et pour William McCardell. Ce pauvre McCabe, que son associé qualifia par la suite de "malhonnête ou illettré" donne la lettre à un ami, Archie McNeil, pour qu'il la récrive et l'expédie. McNeil, flairant une bonne affaire, ajoute sans en parler à McCabe, son nom et celui d'un de ses amis sur la lettre parmi les personnes qui revendiquent des droits.

Il s'ensuit un torrent de lettres enflammées et des quantités de déclarations écrites sous serment, car le 27 mars un certain Théodore Siebring revendique des droits sur les sources supérieures. McCabe ayant eu vent de la chose, riposte le 18 mai par une salve de témoignages pour dénoncer les prétentions de Siebring et faire valoir les droits qu'il a acquis par sa découverte antérieure.

McCabe, qui n'était pas là quand William McCardell avait vu pour la première fois les sources supérieures, se trouve pris dans une affaire très embrouillée. Pour compliquer les choses, il a, selon des "Reminiscences" "contracté une promesse de mariage très peu satisfaisante dont il a hâte de se dégager." Pour tout compliquer, c'est avec la soeur de Théodore Siebring qu'il a envisagé de se marier, ou plutôt de se mettre la corde au cou!

Ottawa n'a guère envie de reconnaître des droits exclusifs sur les sources. Le gouvernement demande à l'agent des terres fédérales en poste à Calgary d'aller voir de quoi il s'agit. Après avoir traversé les marais à grande peine et s'être écorché les jambes en descendant l'échelle de pin gris, ce dernier conclut que McCabe et McCardell ont peut-être eu l'honneur de découvrir les lieux, mais qu'ils ont fait bien peu pour améliorer le terrain.

L'agent fédéral et P. Mitchell, un autre visiteur qui est un ancien député conservateur, se rendent immédiatement compte que ces sources peuvent être aménagées en station thermale. Mitchell signale directement au premier ministre, John A. Macdonald, que le site vaut "au moins un demi-million de dollars."

Les célèbres sources de l'Arkansas étant aux mains du gouvernement américain, Mitchell recommande à Sir John de suivre la même politique au mont Sulphur. Toujours à l'affût de ressources naturelles qui lui permettraient de financer les chemins de fer et les industries de l'Ontario, Macdonald en prend soigneusement note. Il classe le renseignement dans sa vaste mémoire et saura s'en souvenir quelques mois plus tard.

Plusieurs politiciens viennent aux sources Cave & Basin pendant l'été de 1885 munis de billets de chemin de fer gratuits délivrés par le CP. L'un deux, qui est corpulent, patauge dans le marais, parvient en soufflant jusqu'aux terrasses de la grotte et après s'être bien reposé, tente de descendre l'échelle. L'ouverture était trop étroite pour lui et il y reste coincé comme un bouchon dans une bouteille. Deux autres visiteurs se précipitent en l'entendant appeler au secours. Armés d'un grand bâton qu'ils lui appliquent sur le postérieur, ils parviennent à le dégager après maints efforts et grognements.

Tout cet intérêt pour la concession est gratifiant pour Tom MacCardell qui est souvent sur place, bien qu'il n'apporte pas beaucoup d'améliorations. Il a le temps pendant le long hiver de 1884-85 de regarder encore la grotte "miroitante de trésors", d'ôter la suie de sa lampe à huile pendant qu'il en montre les beautés aux visiteurs et de prier pour qu'un miracle se produise, pour qu'un génie apparaisse avec un gros sac de lingots. Parler est bon marché mais le whisky coûte cher.

Voilà qu'au début de cet été-là, un génie apparaît soudain. Il est enveloppé d'un nuage de fumée de cigare et accompagné de tout un cortège d'hommes en complet à fines rayures. Le grand pontife du Canadien Pacifique a l'air de ces hommes qui transforment les rêves en réalité. Tom et Frank chantent les louanges des sources puis, après avoir attaché une corde autour de leur hôte, ils l'aident à descendre leur échelle sommaire.

Au bout d'un moment ils l'entendent grommeler dans les profondeurs; finalement, l'homme remonte à la surface: le chapeau melon, le visage, puis le menton de William Cornelius Van Horne sortent doucement de terre.

Van Horne jette un regard noir. Un silence de mort l'accueille. Sa bouche s'ouvre alors comme celle d'un oracle et, sans perdre contenance, il s'écrie: "Ces sources

valent un million de dollars!'' Il ne pouvait faire plus grand compliment.

Les deux associés reconnaissants, tout grisés, ont dû croire que leur rêve s'était enfin réalisé. Comment pouvait-il savoir que Van Horne ne voulait pas dire un million de dollars pour eux, mais pour le CP?

Après la visite de Van Horne, aucun messager ne vient offrir d'acheter les sources. En revanche, nombre de pèlerins handicapés ou malades qui ont entendu parler des eaux sulfureuses par des voyageurs, arrivent de leur démarche titubante pour y tremper leurs rhumatismes et faire ''mariner leurs hémorroïdes,'' comme l'écrit un rédacteur à la plume acerbe.

Un des premiers bénéficiaires des ''cures minérales'' s'appelle Harry Jennings. Selon McCardell, il a été envoyé aux sources par un médecin d'Helena (Montana). Jennings souffre d'un terrible eczéma, il a le corps couvert de plaies suintantes. Pendant trois mois il hante la source de la grotte, se baigne dans le ruisseau qui en sort et vit sous la tente jusqu'au jour où il ''repart mieux qu'il n'a jamais été.'' Jennings est suivi de près par ''Rattle Snake Johnson'', qui souffre d'une réaction à la suite d'une morsure de serpent à sonnette. Après s'être lavé pendant deux mois dans le même ruisseau que Jennings, il s'en va ''tout joyeux de son merveilleux rétablissement.''

William McCardell, au courant de ce qui se passe aux sources, est tout heureux des guérisons, mais les tractations de Frank avec la ''puissante main-d'oeuvre'' le perturbent un peu.

Il écrit à Frank pour l'exhorter à ''ne pas lâcher les sources'' jusqu'à ce qu'il y revienne avec son petit pécule, amassé en coupant des traverses.

Ce qu'ignorent les McCardell, c'est que Frank cherche désespérément à s'évader des montagnes pour vivre dans un état de célibat parfait. Il n'a besoin que de quelques fonds pour payer son passage. C'est à ce moment opportun qu'apparaît D.B. Woodworth, député de Kings (Nouvelle-Ecosse). Il vient rendre visite à des parents au ''Cascade Ranch''. Ce monsieur entreprenant a entendu parler des sources et ne tarde pas à faire le tour des lieux pour tirer quelques marrons du feu. Aux yeux de McCabe, Woodworth apparaît comme la poule aux oeufs d'or, l'être rêvé, qui lui permettra d'échapper aux pièges du mariage s'il lui donne les mares d'eau chaude du mont Sulphur. Aux yeux de Woodworth, McCabe est l'image même du dindon de la farce, prêt à se faire plumer.

Et il a fallu que Woodworth prenne Frank à la gorge pour que ce dernier voie enfin dans son hôte un véritable oiseau de proie.

Le 25 août, Woodworth écrit au ministre de l'Intérieur pour le prier instamment de prendre en considération les prétentions de McCabe sur les sources. La demande peut sembler généreuse, mais en fait Woodworth s'arrange pour en être le principal bénéficiaire. Le 31 août, il fait enregistrer par l'agent des terres fédérales à Calgary un acte selon lequel il a acheté les intérêts de McCabe et des McCardell dans les sources.

Vers le 25 août, ce cher vieux Frank a en effet trahi et dépossédé ses associés pour la maigre somme de 1 500 dollars. Puis il va se terrer à Calgary, en attendant d'être payé. Mais tout ce qu'il reçoit est une reconnaissance de dette et les belles promesses de Woodworth, sans valeur auprès de la banque.

Entre-temps Tom, de retour aux sources, flaire la corruption malgré la puanteur de l'hydrogène sulfuré.

Il télégraphie à son frère: "Viens immédiatement. Affaire importante concernant les sources."

William saute dans le premier train en direction de l'est. Les frères font bientôt le tour du petit groupe de huttes et de tentes de Banff, essayant de retrouver la piste de McCabe.

Woodworth tente d'arranger les choses avec les McCardell lors d'une réunion qui se tient dans la cabane d'un de ses proches. Il promet à William une part des sources s'il veut bien "se taire," puis essaie de lui faire admettre que McCabe avait le droit d'agir en son nom. Dans la partie obscure de la pièce, où la lumière de la lampe à huile ne parvient pas, un des hommes de Woodworth se cache derrière un rideau pour glaner des preuves au cas où des problèmes juridiques surgiraient ultérieurement.

La ruse aurait pu marcher si Woodworth avait offert quelques espèces sonnantes et trébuchantes. William estime que sa part vaut au moins 10 000 dollars et déclare que McCabe n'a vendu que ses propres intérêts dans les sources.

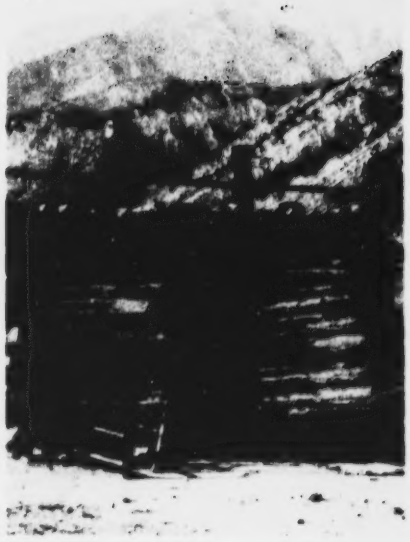
Mais Woodworth n'offre que des promesses. Il atermoie, espérant que les droits de McCabe sur les sources seront officiellement reconnus, et il est convaincu que McCabe pouvait légalement agir pour le compte de William.

Quelqu'un répand alors la nouvelle que Woodworth doit partir dans quelques jours rencontrer M. Thomas White, le ministre de l'Intérieur, qui est alors à Régina.

Déterminés à retrouver la trace de McCabe et à devancer Woodworth, les deux garçons prennent la prochaine "patache" pour Calgary et ont un entretien avec Jack Ingram, le chef de la police. Ce dernier établit un mandat d'arrêt au nom de McCabe qui est accusé de falsification de document, puis les deux jeunes gens partent, chacun de son côté, dans la ville de pionnier pour trouver la piste du Néo-Ecossais qui a perdu la tête.

Au Grand Central Hotel, une boîte aux lettres où l'on peut déposer des messages tient lieu de bureau de poste officieux. En y regardant, William est tout heureux de trouver une enveloppe cachetée écrite de la main de McCabe à "Monsieur le député D.B. Woodworth". Ingram ne tarde pas à arriver sur les lieux puis à ouvrir la lettre, qui est rédigée en ces termes:

> Pour l'amour du ciel, venez immédiatement me donner de l'argent! Je veux le montant convenu car j'ai hâte de quitter le pays. Attendre ici est un vrai enfer pour moi! Je suis dans une cabane à 6 poteaux télégraphiques à l'est d'Elbow Bridge.



"McCardell construisit une cabane grossière à quelques mètres de la cheminée d'aération de la grotte."

"Venez et nous le tirerons de son repaire!" s'écrie Ingram sur un ton mélodramatique.

Les trois hommes suivent les fils télégraphiques en comptant les poteaux. Ils trouvent la cabane et mettent la main au collet du malheureux McCabe. La main froide de la justice et la langue acérée de William s'abattent sur le délinquant effrayé. Il part avec William voir James A. Lougheed (le grand-père du premier ministre actuel de l'Alberta). Lougheed, que William décrit comme "un jeune avocat vigoureux, très combatif" rédige un télégramme de vingt dollars adressé au ministre de l'Intérieur à Régina. Quelques jours plus tard, Woodworth a une fort mauvaise surprise quand le ministre, Thomas White, lui montre ce télégramme. Les deux McCardell et McCabe nient avoir vendu leurs droits au député retors.

Furieux et embarrassé, Woodworth retourne dans l'Est pour soigner ses blessures.

McCabe essaie d'arranger les choses ce soir-là en invitant les deux frères et Ingram à un dîner au cours duquel il leur offre du vin et du caviar. Toutefois, plus tard pendant la soirée, après avoir avoué qu'il n'a pas le moindre sou pour aménager les sources, il se lève et sort dans la nuit en proie au remords. "Frank se sent vraiment morveux" fait Tom, se montrant ainsi parcimonieux dans son usage des adjectifs.

La poule aux oeufs d'or de McCabe a été déplumée par le télégramme de Lougheed. Les trois associés, dont un est lié aux deux autres par la menace d'une arrestation, retournent aux sources Cave & Basin s'installer sur le terrain qu'ils n'ont pu jusqu'ici se faire concéder.

Alexander Burgess, le sous-ministre de l'Intérieur, a la ferme intention de réserver les sources au gouvernement. L'exemple des Américains qui ont mis de côté le parc national de Yellowstone et les sources thermales de l'Arkansas, le guide dans ses projets. Toutefois, personne ne s'est avisé jusqu'ici d'en informer les associés.

Mais d'autres hommes, plus près du pouvoir à Ottawa, connaissent déjà le sort qui sera réservé aux sources, à cette époque où l'on se fait tour à tour politicien ou homme d'affaires, selon les occasions.

Les officiels qui reviennent de Banff cet été-là, semblent rapporter dans la capitale une bouffée de soufre qui suscite l'appât du gain. McLeod Stewart est un avocat d'Ottawa qui a senti le vent, au mois d'août de cette année-là. Le 29 août, il présente une demande au ministre de l'Intérieur pour obtenir un bail de quatre-vingt dix-neuf ans portant sur toute la zone des sources de Banff. Il offre aimablement d'assumer l'exploitation des lieux en précisant toutefois qu' "au moins 50 000 dollars doivent être dépensés pour construire des bâtiments destinés à l'accueil des visiteurs, et pour faire des routes, des tramways, des ponts, des sentiers et d'autres améliorations, avant que le bail ne (lui) soit concédé et (ne lui) attribue les terres."

Nul n'a encore proposé au Parlement de créer un parc national et n'a la moindre idée des besoins auxquels un pareil parc pourrait répondre. Seul les spéculateurs voient clairement les choses: il s'agit pour eux de se réserver un domaine à part

afin de protéger leurs investissements et d'obtenir une multiplication quasi-miraculeuse de leurs dollars.

Stewart a fait sa demande à la condition que les terres de Banff soient "mises de côté et réservées pour toujours comme parc national." Ce spéculateur effronté semble aussi, d'après des annales, avoir été le premier homme qui ait proposé de baptiser la zone des sources "parc national de Banff." Il était, de toute évidence, au courant de certains renseignements confidentiels sur les projets du gouvernement.

Le premier ministre règle l'avenir des sources dans une note du 16 octobre à Burgess où il déclare espérer que "l'on a pris bien soin de réserver tous les terrains attenants aux sources thermales de Banff ou à proximité de celles-ci. Toute occupation illégale des lieux doit être interdite", écrit-il, "et il faut s'opposer à toutes les tentatives."

Le ministre de l'Intérieur n'a plus qu'à visiter les lieux, ce qu'il fait en octobre. Il trouve les McCardell sur place et leur apprend bientôt qu'aucun titre de propriété sur les sources ne sera cédé, mais que l'on versera peut-être une indemnité aux associés pour leurs "améliorations".

McCardell décrit White comme un "type sympathique" mais il trouve que "son opinion selon laquelle McCabe aurait fixé le prix des sources par sa vente frauduleuse à Woodworth ne (lui) dit rien qui vaille, non plus qu'à Tom." McCabe, tapi dans les buissons derrière la hutte se cache pendant que ses associés le mettent en cause.

White, pour sa part n'a pas une très bonne opinion des trois hommes ni de la "puissante main-d'oeuvre." Dans une lettre du 21 novembre au premier ministre, il écrit: "Ce serait très dommage de laisser les sources aux mains de l'un de ces requérants."

White charge William Pearce, surintendant des mines et qrand conciliateur du conseil des terres fédérales, de faire une description de la réserve prévue d'un peu plus de dix milles carrés sur le versant nord du mont Sulphur. Cette description est présentée au Conseil privé et approuvée le 28 novembre 1885 comme décret du Conseil no 2197. Il marque la création du troisième parc national du monde et l'avènement du réseau de parcs nationaux du Canada. Voici le texte de la disposition prise:

> Attendu que près de la gare de Banff sise en bordure du chemin de fer Canadien Pacifique, dans le district provisoire de l'Alberta (Territoires du Nord-Ouest) plusieurs sources minérales chaudes ont été découvertes qui promettent d'apporter de grands bienfaits pour la santé du public, et afin que la haute main sur les terres entourant ces sources puisse être dévolue à la Couronne, il plaît à Son Excellence, après avis du Conseil privé de la Reine pour le Canada, de décréter que les terres susmentionnées du territoire incluant lesdites sources et situées dans leur voisinage immédiat, ne peuvent faire l'objet d'aucune vente ni d'aucune occupation sans titre.

"William Pearce: On l'appellait avec justesse le 'Tsar de l'Ouest'."

Il est assez déconcertant de penser que le plus grand réseau de parcs nationaux du monde, avec ses montagnes, ses lacs, sa toundra, sa forêt, sa prairie et ses littoraux sublimes a pour origine des considérations aussi prosaïques que les "bienfaits pour la santé du public." Les Assiniboines considéraient les sources comme un endroit sacré, une demeure pour les esprits bénéfiques. Il semble que les Pères de la Confédération (tous des Blancs) n'aient considéré leur premier parc national que comme une sorte de gigantesque bain de siège!

L'idée de la création de parcs nationaux ne se serait probablement pas développée si tôt dans notre histoire si deux éléments essentiels n'avaient joué: les transports (le chemin de fer) et la création éventuelle d'une station thermale (c.-à.-d. d'un débouché pour le chemin de fer). Le caractère sauvage de la Grande terre isolée du nord-ouest, vaste étendue ponctuée par les lumières de fermes et de villages isolés, ne suscitait guère d'enthousiasme esthétique.

Grâce à Frank McCabe et aux McCardell, le gouvernement a été amené à instituer le premier parc national. Un petit groupe de spéculateurs s'y sont installés pour faire reconnaître les droits des premiers occupants dans une affaire qui pouvait être lucrative. Le gouvernement envoie William Pearce à Banff pour inviter les occupants à plier bagage et pour placer des pancartes qui interdisent toute construction dans le "parc des sources Banff," comme on l'appelle pendant un certain temps, sans autorisation du ministre de l'Intérieur. Toutefois, les spéculateurs qui sont arrivés sur les lieux avant le mois de novembre 1885 exigent un dédommagement pour les "améliorations" qu'ils ont apportées. Le ministre charge Pearce d'organiser des audiences lors de l'Enquête sur les sources thermales, pour trancher les divers litiges.

Pearce a une solide réputation d'arbitre sur les questions de territoire. Il se l'est acquise au Manitoba en réglant les différends territoriaux des Métis, à une époque où le seul instrument d'arpentage utilisé était le ventre incurvé d'un cheval aligné sur l'horizon, pour déterminer la limite arrière d'une parcelle. Il a des connaissances encyclopédiques sur les terres de l'Ouest du Canada et dans les montagnes, il connaît tous les bouquets où il y a du bois susceptible d'être vendu en bordure de la ligne du CP. Ce gentilhomme victorien quelque peu excentrique n'est pas commode en voyage. Son fils William (Buck) se souvient que lors d'une traversée de la Prairie, son père demande chaque fois qu'ils ont parcouru un mille: "Dans quel canton sommes-nous maintenant? Dans quelle section et dans quel quart de section?" M. Pearce, père, connaît toutes les réponses à quelques acres près. En tant qu'inspecteur des organismes fonciers, il a de grands pouvoirs qui lui permettent de régler les litiges sur place, de réserver des terres pour empêcher leur colonisation et de mettre au point une politique en matière d'exploitation forestière et minière. On l'appelle avec justesse le "Tsar de l'Ouest." Et bien sûr, il a examiné attentivement les sources thermales du mont Sulphur.

Il voit pour la première fois la grotte en septembre 1885. Tout le tapage fait par McCardell et McCabe à la fin de l'été ont éveillé sa curiosité insatiable. Pearce,

homme de la frontière à l'aspect rude, habitué à marcher quand il n'y a pas d'autres moyens de transport, ne se présente pas aux hommes à son arrivée aux sources. Il est semble-t-il traité sans ménagement, considéré comme un gêneur et un lourdaud. McCardell, McCabe, David Keefe et leurs copains rôdent sur les lieux, fêtant probablement la déroute de ce dur à cuire de Woodworth. Ce sont des jeunes gens, un peu imbus d'eux-mêmes, qui pensent avoir d'autres chats à fouetter qu'à s'occuper du visiteur. Aucun d'entre eux n'accepte d'emmener Pearce aux sources supérieures ni au lac Minnewanka. On lui déclare sans ambages qu'il ne pourra jamais trouver ces endroits tout seul. Cet homme de haute stature se contente de sourire et passe son chemin. William Pearce sait lire la nature sauvage comme un livre et il a l'habitude de s'y frayer un passage.

''Je mentionne ces choses,'' écrit-il dans son récit inédit des événements, ''car elles m'ont été très utiles plus tard quand j'ai dû faire un rapport sur la prétendue découverte de ces sources et sur l'indemnité à verser aux requérants pour les avoir promues et avoir soi-disant rendu des services.''

Pearce doit rire sous cape en voyant les expressions des visages de ces hommes au début de l'Enquête sur les sources thermales en 1886: lui qui avait été traité avec tant de mépris siège pour juger leurs prétentions.

David Keefe, l'un des requérants, peut bien parler du ''moyen d'accès'' qu'il a fourni aux visiteurs des sources pour leur faire traverser la Bow, Pearce sait exactement de quel ''moyen d'accès'' il s'agissait. ''Il consistait en un radeau fait de traverses de chemin de fer liées les unes aux autres par les fils télégraphiques, traverses et fils télégraphiques qui appartenaient au chemin de fer Canadien Pacifique.'' Pearce n'accorde donc que cent dollars à Keefe.

McCardell ne peut guère parler d' ''améliorations'', Pearce est descendu par cette fameuse échelle de pin gris installée par William en 1883. Pour témoigner sa bonne volonté, il accorde à William et à Frank la somme de 675 dollars chacun pour le temps qu'ils ont passé à ces sources que Van Horne a évaluées à un million de dollars.

Toutes les parties en cause mettent d'abord ce pauvre McCabe sur le gril et le malmènent comme un pauvre hareng saur de ses Maritimes natales car Woodworth tente de justifier ses prétentions et Lougheed de les réfuter.

Woodworth adopte une position bizarre: il essaie, en effet, de prouver que son adversaire McCabe s'est comporté honnêtement afin de se blanchir lui-même.

''Je ne sais pas ce que dit la loi!'' s'écrit finalement McCabe exaspéré, ''voyez-vous, je me préoccupe beaucoup moins de droit que vous!''

Il déclare à Pearce, le président de la commission: ''Je lui ai demandé (à Woodworth) plusieurs fois de l'argent qu'il ne m'a pas donné; au moment de son départ, je lui ai demandé de me rendre le document. Il m'a répondu de ne pas l'ennuyer car il était malade.''

Le président songeur regarde Woodworth qui doucement se prend à son propre piège. Le député a demandé 4 397 dollars en compensation des efforts qu'il a déployés

pour tracer quelques pistes à proximité des sources et pour une cabane achetée à Silver City, qui devait être aménagée en "hôtel". Pearce veut régler rapidement la question. Il accorde 1 000 dollars à Woodworth et lui laisse entendre que s'il n'est pas content, il l'accusera volontiers d'avoir violé les terres de la Couronne, abattu du bois et endommagé le domaine public.

Le politicien rage et fulmine contre l'offre de Pearce. Exaspéré, il dit à ce dernier que les éléments à son sujet n'auraient jamais dû être révélés. Leur divulgation porte "préjudice à son statut d'homme public." De toute évidence, il considère ses agissements comme normaux étant donné le code politique de son époque. Nul ne semble d'ailleurs les avoir sérieusement remis en cause. Woodworth n'a pas daigné venir à la barre des témoins. Il plie bagages et quitte les sources thermales pour de bon.

Les autres demandeurs ne reçoivent rien. La demande de Siebring est rejetée car l'horreur qu'il a construite aux sources thermales supérieures n'est aucunement une amélioration du site.

Joe Healy ne s'intéresse pas à l'argent, il souhaite passer à la postérité: il ne demande pas d'indemnité mais prétend avoir découvert les sources supérieures et Cave & Basin en 1874. Il ne peut toutefois donner d'autre preuve que sa parole pour appuyer ses dires. Dans l'atmosphère équivoque qui entoure l'enquête, la parole d'un homme ne vaut pas grand-chose.

Willard Younge, qui peut prouver de la façon la plus convaincante qu'il a le premier découvert les sources, est la dernière personne à témoigner. Comme il n'a rien fait pour aménager les lieux pendant les années qui se sont écoulées depuis 1875, ses prétentions sont rejetées. Il a vécu dans le dénuement pendant la plus grande partie de cette période et il arrive trop tard pour faire valoir efficacement ses droits. Pearce a clairement indiqué que pour le gouvernement la découverte des sources n'a aucune valeur intrinsèque; il n'a d'ailleurs pas identifié le premier Blanc qui a vu les sources. Les sources thermales, comme la nature sauvage en général, n'ont aucune valeur réelle dans leur état premier; leur valeur découle de leur "amélioration" ou, comme nous le disons aujourd'hui, de leur aménagement.

Ce dont le pays a besoin c'est d'établissements humains, de commerces et de marchés; d' "améliorations" de grande envergure. Tout dépend du succès du chemin de fer: l'avenir politique de sir John A. Macdonald, la fortune des gros industriels capitalistes et l'avenir du pays sont tous irrévocablement liés à la voie ferrée.

Qu'un parc national ait été créé en 1885 dans cette atmosphère de course à la fortune, à un moment où le pays avait presque sombré sous les assauts de Louis Riel, ne nous paraît pas aujourd'hui témoigner de la perspicacité de ses fondateurs mais plutôt comme un fait de la divine providence.

Les sources, qui furent jadis la retraite d'un ancien peuple des montagnes puis, après avoir été clôturées, le domaine jalousement gardé de quelques spéculateurs blancs, allaient désormais être un lieu de vacance ouvert à tous, situé selon les paroles de sir John A. Macdonald dans le "parc d'un pays."

L'Acte concernant le parc canadien des Montagnes Rocheuses 4

Par une lourde journée de juillet 1886, lady Agnes Macdonald tombe amoureuse d'une machine à vapeur.

Cela se produit près du pittoresque lac Louise que Tom Wilson, un porteur du major Rogers a inscrit sur la carte en 1882. Là, près de la gare, les yeux de lady Agnes se posent pour la première fois sur la grande et belle locomotive sombre qui va permettre au train du premier ministre de franchir la ligne de partage des eaux.

Remplie d'émotion, lady Anges décide de troquer le siège capitonné qu'on lui réservait à l'intérieur d'une voiture contre une boîte en bois placée près du gros œil de cyclope de la machine. Elle grimpe comme une folle sur le chasse-bestiaux et refuse de déférer à toutes les prières qui lui enjoignent de redescendre. "Mr. E," un inspecteur des chemins de fer reçoit l'ordre de l'accompagner à titre de garde du corps et de chaperon.

"C'est pas correct," murmure un obscur paysan local, de ceux dont l'histoire ne tient généralement pas compte.

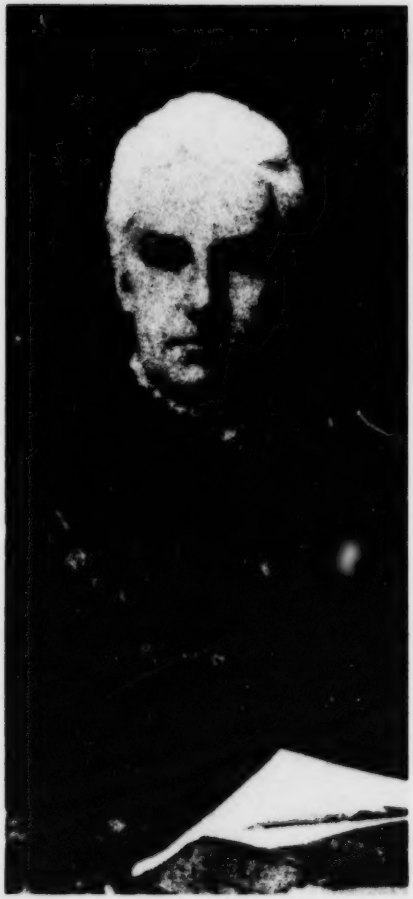
Lady Agnes se cabre et lance sur un ton de bravade: "C'est merveilleux . . . vraiment merveilleux! Je voyagerai sur ce chasse-bestiaux des montagnes jusqu'à la mer!"

Et elle tient parole, selon un article qu'elle écrit elle-même l'année suivante pour Murray's Magazine.

La folle équipée commence par une descente endiablée en longeant les eaux de la dangereuse rivière Kicking Horse. "Pendant une seconde je ne sens que l'accélération de mon pouls", écrit-elle avec ardeur, "et le sang me monte au visage. Mais mon trouble ne tarde pas à disparaître et bientôt je ne suis nullement incommodée par cette "pointe" à la vitesse de cinquante milles à l'heure".

Cette grande dame, rouge d'émotion, tout excitée, qui file tête baissée à travers un feu de broussailles avec ses jupes soigneusement ramassées, est peut-être la figure de proue la plus singulière qui ait jamais orné une locomotive de montagne du CP. Quel changement par rapport à ces bois d'orignal qui décorent certaines machines, trophées prélevés sur les animaux qui ont refusé la priorité au train du CP. Au cours du voyage, lady Agnes frôle le danger: le chasse-bestiaux happe un cochon qui manque de vivacité et le transforme en une pluie de côtelettes qui a failli éclabousser Mr. E.

Plus bas, en bordure de la Thompson, lady Agnes, désormais seule, fait une peur bleue à deux canoteurs anglais qui viennent de monter sur le remblai pour faire



"Par une lourde journée de juillet 1886, Lady Agnes Macdonald tombe amoureuse d'une machine à vapeur."

un portage, près de l'entrée d'un tunnel. C'est un tunnel humide et l'eau ruisselle de sa voûte. Quand le train débouche en pleine lumière, que voient ces Anglais? Lady Agnes, collée sur le chasse-bestiaux, comme saisie au vol pendant une traversée éthérée, avec ses longues jupes qui flottent au vent, son ciré claquant sur ses bottines et au-dessus de ses tresses, une forme pointue noire encore toute dégoulinante: un parapluie, oui un vrai parapluie!

Bien sûr, comme elle "n'a pas été présentée", les convenances ne permettent à lady Agnes que de faire "une petite courbette solennelle" aux jeunes gens, puis elle disparaît en un éclair.

Van Horne, homme mal élevé, à l'esprit pratique, a refusé le crampon d'argent que le gouverneur général offrait pour marquer la jonction des deux parties du pays qui s'est opérée à Craigellachie, comme Pierre Berton l'a écrit dans son livre *Le Grand Défi, le chemin de fer canadien*. "Un crampon de fer, comme ceux qu'il y a entre Montréal et Vancouver ferait aussi bien l'affaire, et tous ceux qui veulent être présents quand on l'enfoncera, déclare Van Horne, devront payer plein tarif." Point n'est besoin d'un symbole pour couronner cette réalisation.

Pourquoi pas lady Agnes? Juchée sur un chasse-bestiaux, ornement d'un empire triomphant, elle entrave les montagnes païennes avec des roues de fer qui grincent sous ses jupons.

Les gens savaient voyager en ce temps-là, mais c'est un voyage où l'on ne se presse pas, même pour l'époque victorienne. Le train s'arrête pour le repas de midi, pour permettre aux voyageurs d'admirer le paysage. Il lambine sur les voies d'évitement à l'heure du thé et se gare la nuit pour faciliter le sommeil.

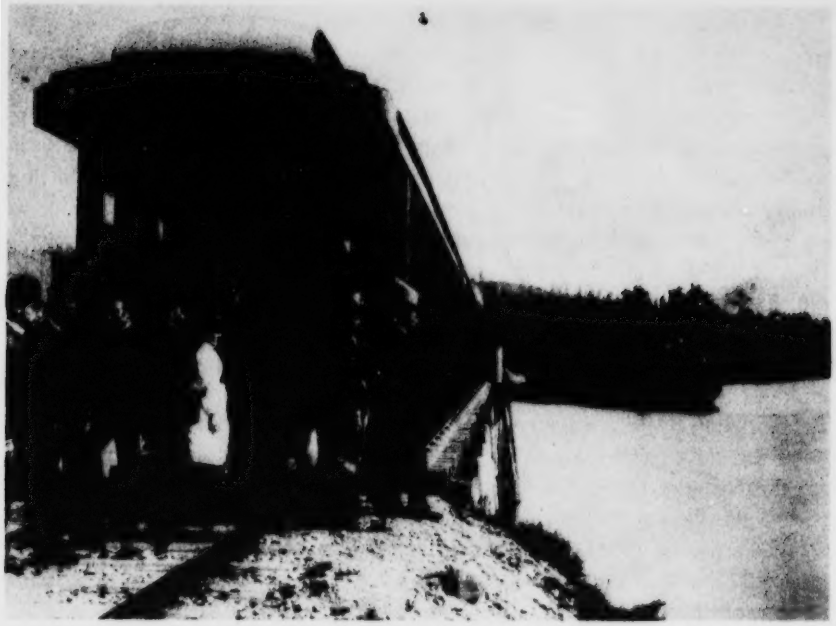
Lady Agnes prend son thé sur le chasse-bestiaux, trônant sur sa boîte de bois. Sir John a voyagé pendant un certain temps à côté de sa femme mais il a préféré au thé un tonique plus fort qu'il est allé boire à petites gorgées dans le confort de sa voiture privée. Il ne prête guère attention à "l'affaire locomotive," qu'il considère comme "assez ridicule."

Le premier ministre a de quoi méditer. Le pays est plongé dans la récession et les Canadiens ne déferlent pas dans l'Ouest en rangs serrés comme il l'avait prévu. Ils partent nombreux, comme d'habitude, pour les États-Unis.

La Nouvelle-Écosse menace de quitter la Confédération, le Québec est encore offusqué par le martyre de Louis Riel, qui a été sacrifié pour apaiser les Orangistes bien-portants de l'Ontario; par ailleurs, il y a les élections qu'il faut gagner en janvier. C'en est assez pour inciter un homme à boire.

Le chemin de fer est construit et ses actions commencent à monter, mais il ne pourra survivre longtemps sans voyageurs ni marchandises.

Les colons finiront par venir. En attendant, c'est vers les classes nanties, les nouveaux riches de l'industrie et les aristocrates fortunés de l'ancien monde que Macdonald et Van Horne se tournent pour trouver leur clientèle. "Puisque nous ne pouvons exporter les paysages, déclare Van Horne, il nous faudra importer les



''Le train s'arrêtait pour le repas du midi, pour permettre aux voyageurs d'admirer le paysage, lambinait sur les voies d'évitement à l'heure du thé et se garait la nuit pour faciliter le sommeil.''

touristes.'' Et Macdonald est d'accord.

Van Horne entreprend une campagne de publicité dans le monde entier pour faire connaître les ''Rocheuses du Canadien Pacifique'' comme sa compagnie ferroviaire aime les qualifier. Parallèlement, le CP commence à construire des hôtels de luxe dans les montagnes notamment Mont Stephen House, à Field en Colombie-Britannique et Glacier House en haut du col Rogers.

Van Horne prévoit la construction d'un hôtel et d'autres réalisations à Banff. Il projette d'aménager rapidement les sources thermales d'un million de dollars.

Le CP, qui est toujours en avance sur le ministère de l'Intérieur, prend rapidement des dispositions pour faire analyser les eaux. Elles contiennent beaucoup de soufre, élément connu des anciens pour ses vertus curatives. Il y a en outre d'autres minéraux bénéfiques comme le chlore, le calcium, le magnésium, le bicarbonate, le sodium, le potassium et le lithium.

Avec des rapports aussi prometteurs sur la valeur des eaux pour la santé, le ministre ordonne que l'on procède immédiatement à l'arpentage de la réserve. Il a hâte de commencer les ''améliorations,'' notamment les routes et les ponts qui ''feront de la réserve un parc national digne de ce nom'', comme il le signale dans son rapport annuel relatif à 1886.

"Sir John A. Macdonald a voyagé pendant un certain temps aux côtés de sa femme, mais il préférait au thé un tonique plus fort."

C'est alors que John R. Hall, secrétaire ministériel revient d'un voyage d'étude aux sources thermales de l'Arkansas. Les nouvelles qu'il rapporte ne sont pas bonnes. Il a trouvé le personnel ignorant, les installations sanitaires pauvres et le matériel vieillot et négligé. "Il arrive qu'une personne atteinte seulement de rhumatisme, pénètre dans une baignoire tout de suite après qu'une personne atteinte d'une maladie contagieuse en est sortie," fait-il remarquer avec indignation. Hall recommande d'instaurer un contrôle absolu du gouvernement sur les sources de Banff, qui doivent être placées sous surveillance médicale. Ces mesures sont malheureusement trop coûteuses pour être appliquées. Toutefois, le gouvernement impose des règlements sévères qui régissent le bail relatif aux sources supérieures, et il opte pour les intallations qui lui appartiennent à l'endroit de Cave & Basin.

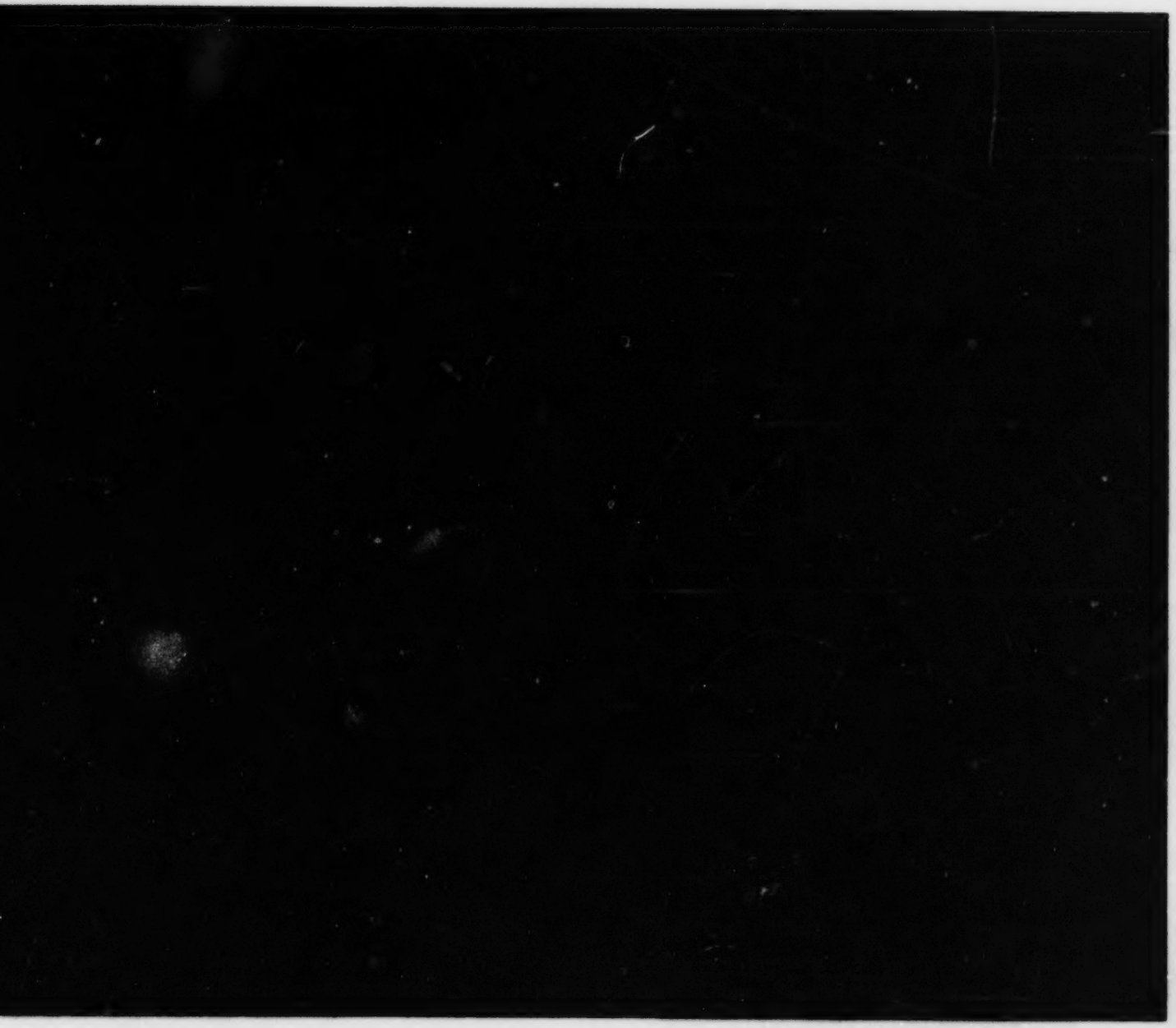
À titre de propriétaire des sources, l'administration se trouve dans une position étrange car elle loue l'eau à raison de quinze dollars par baignoire et par an. Deux établissements de bains appartenant à des hôtels, dont un est construit par le docteur Brett et l'autre par deux associés, Whitman et McNulty, doivent obtenir un permis d'exploitation en vertu de ce principe et sont construits pendant l'automne 1886.

À Banff, George Stewart, géomètre et architecte paysagiste, est relevé de son travail d'arpentage et devient premier surintendant du parc au début de l'été. Stewart, qui exerce son activité dans une tente plantée près de la gare de Banff, est le genre de promoteur dynamique qu'il faut pour "faire un parc national digne de ce nom", selon l'expression de ses supérieurs.

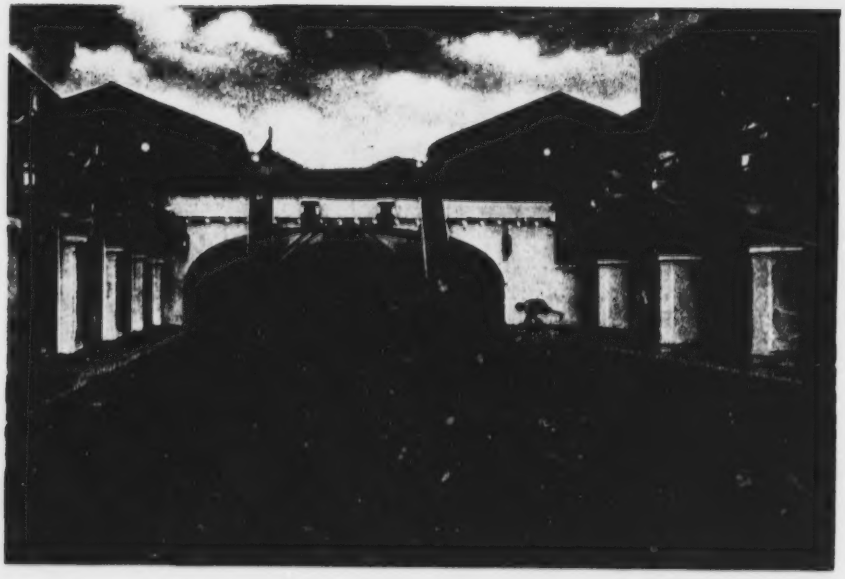
Or la réserve du parc est en réalité un fatras et la voie ferrée est responsable involontaire de sa destruction. Les débiteurs de traverses ont laissé de nombreux arpents hérissés de souches, les dynamiteurs et les braconniers ont décimé le poisson et le gibier et des incendies ont ravagé une bonne partie de ce qui restait. Dans la vallée de la Bow, de grandes étendues de chicots calcinés alternent avec des bouquets de jeune pins lodgepole.

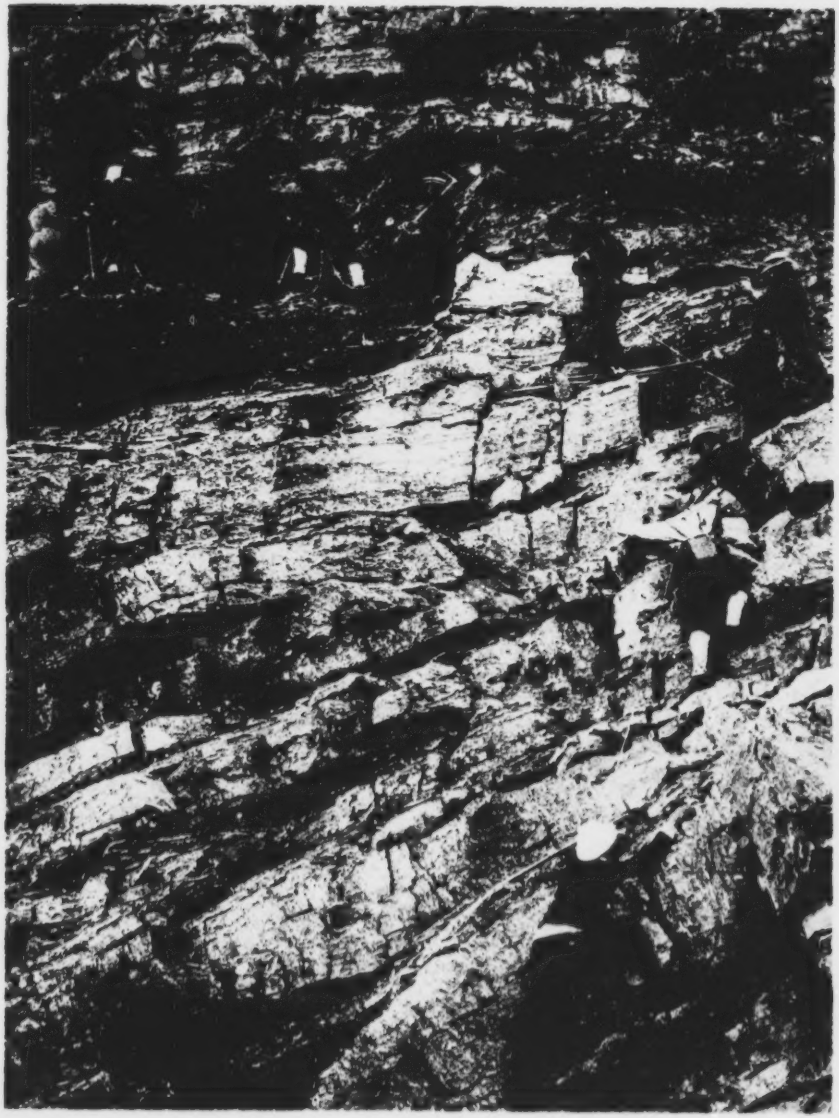
Plus tôt, Stewart a signalé à l'administration la présence de terrains presque intacts contigus à la vallée de la Bow qu'il faudrait, à son avis, ajouter à la réserve du parc. Le ministre l'enjoint d'inclure dans cette réserve tous les points intéressants situés "dans des limites raisonnables." Il envoie W.F. Whitcher, un ancien commissaire fédéral des pêcheries, faire enquête sur les populations de gibier et de poisson de l'endroit. Le rapport de Whitcher, qui a influé pendant des années sur la politique suivie par le Canada au sujet de ses parcs, est intéressant en raison des conceptions victoriennes sur la faune et sa gestion.

Malgré la quasi destruction du gibier, Whitcher est partisan de la chasse sportive dans le parc en raison des revenus qu'elle rapportera mais les autochtones de la vallée de la Bow ne doivent pas à son avis avoir le moindre droit de chasse. "Ceux qui envahissent maintenant ce territoire", écrit-il, "sont des retardataires qui désertent leur propre réserve où l'on pourvoit bien à leurs besoins en nourriture et en vêtement, aux frais du public."



WE WANT
YOU
JULY
26-27-28





Les observations de Whitcher sont désagréables à lire quand on connaît les documents historiques. En effet, par suite de la disparition des grands troupeaux de bisons dès 1881, les Indiens de son époque sont misérables, faméliques. Il est aussi mal informé sur les ours noirs et les grizzlis du parc, bien qu'il soit mieux disposé à leur égard. Parlant des nuances de leur pelage, il imagine une espèce qui n'existe pas. "Il y a trois sortes d'ours, signale-t-il, le grizzli, l'ours cannelle et l'ours noir," puis il ajoute, faisant de l'humour malgré lui que ces animaux "se protègent généralement eux-mêmes."

"Comme ils ne sont pas habituellement carnivores, mais plutôt végétariens, il ne faut pas les tuer de façon injustifiée," ajoute-t-il, "ni les traiter comme une racaille telle que les loups, les renards et les félins qui attaquent avec une impartialité sauvage le gibier à poil et à plumes."

Il semble que Whitcher n'ait jamais entendu parler de la théorie de la sélection naturelle de Darwin selon laquelle seuls les plus forts survivent. Pour beaucoup de gens de l'époque victorienne, il n'y a que deux catégories d'animaux: les "bons" et les "mauvais." Whitcher a dressé une longue liste d'animaux qu'il faut éliminer des réserves, dont les loups, les coyotes, les renards, les lynx, les mouffettes, les chats sauvages, c'est-à-dire à peu près tous les prédateurs. (Les spéculateurs ne figurent malheureusement pas sur sa liste.)

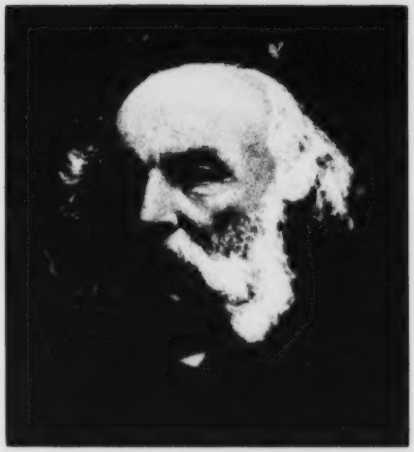
Whitcher recommande la création d'un musée d'histoire naturelle à Banff, pour que "l'on puisse utiliser de façon satisfaisante l'espèce des mammifères, qui a été si malmenée." L'ancien commissaire des pêcheries avait un esprit très prosaïque.

Le ministre de l'Intérieur, moins sanguinaire que Whitcher, refuse d'ordonner l'extermination de la faune très intéressante visée par ce dernier, toutefois, ce n'est qu'en 1890 que la chasse est entièrement interdite dans le parc. Dans l'Acte sur les montagnes Rocheuses de 1887, il se réserve le droit de faire des lois pour "préserver et protéger le gibier et les poissons ainsi que les oiseaux sauvages en général." Le surintendant du parc avait, et a toujours, le droit de détruire tout prédateur considéré comme dangereux pour le public.

Whitcher fait une recommandation éclairée: il préconise de recruter des gardiens "parmi lesquels des Indiens seraient choisis." Aucun corps efficace de gardiens n'est malgré cela constitué. En conséquence, il est impossible à Stewart de protéger la faune du parc pendant la durée de son mandat. En effet, pour les fondateurs de parcs de 1886, la faune n'a au début qu'une importance secondaire.

Van Horne qui est d'humeur combative, a hâte de commencer la construction de l'hôtel Banff Springs. Les bâtisseurs de l'établissement thermal de Banff enjoignent l'administration de faire des routes. Il n'y a en effet ni pont sur la Bow ni route conduisant du chemin de fer à la rivière.

Grâce à des fonds qui lui sont accordés par le gouvernement pour engager un grand nombre d'anciens ouvriers du chemin de fer de la région, Stewart met vite plusieurs équipes au travail. À la fin du printemps, elles nivellent, coupent, pellet-



"À Banff, George Stewart, géomètre et architecte paysagiste, devient le premier directeur du parc."

ent et régularisent pour se frayer un chemin jusqu'à la rivière. Ces hommes font une pause pour essuyer la sueur qui coule sur leur front, puis ils se mettent à construire un ponton pour traverser la Bow. Au bout de six jours ce dernier est prêt, ils le mettent en place, traversent la rivière, jettent à terre leurs marteaux et ramassent leurs haches.

Au début de juillet, un chemin carrossable monte jusqu'aux sources supérieures. Le 15 juillet, Stewart l'a prolongé jusqu'aux sources inférieures.

À la source Cave, les forces irrésistibles du vaillant Stewart se heurtent à l'inertie de William McCardell et de ses associés. Comme d'habitude, l'argent est à l'origine du problème. Woodworth a reçu ses mille dollars, mais les ''découvreurs'' n'ont pas encore touché un sou.

Stewart a l'intention de faire un escalier en colimaçon descendant de l'entrée jusqu'au fond de la grotte, aussi demande-t-il poliment aux trois homme d'aller faire un tour. McCardell, qui comme lui est entêté comme un Celte, refuse sagement de bouger tant que l'administration ne l'aura pas payé.

Stewart manque de temps mais pas de dynamite, il décide donc d'abandonner son projet d'escalier en colimaçon et descend au pied de la colline. Il déclare alors à son chef de chantier que si on ne peut surmonter un problème, il faut l'attaquer à la base. Cela dit, il fait une esquisse rapide d'un tunnel au-dessus du ruisseau qui sort de la grotte et demande à ses hommes de le creuser avec leurs burins et leurs explosifs sous le terrain revendiqué par McCabe et les McCardell.

> À ce moment critique (note McCardell dans son style fleuri) la situation était à son comble: il était très important d'agir si nous avions des droits ou des prétentions à faire valoir. Nous n'arrêterions ni ne perturberions les initiatives de l'administration si nous restions assis placidement et laissions cette dernière faire complètement fi de nous. Nous avons donc décidé de descendre pour arrêter les travaux du tunnel soit par de simples moyens de persuasion, soit par d'aimables prières. Il fallait employer l'une de ces méthodes.

On ne sait si les ''découvreurs'' recourent aux boniments ou aux gourdins irlandais, mais toujours est-il que ''les ouvriers enfilèrent leur veste et . . . abandonnèrent leur travail.''

Les trois occupants des lieux ne tardent alors pas à recevoir du ministre de l'Intérieur l'assurance qu'ils seront ''amicalement dédommagés''; ils permettent alors la reprise des travaux du tunnel.

Dans ses ''Reminiscences'' McCardell prétend que le tunnel de Stewart a détruit une grande partie des stalactites de la grotte et entraîné un courant d'air qui a abaissé la température de l'eau. Les explosions ont sans doute aussi fait sauter les poêles à frire sur la table des McCardell.

Les associés signent un acte de renonciation cet été-là que l'administration leur envoie avec l'argent du règlement. Puis, ils quittent tristement l'endroit qui a fait l'objet de leurs spéculations et de leurs rêves.

Stewart laisse une équipe aux sources pour continuer à creuser le tunnel pendant l'hiver. Il donne pour mission à d'autres hommes de construire une route destinée à relier le pont à l'emplacement de l'hôtel Banff Springs. À l'automne de la même année, deux établissements thermaux fonctionnent aux sources supérieures. Ces établissements sont très appréciables pour les infortunés qui y viennent non pas pour leur plaisir mais pour soulager leurs douleurs. Bientôt, des boutonneux, des pustuleux et des paralytiques arrivent en claudiquant, dans des fauteuils ou en civière et envahissent la pension de Whitman ou la Grand View Villa de Brett. Chez Brett, ils se plongent dans une piscine entourée de rondins calfatés avec de l'étoupe noire. Certains préfèrent mijoter à proximité dans une pièce d'eau plus ancienne, au fond boueux, car ils attribuent à son limon puant de rares vertus médicinales.

Ils font tremper leurs articulations enflées par la goutte dans les eaux fumantes, lançant parfois un regard soupçonneux à un baigneur qui s'applique furtivement un cataplasme de gadoue sur des taches suspectes. Les eaux sulfureuses sont censées guérir maintes maladies dont la syphilis, cette ancienne malédiction de l'amant trop pressé. Tous les dyspeptiques et les hypocondriaques qui préfèrent les boire et s'en gargariser plutôt que de s'y tremper le font, présume-t-on, en amont des bains.

Dans un monde encore sans médicaments miracles, les sources thermales soulagent réellement les douleurs et les peines, même si leur bienfaits ne sont que temporaires. Les 160 marches qui vont de la route aux établissements de bains sont d'ailleurs plus tard dotées d'une rampe de béquilles laissées par ceux qui ont été ''guéris'' de leurs maux.

Le ministère de l'Intérieur est très satisfait des efforts déployés par Stewart en 1886 et 1887. Ce dernier a fait beaucoup en très peu de temps pour ''créer un parc'' dans des conditions difficiles puisqu'un hiver rigoureux, très enneigé, a succédé à un été trop court. Le gouvernement de l'époque ne considère pas la nature à l'état sauvage comme essentielle dans un parc. Il faut améliorer l'endroit au moyen de routes et d'installations; il faut d'abord le rendre accessible au public, ''le rendre utile'' (comme aurait dit Macdonald). De toute façon, la vallée de la Bow, dévastée comme elle l'a été, ne peut guère prétendre être sauvage. Il y aura cependant des étendues de forêt sauvage et des voies d'eau dans la zone plus vaste dont Stewart a fait un levé en 1886 et qui portera la surface du parc à 260 milles carrés.

En avril 1887, le gouvernement dépose un projet de loi afin de créer officiellement le parc national qui existe en fait depuis novembre 1885. Il a besoin d'une réglementation pour administrer le parc, d'une part, et de faire approuver les dépenses qui ont déjà été effectuées, d'autre part.

Le premier ministre est le champion le plus éloquent du parc des montagnes Rocheuses, comme on l'appelle désormais. Il en brosse un tableau séduisant, expli-

ILLIARD
HALL

quant que son paysage attirera des visiteurs du monde entier, ce qui conférera du prestige au Canada et lui rapportera des devises. ''Je ne doute pas'', déclare-t-il avec conviction, ''qu'il deviendra une grande station thermale.'' L'eau des sources chaudes permettra ''le rétablissement des malades'' et la location de cette eau ''renflouera le Trésor.''

Sir John A. n'a toutefois pas l'intention de faire de la réserve une station humble destinée au menu fretin, ''la classe des gens douteux'' (ce qui veut dire la catégorie des pauvres) ne sera pas la bienvenue à Banff. Au contraire, les parcelles destinées aux villas, qui ont été délimitées sur la berge sud de la Bow, doivent être ''louées à des gens fortunés, qui pourront y construire de beaux bâtiments.''

Plusieurs députés s'élèvent contre ces idées qui ne sont guère démocratiques. De toute façon, peu de gens ont à l'époque les moyens de s'offrir des grands voyages. L'opposition proteste avec acharnement contre le fait que le gouvernement envisage de ''préparer des hôtels pour les touristes'' et donc de servir la cause du CP, compagnie déjà largement financée par le contribuable canadien qui lui fournit pas moins de soixante-dix à quatre-vingts millions de dollars. ''Si le gouvernement a là-haut des terrains que l'on peut transformer en parc pratiques pour faire des lieux de villégiatures pour riches'', s'écrie l'honorable député, ''qu'il laisse à des particuliers le soin de le faire!''

Donald Smith, un député qui est loin d'être désintéressé, défend le rôle joué par le CP à Banff et déclare à la Chambre que la compagnie ferroviaire y construit un hôtel de 100 000 dollars. Puis, jouant sur la crédulité restreinte du Parlement, il ajoute que cet hôtel n'est pas construit ''en vue de faire des bénéfices.'' Bien au contraire, quand il rapportera, on le cèdera ''aux conditions les plus raisonnables à ceux qui le gèreront convenablement et en feront un lieu de villégiature à la hauteur des meilleurs du continent.''

L'honorable M. Casey, accuse l'administration de créer ''un flou poétique''autour de ses fabuleuses sources thermales pour cacher les dépenses qu'elle y fait. Il qualifie un discours conservateur prononcé par un ''honorable ami, originaire de l'Ouest sauvage'' comme étant ''à l'image des sources de Banff, c'est-à'dire un gargouillis de bulles gazeuses.''

Le premier ministre défend le rôle joué par l'administration dans la réserve du parc. Il incombe à celle-ci de la rendre ''utile''au pays et non pas uniquement au CP. Pour que le parc soit un haut lieu touristique canadien, supérieur à la station thermale de l'Arkansas, il faut évidemment que le gouvernement le réglemente et l'administre. L'extraction du charbon et l'exploitation forestière sont par la suite autorisées dans le nouveau parc et le gouvernement ne voit aucune contradiction entre ces activités et l'agrément du parc pour le public.

Certes, au moins un député, un peu plus perspicace que les autres, s'oppose à l'exploitation industrielle du parc. Il déclare à Macdonald: ''On ne peut avoir un parc public où tous les animaux sauvages sont préservés et avoir le commerce et

À l'opposé: ''Des boutonneux, des pustuleux et des paralytiques envahissent la Grand View Villa de Brett.''

la circulation, notamment ferroviaire à destination et en provenance des mines. Si vous avez l'intention que ce lieu reste un parc, vous devez en bannir le commerce, la circulation et l'exploitation minière.''

Il a absolument raison à notre avis, mais il est bien trop en avance sur son temps pour qu'on l'écoute. Pour Macdonald, le parc national n'est qu'une simple ressource naturelle dont il doit se servir conformément à sa Politique nationale sur l'extraction et la commercialisation des matières premières. ''Il y a peut-être des endroits'', concède-t-il, ''où l'on peut utiliser le terrain à des fins industrielles sans porter atteinte à la beauté du parc dans son ensemble.''

Macdonald parvient à épuiser les arguments de ses contradicteurs qui sont peu nombreux à discuter le principe de la création du parc. Ainsi, l' ''Acte concernant le Parc canadien des montagnes Rocheuses'' qui figure au chapitre 32 du recueil des lois de la cinquantième et de la cinquante et unième années du règne de Sa Majesté la Reine Victoria, obtient la sanction royale le 23 juin 1887. L'idée initiale de la réserve du parc qui doit apporter de grands ''bienfaits pour la santé du public'' figure dans le préambule de l'Acte, qui le décrit comme étant un ''parc national et sanatorium.''

Les législateurs de 1887 emploient à peu près les mêmes expressions que celles utilisées par les Américains pour consacrer le parc national de Yellowstone. L'Acte précise en effet que l'étendue voulue de terrain est ''réservée et mise à part comme parc public et lieu de plaisance pour le bénéfice, l'avantage et la jouissance des habitants du Canada.''

Macdonald qui a vu naître le parc en 1885 préside à sa majorité en 1887. Il attend toutefois beaucoup de cette création prodige. Il exige que le parc couvre ses frais et ''renfloue le Trésor'' dès le début. Ainsi ce parc a vu le jour enserré dans un carcan d'acier qui a menacé son existence et l'a marqué pour toujours. Et, ce qui est plus important, le premier ministre a contenu la nature sauvage des lieux et tenté d'en faire un ''lieu de plaisance'' civilisé au milieu d'un pays inculte. Et pourtant il a toujours agi dans l'intérêt de son pays et de la culture de son temps.

Dans l'est des États-Unis, où la croissance industrielle et son effet dévastateur ont plusieurs décennies d'avance par rapport au Canada de l'Ouest, dès le milieu du dix-neuvième siècle, des écrivains comme Emerson et Thoreau ont pris fait et cause pour les vertus mystiques de la nature sauvage en voie de disparition. Le désir de préserver une partie de cette nature sauvage a beaucoup pesé lors de la fondation du parc de Yellowstone. Cornelius Hedges, l'un des partisans de Yellowstone l'a exprimé en ces termes: ''Ces grandes étendues sauvages ne nous appartiennent pas. Elles appartiennent au pays. Qu'on en fasse un parc public et qu'on les mette de côté . . . pour ne jamais les modifier mais pour toujours les considérer comme sacrées.''

À l'opposé: Les sources chaudes supérieures, ca. 1888.

Les fondateurs du parc des montagnes Rocheuses n'ont toutefois pu être inspirés par la façon dont l'administration des États-Unis a interprété la philosophie de la

L'Acte concernant le Parc canadien des montagnes Rocheuses. 63

nature sauvage à Yellowstone. Pendant quatorze ans ce parc a souffert de la négligence des officiels. En 1886, l'armée des États-Unis doit y entrer pour faire cesser les atteintes à la faune et le ravage des terres qui se sont produits depuis les débuts du parc.

Des occupants sans titre se sont installés et ont construit des bâtiments, des braconniers tirent sur les bisons dont ils vendent les têtes 300 dollars pièce. Des propriétaires de ranch mènent leur bétail paître sur le domaine public. Les diligences qui conduisent les touristes au parc sont parfois retenues par des bandits ou sont la cible de Bannock ou de Nez-Percés en maraude. Tout le monde semble-t-il veut participer à la destruction.

Il est vrai qu'aucun chemin de fer n'a encore profané le premier parc national du monde. Certes, il y a eu des tentatives pour en implanter un, du moins les premières années, mais les circonstances économiques défavorables s'y sont finalement opposées.

Instruits par l'expérience américaine, les législateurs canadiens essaient de concevoir une loi qui fera de leur réserve territoriale un succès commercial et qui la sauvera des abus commis par les ignorants et les avares.

S'il n'y a pas d'homélies sur la valeur de la nature sauvage dans cette loi, du moins y trouve-t-on un mot très important, le mot de "conservation," employé dès 1887 pour qualifier un des pouvoirs du ministre, ce qui prouve que nos aïeux n'ont pas complètement oublié les leçons du passé.

En effet, l'article 4(a) prend des dispositions pour assurer "l'entretien, la conservation, et (la) régie du parc et des cours d'eau, lacs, arbres et arbrisseaux, minéraux, curiosités naturelles et autres choses qu'il renferme." L'article 4(f) donne au ministre le pouvoir de faire des règlements pour assurer la conservation et la protection du gibier et du poisson, des oiseaux sauvages généralement . . .

Voilà au moins en germe l'idée qui est au centre de nos conceptions sur la conservation et sur ce que doivent être les parcs nationaux à notre époque.

En somme, nous ne pouvons juger les mesures prises par les fondateurs de parcs de 1887 selon les normes de notre temps. Le premier parc est issu des critières en vigueur lors de la création et de l'évolution des valeurs qui s'est produite depuis. Maintenant que la conservation est pour nous une vertu cardinale, nous ne pouvons que remercier nos ancêtres d'avoir réservé le territoire du parc. Nous devons en outre quand nous concevons de nouveaux parcs, essayer de prévoir les besoins de ceux qui nous suivront dans cette voie difficile, afin de préparer l'avenir.

Un jardin au milieu des étendues sauvages 5

Si vous aviez tiré un coup de canon sur l'avenue Banff au printemps de 1887, vous auriez pu tuer une vache, sinon le boulet aurait poursuivi sa course jusqu'au mont Cascade. On devait bientôt interdire aux vaches de brouter sur la rue principale ou sur l'une des quatre rues de la ville qui avaient été tracées. Cet été-là la plupart des gens sont trop occupés à donner des coups de marteau pour faire attention au bétail. L'hôtel Banff Springs est en construction et le Dr Brett a une équipe d'ouvriers qui travaillent à l'édification de son hôtel Sanitarium à l'emplacement du bâtiment actuel de l'administration du parc. Les rouliers et les propriétaires de chevaux construisent des écuries; quant au marchand de bois qui a son entrepôt près de la gare de Banff, il fait des affaires en or. Le magasin général et la boucherie sont encore près de la gare. Il y a même un magasin de meubles pour ceux, qui ayant le temps de s'asseoir, voudraient s'acheter un siège.

George Stewart lui ne s'assied que sur sa selle pendant les premières années trépidantes du parc. Il s'est installé avec John Conner, son adjoint, près de la Bow dans une cabane en rondins qu'ils doivent partager avec les premiers écoliers du village pendant la semaine.

Chaque matin la cloche du maître d'école signale à Stewart que le moment est venu de monter en selle et de partir faire ses tournées. Conner, l'inspecteur du parc, qui est aussi pompier, garde-chasse et chef de bureau, a des écritures à faire à presque tous les jours et se trouve parfois forcé de se tenir au garde-à-vous à côté de son bureau pendant que les gamins chantent le "God Save the Queen". "Maintenant les enfants," fait l'instituteur, "on reprend en y mettant plus d'enthousiasme! Voulez-vous vous joindre à nous, monsieur Conner?"

Cette année-là, par un jour de printemps Stewart, en route vers Cave & Basin fait trotter son cheval dans la boue et la bouse de l'avenue Banff et réfléchit à une bonne demi-douzaine de projets qui exigent son attention.

Les sabots ferrés de son cheval résonnent sur le ponton branlant tandis qu'il regarde avec inquiétude les eaux en crue se précipiter entre les flotteurs. Les culées destinées à soutenir un pont de fer permanent sont désormais terminées, et la construction des parties métalliques débutera dès que les matériaux seront arrivés. Le surintendant du parc a fait surveiller les flotteurs pendant une partie de l'hiver après qu'un train de bois à la dérive eût presque entièrement balayé le fragile ponton. Le grondement des chutes Bow, à quelques centaines de verges en aval souligne l'importance de la tâche à accomplir: ce ponton n'est pas assez sûr. Qu'arriverait-il s'il cédait au moment où un chariot plein de touristes le traversait? Stewart préfère

ne pas y penser pour le moment. Il y a aussi cet hôtel, le Sanitarium, qui prend vite forme, un peu trop vite peut-être.

"Bonjour" fait-il de la main en saluant le chef des travaux. Comment donc s'appelle ce type? Les gens arrivent et repartent si vite ces temps-ci qu'on finit par s'y perdre.

"Ah! Bien le bonjour, Môsieu." À en juger par sa manière de parler cet homme est de toute évidence un Irlandais:

"Je vois que vous avez reçu les tuyaux pour vos bains."

"Ouais, y sont arrivés."

"Je vois aussi qu'ils sont bien trop minces. Mr. Brett n'a donc pas reçu mon message?"

"Si vous aviez tiré un coup de canon sur l'avenue Banff au printemps de 1887, vous auriez peut être tué une vache."

"Non! quel message?"

Le surintendant pousse un soupir d'exaspération. Ses équipes sont en train de construire plusieurs milliers de pieds de canalisations placées dans des caissons remplis de mousse pour alimenter l'hôtel Banff Springs et le Sanitarium avec l'eau des sources supérieures. Il explique au chef des travaux que la dénivellation de 600 pieds créera des pressions de 250 livres par pouce carré.

"Oh, j'suis sûr que c'te chape-là supportera très bien les contraintes Môsieu."

"Malheureusement mon cher monsieur," répond Stewart, "vous vous trompez complètement. Cette "chape," comme vous dites, ne tardera pas à devenir une passoire. Ne venez pas me raconter plus tard que je ne vous ai pas averti."

Cela dit, le surintendant fait tourner bride à son cheval et repart laissant l'homme vaquer à ses occupations. Les plombiers du Banff Springs ont aussi décidé de ne pas suivre ses conseils. Il va y avoir de sacrés geysers dans les beaux hôtels quand on ouvrira les vannes principales! Il ne peut s'empêcher d'avoir un petit rire en y pensant. Il imagine déjà la fureur de Van Horne.

Son rire lui vaut un froncement de sourcil désapprobateur d'une des grandes dames de la ville qui recueille des fonds pour la construction de la première église de Banff.

Levant sa casquette: "Bonjour, madame," lui dit-il aimablement.

"Pfft!" fait-elle avec dédain.

Cela lui rappelle que les colporteurs de whisky se cachent encore dans les taillis près de la gare. "Il faudra que Conner y aille et fasse cesser leur commerce. Il n'est pas bon d'attendre l'arrivée de la Police montée. On ne peut laisser un groupe de terrasiers ivres terroriser les touristes."

"Ou peut-être cette dame est-elle choquée de l'histoire de la Hot Springs Gazette," pense-t-il. La plupart des gens de la ville se sont abonnés pour un an au journal qui devait être publié à Winnipeg. Or, son directeur s'est enfui avec l'argent après la publication du premier numéro. "Il va falloir que Conner écrive de nouveau à la police de Winnipeg."

Quelle plaie: il y a tant à faire. La construction de la route du lac Minnewanka, (qui s'appelle alors Devil's Lake) et de celle des chutes Bow est ralentie par les pluies. On parle de faire venir un bateau à vapeur pour emmener des touristes sur la Bow et un autre pour desservir le lac Minnewanka. Il faudra donc construire des quais et, bien sûr, tout le monde s'attend à ce que, lui Stewart, les finance sur les deniers publics. Et l'on commence à dire qu'il faudrait bien une caserne de pompiers. Pourtant, les habitants de Banff n'ont pas encore construit grand chose que les incendies puissent abîmer. "Quant à la pluie, eh bien, si elle tombe cela empêchera au moins les incendies de forêt pendant un certain temps! Mais il faut que je demande aux hommes d'abattre des arbres pour faire des coupe-feu autour de la ville, sinon un de ces jours tout le site va brûler. Ah! nous voici à Cave. C'est nettement mieux que l'an dernier. J'aimerais bien que les établissements de bain soient prêts."

"On parlait de faire venir un bateau à vapeur pour emmener des touristes sur la Bow."

''Hé, là-bas!''

Le programme de Stewart est très lourd pour un seul homme car il fait fonction d'arpenteur en chef, d'urbaniste, de chef des travaux publics, de maire *de facto*, de surintendant, d'ingénieur en chef, de chef de la police et de premier magistrat. De plus, il devra attendre jusqu'en août 1887 pour connaître le nouveau nom du parc qu'il dirige et recevoir un exemplaire de la loi dont il a besoin pour le réglementer. Il n'est pas étonnant qu'il fasse des erreurs et semble parfois brusque et arbitraire dans ses décisions. Un télégramme déformé qu'il reçoit au cours de l'été le conduira finalement à sa perte. Son texte qui devait être: ''Parcelles du parc à louer, pas à vendre'' se termine par ''à louer ou à vendre'' quand il arrive. Stewart vend donc un certain nombre de parcelles avant de se rendre compte qu'il y a une erreur, puis il doit indemniser les acheteurs pour les améliorations apportées et racheter les parcelles. On se souviendra de cette erreur en 1896 quand le Parti libéral prendra le pouvoir.

Comme les sources thermales sont la raison d'être du premier parc national, Stewart s'est beaucoup occupé de leur aménagement, spécialement à Cave & Basin, où les premiers établissements de bain de l'administration sont construits pendant l'été. Construits à la manière des chalets suisses sur des fondations de pierre, ils ont un succès immédiat auprès des curistes. Toutefois, à la suite d'un éboulement dans la piscine de Basin, il faut tenir les visiteurs à distance jusqu'à l'automne. Les ouvriers n'ont pas été blessés, mais en déblayant les rochers et en approfondissant la piscine, ils ont découvert des sables mouvants et des infiltrations d'eau froide dans les bassins chauds. Stewart décide de revêtir les bassins de ciment et d'installer des robinets qui permettront de régler la température.

Stewart a témoigné de son sens de l'économie dans ses travaux, mais les politiciens d'Ottawa ont sursauté quand on leur a présenté la note des ''améliorations''. Au bout de six ans, elle s'élève exactement à 141 254 dollars pour l'ensemble du parc.

La station thermale attire 3 000 personnes en 1887, fait que Stewart signale avec sagesse dans ses rapports. Toutefois, à raison de 10 cents le bain aux sources Cave & Basin, il faudra longtemps avant de ''renflouer le Trésor.'' Le nombre des visiteurs passe à 5 000 en 1888, après l'ouverture de l'hôtel Banff Springs à grand renfort de publicité. Il augmente ensuite chaque année, si bien que le Banff Springs doit refuser 5 000 touristes en 1902, et se diviser en deux ailes en 1903 pour doubler sa capacité. Depuis longtemps les commentaires satisfaits des administrateurs du CP et des hommes d'affaires de Banff ont presque convaincu le gouvernement que son avoir vaut bien le prix demandé.

En raison du succès de son premier parc, le gouvernement est réceptif aux idées avancées par William Pearce et par l'omniprésent Van Horne, tous deux partisans de créer d'autres parcs dans de beaux endroits. William Pearce, qui a parcouru tout l'itinéraire suivi dans les montagnes par le CP en 1884, le plus souvent à

pied, oeuvre pour faire mettre de côté des territoires à Field (C.-B.), au mont Sir Donald et au col Rogers. Ces territoires qui sont à l'origine des parcs nationaux de Yoho et de Glacier, sont réservés par décret du conseil en octobre 1886.

En 1892, une réserve de cent trente kilomètres carrés est constituée au lac Louise, où le CP a construit son premier chalet en 1890. (Le lac Louise sera ultérieurement inclus dans le parc national des montagnes Rocheuses en 1902).

Le CP a aidé, une fois de plus, à trouver le terrain qui aurait pu autrement être entièrement affecté à l'exploitation forestière ou minière. La compagnie ferroviaire a construit des chemins carrossables dans les réserves où se trouvent ses fameux hôtels. On peut dire que les autres réserves sont des parcs nationaux du chemin de fer Canadien Pacifique car le gouvernement a, pendant de nombreuses années, laissé au CP le soin de les aménager.

Pendant les vingt-cinq années suivantes, le CP exploite les seuls moyens de transport qui conduisent au parc et est le principal hôtelier des Rocheuses. Le gouvernement peut bien clamer au Parlement que les parcs nationaux sont "le lieu de plaisance *(sic)* du peuple," le CP s'intéresse plus aux personnes qui peuvent payer la somme princière de 3,50 $ par jour dans ses hôtels. Ce sont les nantis qui fréquentent les grandes stations thermales d'Europe et c'est à eux que la compagnie adresse sa publicité par l'intermédiaire de journaux, de brochures, d'affiches et d'expositions itinérantes. On leur promet toute l'ivresse de l'Ouest sauvage sans les désagréments causés par la faim, les autochtones agités, les voyages inconfortables et les morts soudaines qui ont été la plaie des voyageurs de la génération précédente.

"Vous verrez des fleuves puissants, de vastes forêts, des plaines à perte de vue, des montagnes prodigieuses et d'innombrables merveilles, et tout cela dans le confort, mieux, dans le luxe" affirment les textes publicitaires.

Le premier hôtel Banff Springs, construit dans le style des châteaux de la Loire, l'emporte sur les autres établissements tant par son altitude, que par le nombre de ses étages, son site, l'élégance de sa décoration intérieure et sa cuisine. Pour que les nouveaux venus sachent bien quel hôtel choisir, l'imposante voiture à chevaux du CP qui domine les autres du haut de sa grandeur, a le meilleur emplacement à la sortie de la gare.

Dans une publicité pour le chemin de fer, un duc déclare à un prince: "On vit vraiment dans les hauteurs . . . quand on voyage avec le chemin de fer Canadien Pacifique." Un touriste plus simple, qui est descendu à l'hôtel Banff Springs, déclare au sujet de la hauteur du bâtiment: "La seule chose qui soit plus élevée . . . est le prix des boissons." Toutefois, le Banff Springs fait bonne impression sur la plupart des touristes et dès 1894 le Guide Baedeker le signale parmi les meilleurs hôtels de la Confédération.

Mais le chemin de fer, qui a rendu possible la création du parc en 1885, fera planer sur lui une menace de destruction pendant encore de nombreuses années. En 1889, d'épais nuages de fumée couvrent les montagnes et la Prairie, de Vancouver

Le premier bureau de poste 1886-87.

"L'hôtel Banff Springs du CP était en construction."

"Le CP s'intéressait plus aux personnes qui pouvaient payer des sommes princières dans ses hôtels."

Un groupe de baigneurs

à Medicine Hat. Le surintendant des forêts attribue les incendies "presque entièrement (aux) étincelles des locomotives. La voie ferrée est bordée de part et d'autre d'arbres abattus très secs qui s'enflamment facilement et propagent les incendies jusqu'à la forêt. Les rapports que j'ai reçus (de la Colombie-Britannique) estiment les pertes . . . à plus d'un million de dollars. Cela aurait pu être évité si l'on avait doté les cheminées des locomotives de pare-escarbilles."

Les incendies de 1889 ne brouillent pas seulement le paysage, ils menacent de brûler tout le parc, l'hôtel Banff Springs et le reste. Tandis que les clients toussent en buvant leurs crus millésimés et font tinter leurs tasses de thé, on voit au nord-ouest de grands incendies qui approchent. Stewart les regarde désemparé:

> Aucun effort humain ne pouvait arrêter les flammes, mais les sommets dénudés des montagnes qui forment une barrière ont efficacement bloqué leur progression. Tout ce que l'on pouvait faire . . . c'était de surveiller les étincelles et les masses de bois en feu soulevées par le vent au-dessus des montagnes et des pics qui étaient précipitées à des milliers de pieds au-dessous de leur point d'origine. Tous les hommes travaillant sur les chantiers durent lutter contre ce fléau, et l'on demanda aux habitants des lieux d'abattre des arbres pendant des jours pour faire des coupe-feu et empêcher que les incendies ne se répandent dans les vallées du parc. Les incendies de cette saison ont été les plus destructeurs qu'on ait vus depuis longtemps. Maintenant qu'ils sont terminés, nous sommes satisfaits de savoir étant donné leurs ravages . . . qu'ils ne pourront revenir de la même direction avant un bon moment.

Stewart un peu ébranlé, reprend ses travaux d'aménagement du parc sans parvenir à chasser l'odeur du bois brûlé de ses narines. La nature violée a fait une intrusion désagréable dans les "sites montagneux de plaisance" du pays.

Certains demandent au CP de prolonger les pistes cavalières de l'agglomération jusque dans ses environs. Par ailleurs, des visiteurs se plaignent de la laideur de la localité et de Cave & Basin. Ils s'attendent à trouver les arbres, les fleurs et les animaux généralement présents dans un parc ou un jardin zoologique.

Stewart crée une pépinière où il y a 40 000 spécimens d'arbres que la station agronomique de l'administration, près d'Ottawa, lui a recommandés. Les arbres exotiques dépérissent dans le climat de montagne du parc, mais le surintendant réussit mieux dans ses plantations d'arbres indigènes sur l'avenue Banff et en bordure de la Bow.

L'affreux petit village de pionniers de 1887 a changé au fil des ans pour devenir une localité rustique de montagne qui comporte certains des raffinements d'une station élégante. Un voyageur mécontent se plaint de ce que l'agglomération, où il n'y a pourtant qu'une rue, est "terriblement civilisée." Les cowboys qui viennent faire la fête sont déconcertés par une disposition de la loi adoptée en 1890,

''L'affreux petit village de pionniers de 1887 a changé au fil des ans pour devenir une localité rustique de montagne.''

selon laquelle: ''Les cavalcades ou la conduite à toute allure sur les voies publiques . . . sont interdites'' de plus, ''les chevaux attelés à des traîneaux doivent être pourvus de grelots.''

La Police montée du Nord-Ouest est sur place pour arrêter les cavaliers furieux et veiller à ce que tous les chevaux attelés à un traîneau tintinnabulent.

Le dimanche, les montagnes se renvoient l'écho des carillons des églises de quatre confessions différentes. Il y a une école pour les jeunes et un cimetière pour les disparus.

Il y a aussi dix débits de boisson licenciés pour étancher la soif des buveurs, dont le nombre est estimé à 250. Le mouvement pour la tempérance a conquis le reste des habitants. Aucun saloon ne peut ouvrir ses portes à Banff en vertu de la loi du Parc des montagnes Rocheuses et la vente de vin ou spiritueux est interdite dans les hôtels le jour du sabbat. Toute[illegible], les licences sont émises à Régina et l'inspecteur ne vient que rarement faire une tournée dans le parc. Les débits de boissons parviennent à contourner les lois et bientôt la société locale de tempérance des Good Templars est sur le pied de guerre. Les pasteurs de Banff adressent la plupart de leurs malédictions à une certaine maison, située dans l'agglomération minière voisine d'Anthracite (fondée en 1886), où les hommes peuvent étancher leurs soifs de toutes sortes.

De plus, la population offusquée s'aperçoit que l'un des ivrognes qui culbutent en sortant d'une prétendue pharmacie et tombent dans la lumière aveuglante de l'avenue Banff est, en fait, l'inspecteur Harper de la police de Banff. Certains de ses agents fréquentent le Sanitarium du Dr Brett, où ce médecin compréhensif semble prescrire des médicaments bien particuliers en dehors des heures légales. Ses ser-

vices du dimanche répondent à toutes les prières que peuvent formuler les alcooliques! Stewart écrit au ministre de l'Intérieur pour mettre en cause de façon cinglante les capacités de l'inspecteur Harper.

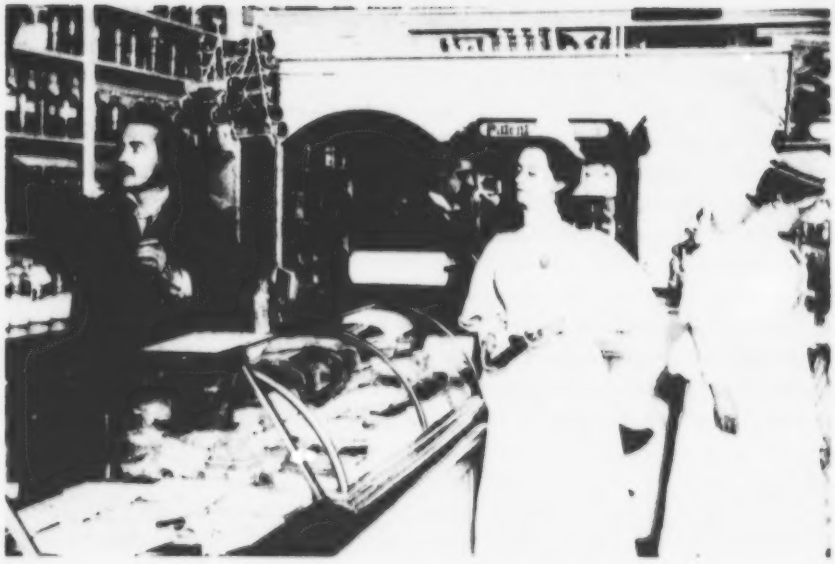
La campagne que mène Stewart à cor et à cri contre les ivrognes de Banff et d'Anthracite suscite des colères dans le parc et des questions à Ottawa.

Certains habitants de Banff que Stewart critique dans ses rapports sont mécontents de la façon dont il a attribué les baux du parc depuis 1887. Le gouvernement libéral, qui prend le pouvoir en 1896, a noté leurs plaintes.

Clifford Sifton n'est pas satisfait du ministère de l'Intérieur qu'il a repris en novembre de cette année-là. Selon son biographe, John W. Defoe, il trouve que "c'est un ministère ou l'on atermoie, un ministère empêtré dans les circonlocutions . . . qui épuise complètement tous ceux qui essaient de transiger avec lui."

Sifton apporte un certain nombre de changements. Son nouveau sous-ministre James A. Smart, estime que George Stewart doit partir et laisser la place à "un homme plus jeune, car ce dernier serait en meilleure posture pour . . . mettre fin aux griefs formulés."

Pendant dix ans Stewart a travaillé dur, presque sans directives d'Ottawa, pour "faire un parc," un jardin policé au milieu des étendues sauvages, car c'est ainsi que l'on concevait les parcs à son époque. Pris entre les exigences des habitants, d'une part, et celles du gouvernement, d'autre part, avec pour toute mission de rendre le parc aussi utile que possible, Stewart devient finalement le bouc émissaire des carences du gouvernement qui n'a pas suivi de véritable ligne de conduite au sujet des parcs. La politique a aussi contribué à la perte de cet homme. À l'époque, la seule compétence suffit rarement pour obtenir un poste même modeste, dans l'administration. Enfin, Stewart était un personnage carré qui manquait parfois de diplomatie, ce qui n'a pas facilité sa carrière. Il a laissé sa marque sur les chemins et les rues de Banff, ainsi qu'aux sources Cave & Basin. Le canyon Stewart, qui se trouve à l'endroit où la Cascade se déverse dans le réservoir artificiel qu'est le lac Minnewanka d'aujourd'hui, porte son nom. C'est un tribut approprié, bien qu'ironique, à un créateur de parc qui s'est surtout appliqué à façonner les paysages de la nature, à construire des ponts, des bâtiments et des chaussées.



La pharmacie du Dr Brett, 1893.

"Une équipe d'ouvriers travaillaient à l'édification de l'hôtel Sanitarium du Dr Brett à l'emplacement du bâtiment actuel de l'administration du parc."

''Howard Douglas a contribué à réimplanter le bison dans les plaines du Canada.''

La roue de la fortune 6

À l'époque où le permis de circuler dans les parcs nationaux coûtait deux dollars pour toute la saison, le gardien remettait à l'automobiliste un petit bison de bronze à fixer à la calandre de la voiture. Cet insigne était un hommage à l'oeuvre de Howard Douglas, qui a contribué à réimplanter le bison dans les plaines du Canada.

Certains hommes ont pour destin, lorsqu'ils acceptent une charge publique dans une période de transition, de passer toute leur carrière à s'interroger sur leurs propres idées, tiraillés entre des tendances contradictoires. Ce fut le sort du deuxième surintendant du parc national des Rocheuses.

Douglas était charbonnier à Calgary, en Alberta, lorsque les hasards de la politique firent de lui un surintendant de parc. Les libéraux avaient arraché le pouvoir aux conservateurs mais le nouveau régime reprit, en lui donnant une nouvelle fraîcheur, au moins un des principes de sir John A. Macdonald, qui avait promis que le premier parc national allait ''renflouer le Trésor public.'' Cet objectif devait hanter tous les surintendants pendant des années. Douglas, en homme d'affaires qu'il était, allait tout au long de sa carrière exploiter le parc sans perdre son budget de vue, ce qui ne devait pas l'empêcher, avec sa grande curiosité intellectuelle, d'interroger l'avenir et d'étudier les courants de la pensée contemporaine.

Notre génération a sans doute perdu le sens esthétique un peu particulier de nos grands-parents qui étaient fascinés par les terrils et les hautes cheminées crachant la fumée et se réjouissaient de voir pousser les immeubles, si laids soient-ils, dans de grandes régions jusque-là intouchées. Peut-être les immeubles, les usines et les mines étaient-ils aussi rares pour eux, aussi nécessaires à leur tranquillité d'esprit que peuvent l'être pour nous des paysages que ne défigurent pas les lignes de transmission. Les pionniers auraient hésité à admettre que leur insatiable appétît de matières premières pourrait un jour se calmer.

Il y avait cependant un homme dont les idées allaient à contre-courant de cette civilisation envahissante: John Muir, auteur américain, alpiniste et partisan de la préservation du milieu naturel. À l'instar des écrivains transcendantaux Thoreau et Emerson, Muir se refusait à mesurer en dollars la valeur des régions neuves. Pour lui, ces espaces sauvages étaient, par leur seule existence, infiniment précieux, puisque c'est là seulement que des hommes trop asservis à leur civilisation pouvaient trouver un réconfort spirituel, puiser dans ce qu'il appelait lui-même ''la source de vie.'' Il faut donc voir en cet homme l'un des grands précurseurs des écologistes d'aujourd'hui.

C'est dans le parc des Rocheuses que Douglas, homme pragmatique, a eu ses premiers contacts avec des disciples de John Muir, de riches touristes et alpinistes venus escalader les pics intouchés des Rocheuses canadiennes.

Les premiers touristes venus dans la région de Banff admiraient les paysages et harcelaient de leurs questions les équipes de construction du chemin de fer un an avant que la réserve du parc ne soit constituée. En 1884, un ingénieur ferroviaire, Collingwood Schreiber, adressait au ministre des Chemins de fer, à propos de la vallée de la Bow, une note aux accents prophétiques: "À moins que je ne me trompe, ce sera là un grand centre d'attraction pour les touristes et pour les téméraires qui escaladent les montagnes au risque de se casser le cou."

La perspective de se lancer les premiers à l'assaut de cimes perdues dans des territoires inconnus fascinait les alpinistes et amateurs d'aventure aussi bien aux Etats-Unis qu'en Europe. Arrivés dans les Rocheuses, ils ne trouvaient pas grand monde pour les renseigner sur les conditions d'escalade. L'arpenteur J. J. McArthur aurait pu le faire à la condition de le rencontrer. Grimper sur les montagnes faisait partie de son travail de relevé topographique dans les Rocheuses.

Les guides Eduard Feuz et Rudolph Aemmer et des dames de l'"Alpine Club of Canada" font du camping. La montagne Storm.

"Déjeuner à 5 000 pieds dans les airs," rapportait-il laconiquement en 1887, "le derrière sur un banc de neige, un sandwich au jambon dans une main et une balle de neige dans l'autre, n'est pas mon idée du confort."

Il comparait les Rocheuses "aux dents d'une scie renversée." Lui et ses hommes se frayaient un chemin à la hache à travers les espaces boisés entre les dents de scie. Ils escaladaient les sommets pour prendre des photos et y installer des jalons ou des bornes, grimpant sur leur dos de lourdes caméras carrées ou d'encombrants appareils d'arpentage.

Il écrivait dans un rapport typique "Nous avons mis cinq heures à parvenir à 3 000 pieds d'altitude à partir de notre camp, ayant parfois à forcer notre chemin sur le bord d'une pente abrupte où le moindre glissement de neige pouvait nous précipiter dans l'éternité, ou nous traînant à quatre pattes à travers des ravins profonds remplis de neige." Pendant des années, McArthur était le personnage qui en savait le plus sur les routes d'escalades dans les Rocheuses mais il était souvent absent et c'était difficile de le rejoindre pour lui demander des conseils. C'est ainsi que les touristes ont dû se transformer en explorateurs et en pionniers.

Venus avec leurs chaussures à crampons, leurs cordes de chanvre, leurs appareils-photos et parfois armés de leur propre matériel d'arpentage, les touristes se sont lancés à l'assaut de sommets inconnus. Ils ont "découvert" des cols et des lacs connus jusque là des seuls Indiens ou bien déjà repérés de nombreuses années auparavant et oubliés ensuite par les Blancs qui se livraient à la traite des fourrures.

Ces aventuriers distingués étaient souvent animés de préoccupations scientifiques ou littéraires et certains d'entre eux ont publié des comptes rendus de voyage qui ont connu la popularité. D'autres ont fait paraître des cartes ou encore des notes sur la flore et la faune. Le CP soutenait volontiers ces efforts, car ces publications faisaient naître dans le public un intérêt pour les Rocheuses et stimulaient le tourisme dans les classes riches.

Douglas se félicitait lui aussi de ces cartes et de ces articles que publiaient dans les années '90 les touristes explorateurs. Cette publicité contribuait à maintenir l'afflux de visiteurs en une période de récession et Douglas pouvait se vanter que son parc avait attiré entre 1890 et 1895, deux fois plus de visiteurs que le célèbre parc Yellowstone.

Ces visiteurs n'étaient pas tous des alpinistes. On trouvait également parmi eux de riches chasseurs de trophées qui avaient entendu parler des ours noirs, des grizzlis, des mouflons et des chèvres qui peuplaient toujours les vallées situées à l'extérieur du parc national. (À cette époque de pionniers, bon nombre d'alpinistes avaient eux aussi leur fusil pour abattre des spécimens ou simplement pour mettre du gibier à leur menu.)

Lorsqu'un groupe de chasseurs arriva aux sources en 1887 avec l'intention de s'aventurer au delà de la grande vallée, il n'y avait personne qui puisse lui servir de pourvoyeur et de guide. Le CP s'adressa à Tom Wilson, qui avait fidèlement

Au dessus: La plaine des Six glaciers, 1903.

À l'opposé:
Le glacier Victoria (gauche, au haut)
La vallée Paradise (gauche, au bas)
La vallée Ptarmigan (droite)

Au-dessus: Tom Wilson, pourvoyeur, guide et pionnier fut le premier homme blanc à voir le lac Louise.

À l'opposé: "Le plus singulier d'entre eux était "Wild" Bill Peyto." (au haut)

Tiré du Banff Crag and Canyon, *le 25 octobre, 1913 (au bas)*

servi le major Rogers pendant l'arpentage du chemin de fer. Wilson s'occupait alors d'ouvrir pour le chemin de fer une piste vers le lac Louise. C'est lui qui fut le premier Blanc à voir ce lac, où l'avait mené en 1882 un Indien stoney nommé Gold Seeker. C'est ce même Indien qui conduisait le premier prospecteur aux gisements de cuivre près de Castle Mountain, devenu plus tard Silver City.

À part les sentiers de Banff et du lac Louise qui rayonnaient sur quelques milles à partir de la vallée de la Bow, il n'y avait pas comme aujourd'hui de beaux chemins agréables pour se rendre dans l'arrière-pays. Il n'y avait que les pistes du gibier et les sentiers tracés par les Indiens et empruntés ensuite par les commerçants blancs.

Pour ses voyages d'exploration, Wilson avait exactement les mêmes moyens que les découvreurs de l'Ouest, les trafiquants et les arpenteurs: le petit cheval indien. Les porteurs et les guides au service de Tom Wilson étaient tous des originaux. On y trouvait par exemple Fred Stephens, excellent bûcheron des bois du Michigan qui, après avoir taillé un sentier dans les vieux brûlés toute la journée à la tête de l'expédition, trouvait le moyen, après le repas du soir, de se mettre pieds nus pour couper du bois. Stephens et sa hache étaient inséparables. Ted Hart dit même, dans son livre intitulé *Diamond Hitch*, que le bûcheron couchait avec.

Il y avait également Tom Lusk, qui venait peut-être du Texas car il avait franchi la frontière avec un shérif texan à ses trousses. La vraie vocation de ce gaillard, c'était de boire du whisky. Témoignage de ses prouesses: les cabinets extérieurs, à son ranch de Cochrane, étaient construits en vieilles caisses de whisky. Cela ne l'empêchait pas d'être un des meilleurs cavaliers de la région et Wilson en fit son guide principal.

Il faut également rappeler la figure de Jim Simpson, rude chasseur à l'âme d'artiste, dont l'un des clients était une vieille dame qui collectionnait les papillons, mais le plus singulier dans toute cette joyeuse bande était "Wild" Bill Peyto, venu d'Angleterre. Transplantée dans le sol rocailleux des Rocheuses, son excentricité connut un développement d'une inquiétante luxuriance. Les anecdotes qu'on raconte à son sujet font partie du folklore de Banff. L'une de mes préférées nous est rapportée par le guide Tex Woods qui s'arrêta un jour dans une des cabanes de Peyto. Il s'apprêtait à faire du thé lorsque la porte s'ouvrit avec fracas: un grizzli fonça dans la cabane en lançant un rugissement rageur. Tex Woods était terrifié. Il finit par comprendre que c'était Wild Bill Peyto, enveloppé de la dépouille sanglante d'un ours qu'il venait de tuer.

Les hommes fortunés qui ont fait des expéditions avec ces guides ont publié des comptes rendus colorés. Evidemment, le CP ne pouvait que se réjouir des activités de Wilson et de la publicité qu'elles suscitaient. Par contre, le surintendant Douglas, qui avait bien accueilli ces guides pittoresques et ces chasseurs aisés, finit par s'inquiéter. Dans les milieux cultivés, on commençait à s'émouvoir devant la quasi-extinction des grands troupeaux de bisons et on s'intéressait de plus en plus au sort des animaux sauvages qui subsistaient. Douglas était vivement impressionné

par les réactions des visiteurs devant la faune du parc. Il suffisait que paraisse un mouflon ou un ours noir pour qu'il soit aussitôt entouré de spectateurs fascinés. Toujours pragmatique, Douglas avait remarqué que c'était là une ressource précieuse, capable d'attirer les visiteurs. Pourtant, les animaux sauvages ne faisaient que de rares apparitions dans la vallée de la Bow. D'habitude, tout ce que les visiteurs pouvaient en voir, c'était les peaux et les têtes, entassées à Banff par les guides et leurs riches clients.

De plus, Douglas avait la certitude que bien des trophées de chasse provenaient du parc même, où le règlement n'interdisait la chasse que depuis 1890. Tout comme son prédécesseur Stewart, il réclamait une équipe de gardes-chasse. "J'ai beaucoup de mal à faire respecter la loi, car, le plus souvent, on abat le gibier dans les zones les plus éloignées. Les braconniers sont d'une grande prudence; il est difficile de recueillir des preuves."

Les Indiens stoney, au courant des incursions que se permettaient les guides, ne se laissaient pas impressionner non plus par les règlements du parc sur la chasse. Bien entendu, la colère du surintendant visait surtout les Indiens. Il écrivait à ses supérieurs: "Leurs habitations sont pleines de peaux de bêtes et de viande de gibier. De septembre à Noël, de trente à cinquante de ces groupes sont continuellement dans les montagnes."

Douglas organisa une campagne pour faire embaucher des gardes-chasse à plein temps afin de lutter contre le braconnage. Il avait quelques gardes-chasse saisonniers mais il ne leur faisait guère confiance. "Ils ont tendance," déplorait-il, "à fermer les yeux sur les infractions pour ne pas s'exposer à l'hostilité de leurs voisins." Il faudra attendre encore treize ans avant que ne soit nommé le premier employé permanent. Entre temps, Douglas devait compter sur la Gendarmerie du Nord-Ouest pour faire condamner à l'occasion quelques braconniers, mais il n'y avait alors aucune législation efficace dans les Territoires du Nord-Ouest pour réglementer la chasse. L'interdiction de chasser dans le parc était donc aux yeux de bien des chasseurs une nouveauté à ne pas trop prendre au sérieux.

Néanmoins, Douglas décida que le parc devait être agrandi de façon à englober tout l'habitat du gros gibier et tous les plus beaux panoramas. Toute cette zone serait alors contrôlée par le gouvernement. En 1894, George Stewart avait présenté en vain la même requête. L'initiative de Douglas reçut cependant l'appui des journaux de l'Ouest: l'opinion prédominante voulait que les parcs soient excellents pour les affaires. Pour sa part, Douglas soutenait que, étant donné la création imminente des provinces de l'Ouest, il fallait mettre de côté ces terres sans tarder afin d'éviter les difficultés avec les nouvelles autorités provinciales. Ce point de vue trouvait un solide appui en William Pearce qui avait toujours été en faveur des parcs et qui, tout au long de sa carrière, ne cessa pas de s'intéresser à leur développement.

Douglas, homme d'affaires dynamique avant de devenir fonctionnaire, prit des mesures pour accroître le gibier en attendant que le ministre prenne une décision

Wanted to See a Bear

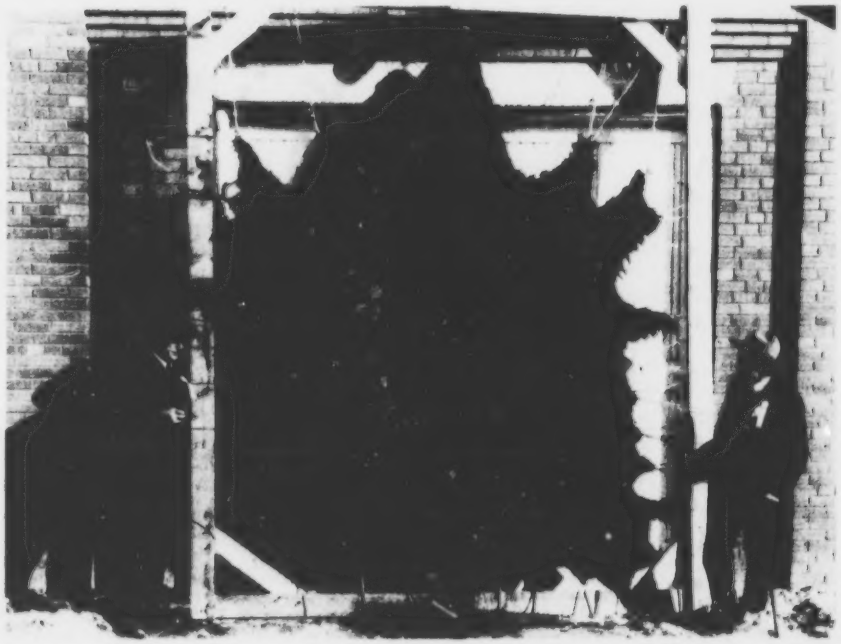
A small group of tourists including a British army officer, at Field early this wesk, expressed a burning desire to see "a live b'ar" in his native haunts. So Jack Giddy hooked up a team and toted the party out towards Emerald lake. Meeting a slide in the road they left the rig and ran plumb into a grizzly. The bear arose on his haunches, when Jack pumped a bullet into him, and then charged the party. A couple more well-aimed shots put bruin out of commission. The tourists expressed their pertect satisfaction.

"La vraie vocation de Tom Lusk, c'était de boire du whisky. Cela ne l'empêchait pas d'être un des meilleurs cavaliers de la région."

sur l'agrandissement du parc. Il fit construire un enclos où les visiteurs pouvaient observer les animaux dont la protection se trouvait assurée. Il y mit tout d'abord un petit troupeau de wapitis, puis vinrent bientôt s'y ajouter deux bisons femelles que T. G. Blackstock, de Toronto, avait achetées, au Texas pour en faire don au parc. L'enclos dut être porté à 500 acres lorsque lord Strathcona fit don au parc de 13 autres bisons, prélevés sur son troupeau privé, au Manitoba. La collection s'enrichit ensuite de cougars, de renards roux et de chèvres des montagnes. Toutes cette ménagerie était sous la coupe de Sir Donald, le plus imposant bison d'Amérique du Nord. Capturé près de Fort Garry en 1872, il eut un règne incontesté jusqu'à sa mort en 1908. Cette année-là, quelques mâles plus jeunes tuèrent à coups de cornes le monarque sénile. À cette époque cependant une bonne partie des animaux avaient été amenés à Banff, où l'on avait ouvert un parc zoologique en 1907, près de l'emplacement du musée actuel.

La seule idée d'un zoo avec cages de fer et grillage dans un parc national a de quoi faire frémir tous les écologistes modernes qui auraient vite fait de saisir leur scie à métaux et leur coupe-boulons.

Mais cette "expérience" de Douglas, pour reprendre les termes employés à l'époque, a marqué un point tournant dans l'évolution de l'attitude à l'égard de la préser-

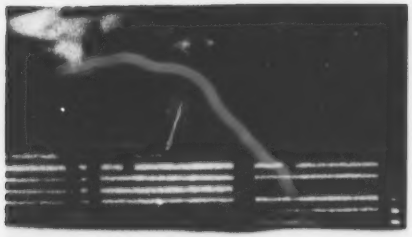


"Pour la première fois, le gouvernement a perçu cette faune comme une ressource valant bien plus que le prix des fourrures."

vation de la faune dans les parcs nationaux. Pour la première fois, le gouvernement a perçu cette faune comme une ressource qui valait bien plus que le prix des fourrures. Ces animaux sont devenus un actif, une attraction touristique extrêmement précieuse. L'honorable Clifford Sifton décida d'accéder à la demande du surintendant. En 1902, le Parlement apportait une modification à l' ''Acte du Parc des montagnes Rocheuses.'' Le parc, dont la superficie était portée à 1,780 hectares, englobait désormais la réserve du lac Louise, les magnifiques lacs Kananaskis, situés à la limite orientale des montagnes, de même que le bassin hydrographique des rivières Red Deer et Spray.

Non satisfait de cette réalisation pourtant exceptionnelle, Douglas continua de réclamer pour le parc un service efficace de gardes-chasse. Parallèlement, il faisait porter encore plus loin ses recherches pour enrichir la collection d'animaux qu'il

''On trouvait parmi ces visiteurs de riches chasseurs de trophées qui avaient entendu parler des ours noirs, des grizzlis, des mouflons et des chèvres qui peuplaient toujours les vallées.''



Au-dessus: "Douglas fit construire un enclos où les visiteurs pouvaient observer les animaux dont la protection se trouvait assurée."

Droite: "Moose Billy" dans l'enclos de Banff.

avait constituée. C'est ainsi que, en 1901, il retint les services de William Margach, de Rat Portage, en Ontario, qui devait amener quatre orignaux de cette province jusqu'en Alberta. Ce faisant, il s'exposait aux foudres du gardien en chef de la Commission ontarienne de la faune. Voici en quels termes ce dernier écrivit à Margach en 1904: "Monsieur, j'ai en main votre lettre du 7 mars à laquelle était jointe une missive de M. Stewart Douglas (sic) . . . dans laquelle il vous propose quelques centaines de dollars pour vous inciter à enfreindre de nouveau la loi de l'Ontario sur la protection du gibier". Le fonctionnaire, indigné, menaçait de poursuivre Margach pour exportation illégale de gibier et ajoutait: "Je fais tenir copie de la lettre de M. Douglas à l'honorable ministre de l'Intérieur, à laquelle je joins les observations que mérite la conduite de M. Douglas."

Cet échec n'eut pas grand effet sur l'indomptable voleur d'orignaux, Howard Douglas. Il était bien déterminé à réparer le mal que le chemin de fer et une chasse non surveillée avaient fait dans "son parc" et à renouveler les réserves de poisson et de mammifères le plus rapidement possible. Ses conceptions de la conservation évoluaient, mais sans que se dissipe nécessairement la confusion que des idées généreuses mal assimilées peuvent jeter dans l'esprit d'hommes ambitieux. Dans son rapport annuel de 1902, Douglas déclarait au ministre: "Les montagnes recèlent encore bien des lieux sauvages. En traçant de bonnes routes, nous les rapprochons un peu plus chaque année de la civilisation. De la sorte, des régions tout à fait

sauvages où peuvent s'exercer de saines activités de plein air deviennent accessibles aux amants de la nature.''

Comme Janet Foster l'a fait remarquer dans son ouvrage *Working For Wildlife*, ces groupes viennent en ligne directe des écrits de Muir. Douglas et Muir se retourneraient dans leur tombes s'ils savaient ce que les routes ont fait aujourd'hui des étendues sauvages d'Amérique du Nord.

La réputation de Douglas comme pourvoyeur de bêtes sauvages lui donna l'occasion de se lancer après du bien plus gros gibier: le plus important troupeau de bisons qui restait alors en Amérique du Nord. Il appartenait à Michel Pablo, métis d'expression espagnole qui devait perdre en 1905 ses droits de pâturage dans la réserve Flathead, au Montana. Pablo se rendit à Washington et proposa de vendre son troupeau au gouvernement. Le Président Roosevelt était en faveur de cette acquisition, mais le Congrès refusa les crédits. Pablo, aigri, s'adressa plusieurs fois aux autorités canadiennes avant que Douglas ne soit enfin dépêché sur les lieux pour évaluer la taille du troupeau.

Douglas et Pablo sympathisèrent aussitôt. Âgé de 70 ans, Pablo était un ''mucho macho hombre''; il était fait pour diriger des cowboys, et il le faisait en montant lui-même à cheval.

Douglas était déterminé à acheter ce troupeau que Pablo estimait à 350 bêtes. Le propriétaire réclamait 200$ la tête. Mais pendant que Douglas insistait auprès de ses supérieurs sur la nécessité de faire vite, le gouvernement canadien hésitait. Le troupeau était à moins de 60 milles du parc national Yellowstone et Douglas craignait des ennuis si l'affaire n'était pas promptement bâclée. En fin de compte, l'habile surintendant fit appel au patriotisme pour obtenir gain de cause. Il adressa au sous-ministre William Cory une coupure de presse du 17 janvier selon laquelle l' American Bison Society envisageait d'acquérir tous les troupeaux privés aux Etats-Unis. Le nouveau ministre, l'honorable Frank Oliver, montra cette coupure au Premier ministre, et Douglas reçut bientôt un télégramme lui ordonnant de conclure la transaction.

Cependant, il fallut à Pablo plusieurs années, de 1907 à 1912, pour réunir toutes les bêtes en se faisant aider des vingt ou trente meilleurs cowboys qu'il put trouver. Le bison ne se comporte pas comme le bétail domestique; il n'est pas rare que le troupeau fasse front et charge les assaillants. Le premier vieux mâle qu'on réussit à faire monter dans un wagon continua simplement sur sa lancée, fonçant sur la paroi opposée, ce qui fit dire à un curieux qui se trouvait là: ''Hé! Pablo, c'est ce que vous appelez des bisons en voie d'extinction?''

En parcourant les collines, les hommes de Pablo ne cessaient de trouver de nouvelles bêtes, et Douglas incitait le ministre à acheter tout ce que Pablo pouvait trouver. La question des bisons semblait faire l'unanimité chez les hommes politiques, de sorte que les crédits furent votés sans beaucoup de discussion. Comme le soulignait un journal du Montana, il s'agissait de battre les Américains sur leur propre terrain,

Howard Douglas était déterminé à restaurer les réserves dépouillées de poisson et de faune.

"Pablo était fait pour diriger des cowboys, et il le faisait en montant lui même à cheval."

de leur souffler les bisons sous le nez; cette transaction devenait un objet de fierté nationale. En fin de compte, le troupeau comprenait 703 bêtes. Le bison revenait chez lui, dans le parc national Buffalo, créé en août 1907 près de Wainwright, en Alberta, là même où on trouvait encore les creux des bisons et les ossements rappelant les troupeaux innombrables d'autrefois. D'autres furent placés dans le parc Elk Island, à l'est d'Edmonton, petit parc de quarante-deux kilomètres carrés créé en 1904 sur le modèle du parc des Rocheuses afin de protéger des chasseurs un troupeau de wapitis.

En 1907, on pouvait dire que la passion de Douglas pour la faune l'avait fait évoluer considérablement sur les traces de John Muir. Cet ancien charbonnier qui avait déjà déclaré que la ville houillère de Bankhead établie en 1904, était une "belle ville moderne" et une "attraction" touristique, affirmait en 1907 au ministre de l'Intérieur qu'il ne fallait plus donner dans le parc d'autres permis d'exploitation minière ou forestière. "La présence de camps importants . . . entraîne toutes sortes d'infractions aux lois adoptées pour protéger la faune." On ne trouve plus de trace dans ses rapports d'éloge à l'industrie mais seulement des hommages à "la belle érythrone jaune qui perce les neiges au printemps" ou encore au calypso bulbeux, "la plus belle orchidée au monde."

La plus importante contribution de Howard Douglas au mouvement des parcs nationaux n'en reste pas moins en 1909 la création longtemps souhaitée d'un service de lutte contre les incendies et de gardes-chasse, devenu ensuite le service des gardes de parc. Le règlement général des parcs nationaux autorisait le ministre à nommer des gardes-chasse dotés d'important pouvoirs de police afin de lutter contre le braconnage et l'utilisation de feux ouverts. La réglementation reprenait bon nombre des recommandations formulées par Douglas: mise sous scellé des armes à feu dans le parc, élimination des chiens qui harcèlent le gibier, délimitation de saisons réservées à la pêche sportive, interdiction de la pêche au filet et à la dynamite.

Les premiers effectifs étaient réduits à leur plus simple expression: pour patrouiller 4400 milles carrés, trois cowboys avec un insigne de métal et coiffés de stetsons. Malgré tout, Douglas avait nommé un chef bien équipé pour créer ce nouveau service et formuler des lignes directrices sur son exploitation, Howard E. Sibbald, qui avait vécu trente ans dans la région, parcourant les montagnes et leurs contreforts.

Pour la première fois, le directeur disposait de moyens pour faire respecter les règlements sur tout le territoire du parc. Avec Sibbald, la justice avait le bras long. Jusque dans la région de la Red Deer, plusieurs braconniers furent pris en 1910, ce qui eut un effet salutaire parmi les chasseurs de l'endroit. S'ils se vantaient encore de leur braconnage, ils ne le faisaient plus qu'à mi-voix et avec la plus grande prudence.

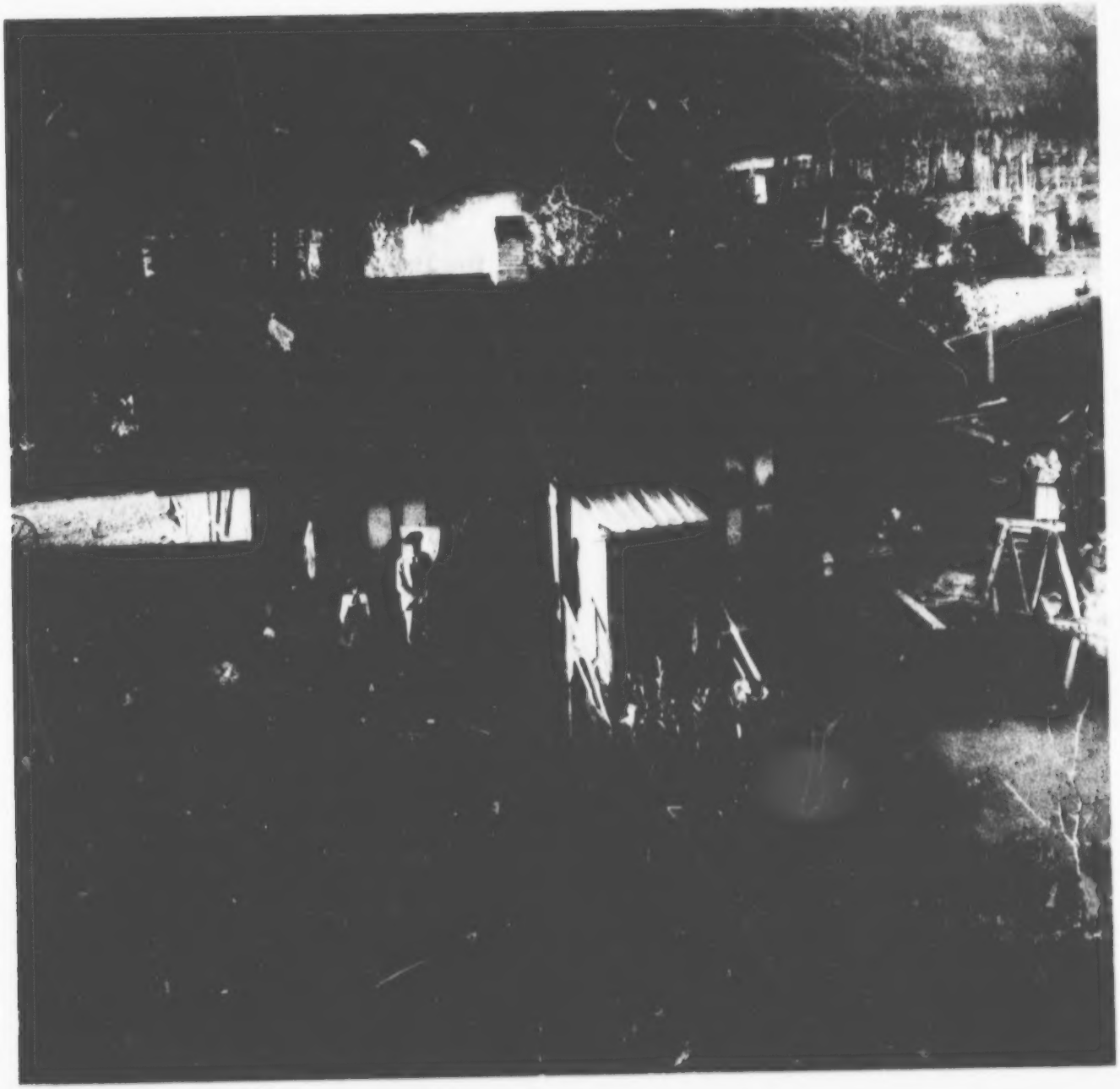
En 1913, l'orignal commençait à se réimplanter dans la vallée de la Bow. L'année suivante, il n'était pas rare que des cerfs s'aventurent dans la ville et les mouflons se laissaient photographier à la limite ouest de la localité. Le nouveau surintendant

notait: "J'ai la ferme conviction que les animaux du parc savent qu'ils sont protégés . . . Tous, ils craignent moins la présence humaine."

Le parc zoologique de Douglas disparut en 1937, car le ministère estimait que ce genre d'attraction ne convenait plus à cet endroit. Un petit troupeau de bisons continue encore de paître à l'emplacement du zoo en 1984, près de Banff, ce qui rappelle de façon saisissante que cette bête majestueuse a frôlé l'extinction. Les bisons, les wapitis, les cerfs et les mouflons qui abondent aujourd'hui dans la vallée de la Bow sont une partie du legs que Howard Douglas a laissé à la postérité.

Douglas était arrivé dans le parc des Rocheuses comme un ancien commerçant nommé fonctionnaire par les pouvoirs politiques; il le quitta comme grand protecteur de la faune et de la nature. La roue de la Fortune avait fait un excellent choix.

"L'équipe de Pablo pour le rassemblement des bisons." On reconnait Howard Douglas, deuxième sur la gauche.

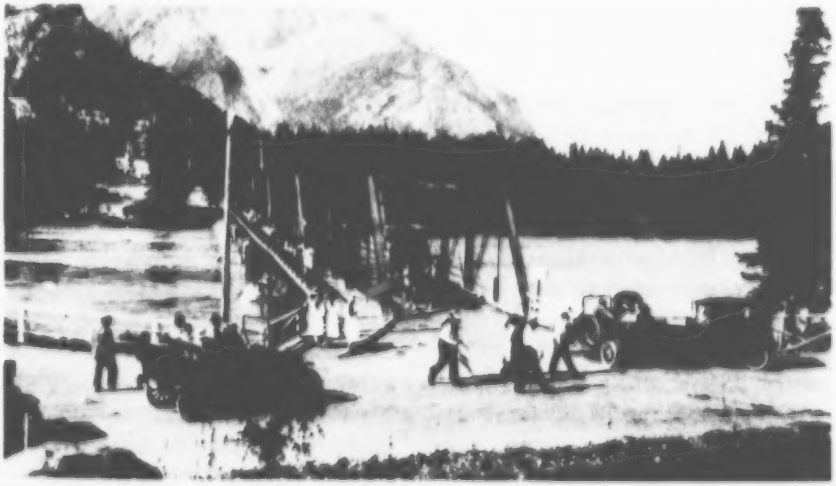


Tenir à ce qu'on a 7

En juillet 1911, le XXe siècle, symbolisé par le modèle T de Ford, grand véhicule de la démocratisation en Amérique, faisait irruption dans la réserve privée des millionnaires à Banff. Les simples citoyens, cette "classe des gens douteux" pour reprendre les termes de sir John A. Macdonald, étaient enfin là et ils y étaient pour rester. Une autre grande mutation s'amorçait dans le parc des Rocheuses.

En 1911, le nouveau ministre de l'Intérieur, l'honorable Frank Oliver, créa la Direction des parcs fédéraux en vertu de la Loi des réserves forestières et des parcs fédéraux. C'était le premier service des parcs nationaux au monde, regroupant tous les parcs sous une seule administration. Tout comme le premier parc national, les réserves de Yoho, Glacier, Jasper et Waterton seraient désormais des "parcs fédéraux". La réserve de bisons de Wainwright et la réserve d'Elk Island relevaient également de cette Direction. Au fil des ans, celle-ci allait être rattachée à divers ministères, mais sans jamais perdre pour autant son identité propre, un sens bien particulier de son rôle et de son idéal, ce que l'on doit en grande partie à son premier commissaire, J. B. Harkin.

Sa nomination, en juin 1911, se présentait sous des augures particulièrement mauvais. James B. Harkin était alors secrétaire particulier d'Oliver. Le nouveau commissaire, âgé de 36 ans, était un ancien rédacteur en chef de journal qui s'était réorienté pour devenir en 1901 "secrétaire politique" de Clifford Sifton.



A l'opposé: "L'endroit avait conservé le style que lui avait imprimé le vieil Ecossais qui l'avait dirigé."

Gauche: "Le XXe siècle, symbolisé par le modèle T de Ford, faisait irruption à Banff."

"James B. Harkin, que ses intimes appelaient "Bunny", était peut-être un peu amène pour occuper un poste aussi en vue."

Le premier commissaire, que ses intimes appelaient "Bunny", était peut-être un peu trop aimable pour occuper un poste aussi en vue. Penseur éclairé, il faisait d'abondantes lectures dans le domaine de la conservation de la nature. C'était également un chrétien fervent qui en vint à voir dans la nature sauvage l'expression ultime de l'oeuvre divine. Honnête et modeste, il donna à ses efforts en faveur du mouvement des parcs nationaux l'allure d'une croisade personnelle.

Le jour même de sa nomination, il déclarait à Oliver: "Je ne connais rien aux parcs!"

Devant son embarras, le ministre sourit et répondit laconiquement: "Tant mieux! Vous ne serez pas encombré par des préjugés et vous pourrez vous mettre au courant vous-même."

Harkin plongea . . . et se trouva immédiatement dans l'eau bouillante.

La loi mentionnée plus haut prévoyait que les parcs feraient partie d'une réserve forestière nationale d'environ 16 000 000 acres. Un article de la loi, apparemment inséré pour donner satisfaction aux secteurs minier et forestier, permettait de céder à bail par décret du conseil des terres convenant au commerce et à l'industrie.

Sous prétexte que les faibles effectifs du service ne pouvaient assurer la gestion et la protection des vastes étendues des parcs, le gouvernement entreprit de réduire la superficie des parcs nationaux. Celui des Rocheuses fut ramené à 1800 milles carrés, celui de Jasper passa de 5000 à 1000 milles carrés, et même le minuscule parc de Waterton ne put échapper à ces réductions.

Le frêle esquif du nouveau service des parcs se trouva plongé dans une véritable tourmente. Le Campfire Club of America et l' Alberta Fish and Game Protective Association s'indignaient des répercussions de ces mesures sur la protection de la faune. Le Canadien-Nord et le Grand-Tronc-Pacifique, engagés à fond dans la promotion du parc de Jasper comme attrait touristique, réclamaient le rétablissement immédiat des limites originales du parc. Howard Douglas, devenu surintendant général à Edmonton, insistait lui aussi auprès du ministre pour qu'on ne touche pas au parc des Rocheuses, qualifiant ce genre de mesures de "politique suicidaire" du point de vue de la protection de la faune.

Après avoir étudié la délimitation des parcs et les rapports sur les zones de reproduction des animaux, le commissaire Harkin fit du rétablissement des anciennes limites l'une de ses priorités. Bien que son premier souci fût la protection de la faune, il invoqua la valeur commerciale des parcs pour le tourisme afin de convaincre le ministre qu'il fallait agrandir les parcs. En 1914, la superficie du parc de Jasper était portée à 4000 milles carrés et en 1917, après des négociations entre des chefs de ministères rivaux, Harkin réussit à persuader son ministre de réclamer une expansion du parc des Rocheuses qui atteindrait une superficie de 2751 milles carrés.

Ce baptême du feu fut peut-être la meilleure initiation que pouvait avoir le nouveau commissaire. Il se donna comme devise: "Il faut tenir à ce qu'on a." Devant les activités d'exploitation forestière et minière qui se déroulaient dans les parcs na-

tionaux, il constatait que la simple création de ces parcs ne suffisait pas à en garantir l'intégrité. Pendant les dix-neuf années qui suivirent, il s'efforça de faire adopter une loi distincte sur les parcs nationaux qui bannirait à l'avenir toute activité industrielle dans les parcs.

L'automne venu, le commissaire fit route vers l'ouest pour une tournée d'inspection des domaines dont il venait de prendre la responsabilité. Il fut vivement impressionné par la beauté des parcs de montagne mais aussi profondément troublé par l'ampleur des crédits nécessaires à l'aménagement, surtout pour les routes.

Lorsqu'il fut question d'utiliser des voitures automobiles dans le parc des Rocheuses, le gouvernement, à l'instigation des entreprises de louage de chevaux, essaya de freiner l'évolution. Lorsque la première voiture arriva, en 1904, équipée de roues à rebords pour emprunter la voie ferrée, la réaction du gouvernement fut de bannir toutes les automobiles du parc. En 1909, une voiture conduite par Norman Lougheed arriva triomphalement en ville, mais elle fut promptement saisie par la Gendarmerie du Nord-Ouest.

En 1913, un véritable engouement pour la voiture de tourisme s'était emparé de toute l'Amérique du Nord. Plus de 50 000 des ''belles d'autrefois'' sillonnaient tous les coins du Canada.

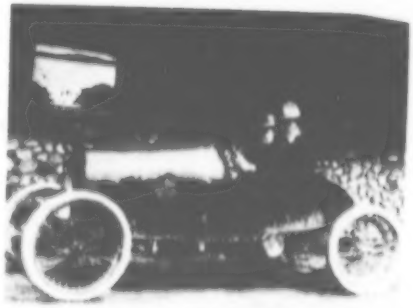
Les parcs nationaux ne suivaient pas la mode; on soutiendrait aujourd'hui qu'ils étaient en avance sur leur époque. Les automobilistes réclamaient à grand cris de meilleures routes dans les montagnes. Une route provinciale était en construction; elle atteignait les limites du parc. En 1911, le Calgary Auto Club se rendit avec grand bruit dans la ville, au grand désespoir de la Gendarmerie lancée à sa poursuite et à la consternation de tous les amateurs de chevaux.

Jusqu'en 1916, les automobilistes devront laisser leur voiture à la caserne de la police, à Banff. De toute façon, il y avait peu de routes carrossables, mais on réclamait avec beaucoup d'insistance l'amélioration du réseau existant et la construction de nouvelles routes. Les rues de Banff, recouvertes d'une mince couche de gravier et parsemées de crottin bourdonnaient de mouches par beau temps et se transformaient en fondrières dès qu'il pleuvait. Il fallait trouver de l'argent pour les travaux de voirie; il y avait affluence dans le parc et la poussière volait au passage des coches et des carrosses.

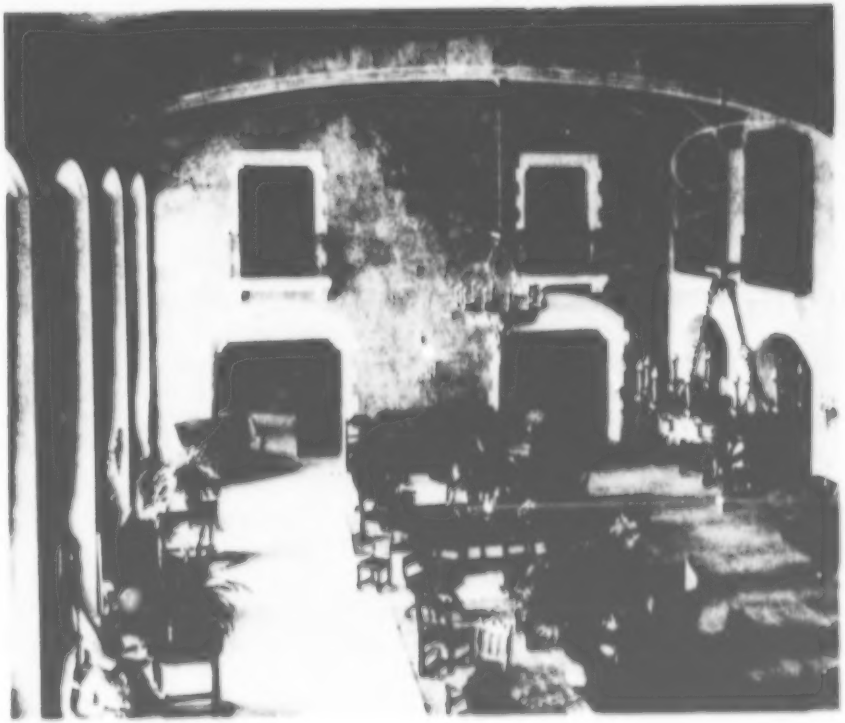
En faisant sa visite avec ses fonctionnaires, Harkin constata que les sources thermales venaient au deuxième rang des attractions touristiques, juste derrière le troupeau de bisons.

Les hommes d'affaires de la ville ne sentaient encore partout que l'odeur du soufre. Un hôtelier utilisait les eaux, qui appartenaient au gouvernement, non seulement pour son établissement de bains, mais aussi pour la cuisine, comme boisson et encore pour nettoyer ses voitures. Le commissaire, économe, décida de lui faire payer un peu plus cher ce privilège.

Le bon docteur Brett, peut-être à cause de ses contacts antérieurs avec les



''Les automobilistes réclamaient à grands cris de meilleures routes dans les montagnes.''



Au dessus: L'hôtel Banff Springs et les chutes Bow. Vue de la montagne Tunnel, ca. 1920.
Droite: "C'était vraiment le haut lieu de la vanité mondaine."

mouvements de tempérance, avait découvert le marché des boissons non alcoolisées. Il fonda la Sanitarium Bottling Company qui devait transformer l'eau sulfureuse en une boisson agréable à boire. Il commercialisa le produit sous le nom de "Banff Lithiated Water". Cette boisson étrange était destinée aux personnes soucieuses de leur santé qui puisaient de l'eau à même la source souterraine avec une tasse de métal émaillé suspendue à la paroi par une chaîne.

L'hôtel Banff Springs était sans doute le plus gros consommateur d'eau sulfureuse. À cause de problèmes de plomberie que Stewart avait prévus dès 1887, l'établissement ne pouvait pas toujours avoir assez d'eau pour les bains. Le personnel avait trouvé une solution: discrètement, on ajoutait de l'eau chaude très tôt le matin et de pleins sacs de soufre qu'on faisait dissoudre en remuant le mélange.

En 1911, l'hôtel avait résolu ses problèmes de plomberie, mais il était absolument débordé de clients et devait en refuser une foule d'autres. Le CP entreprit à l'automne de construire toute une série de bâtiments qui allaient en fin de compte devenir l'hôtel que nous connaissons aujourd'hui, le magnifique château des chutes Bow, achevé en 1928.

Dès 1912, l'hôtel possédait pour la baignade deux piscines distinctes, l'une avec eau sulfureuse et l'autre avec eau fraîche. Les clients pouvaient aussi profiter de bains turcs ou "russes" pour se donner une bonne transpiration, se confier aux soins d'un masseur avant de prendre une douche ou un bain vivifiant à l'eau froide. C'était vraiment le haut lieu de la vanité mondaine.

Les établissements du gouvernement souffraient de la comparaison. Aux sources supérieures, l'industrieux Douglas avait construit des installations modestes mais encore relativement nouvelles, profitant de l'incendie qui avait rasé deux établissements privés. Douglas avait également creusé une nouvelle piscine à Basin en 1903, mais au moment de la visite du commissaire Harkin, elle ne suffisait plus, pas plus que les établissements de bain, qui furent agrandis en 1903-1904.

L'ensemble était devenu aussi vieillot et désuet que cette inscription qu'on pouvait lire sur les murs: "Il est impératif que tous soient décemment vêtus." L'endroit avait conservé le style que lui avait imprimé le vieil Ecossais qui l'avait dirigé, David D. Galletly. Armé d'une lampe à pétrole ce naturaliste, parmi les premiers et les plus extravagants du parc, faisait visiter la grotte aux touristes en passant par le tunnel du bas, creusé en 1887. Un journaliste du *Nor'West Farmer Magazine* nous a heureusement gardé le souvenir de l'un des boniments que Galletly a débités un jour d'Halloween. Il n'est pas impossible qu'on ait rapporté la même anecdote au commissaire lors de la visite de cet automne-là. Galletly prétendait que le tunnel n'avait pas été creusé par George Stewart. C'était plutôt une explosion satanique qui, montant des profondeurs de l'enfer, avait ouvert cette voie. L'odeur d'oeufs pourris qui emplissait elle aussi la grotte émanait des régions infernales.

Au dessus: Sources chaudes supérieures, ca. 1906.

Gauche: Sources chaudes supérieures, ca. 1912

"David Galletly était un précieux atout pour Harkin aux sources Cave & Basin."

À la lueur incertaine de sa lampe sur les parois, Galletly faisait remarquer un rocher en forme de chauve-souris où Méphistophélès en personne venait s'asseoir à l'Halloween pour jouer de la cornemuse.

Il semble bien que le Diable ait été le roi des cornemuseurs. Dès que retentit la première plainte de l'instrument, les diablotins quittent leur poste aux chaudières infernales qui donnent les sources chaudes et jaillissent avec les geysers pour faire une danse écossaise. Galletly, revigoré par une bouteille de "Sanderson's Mountain Dew," entre dans la ronde, mais refuse de payer le musicien.

"Hé! David!" s'exclame le Prince des ténèbres, "Passe-moi la bouteille!"

"Pas question, vieux renard," de rétorquer Galletly, "la première nuit où nous avons fait la fête ici, j'ai eu la gentillesse de te laisser boire le premier, et tu as tout bu, satané bonhomme . . . Reprends ta cornemuse, vieux coquin, et que la danse continue!"

Cet exposé d'hydrologie était certes divertissant, mais pas particulièrement instructif. Le vieux Galletly n'en demeurait pas moins un précieux atout pour Harkin aux sources de Cave & Basin; c'est pour le voir que plus d'un touriste venait là.

De retour à Ottawa, Harkin accorda une grande attention aux besoins de Cave & Basin.

En 1912, on retint les services de Walter Painter, de la firme d'architectes Painter and Swales, pour tracer les plans d'une piscine et d'un établissement de bains. Depuis 1905, Walter Painter était l'architecte principal du CP. Au moment de la tournée de Harkin, il était en train de dessiner de nouvelles ailes pour l'hôtel Banff Springs et le Château du lac Louise et de faire les plans des nouvelles piscines de l'hôtel. Il allait donc reprendre, pour les sources de Cave & Basin, certains éléments de la conception de ces piscines.

Le commissaire, ravi de la proposition soumise par l'architecte, frémit tout de même devant le coût des travaux, évalué à 200 000$. Il la fit tout de même parvenir au ministre en le priant de l'approuver rapidement afin que la construction soit terminée pour l'année suivante.

La première excavation, entreprise à l'automne de 1912, allait être un véritable cauchemar pour l'entrepreneur. Le plus gros problème tenait à la difficulté du terrain, un tuf calcaire saturé. Il fallut retirer, à l'emplacement prévu pour le nouvel établissement de bains, quelque 1700 verges cubes de ce matériau. Il s'agissait de construire à flanc de montagne une structure de soutien creuse. En poursuivant l'excavation pour établir de solides fondations, les ouvriers tombèrent sur des poches de sables mouvants. L'ingénieur dut donc renoncer à ses projets de fondations en béton et opter pour une autre solution: enfoncer 300 pilotis de sapin de 8 pouces de diamètre en groupes compacts pour supporter certains des pilliers et une partie de la piscine. Des attelages de chevaux devaient travailler dans une neige de plus en plus profonde pour actionner deux lourds béliers. Le 4 novembre, le surintendant du parc écrivait: "Les pilotis sont enfoncés de 24 à 27 pieds sous le niveau

de construction. À cette profondeur, ils s'enfoncent de deux à quatre pouces sous l'impact d'un marteau de 2000 livres parcourant une course de 20 pieds.''

Ces travaux avançaient lentement et coûtaient cher. Les travailleurs avaient tendance à suivre la vieille maxime de l'entrepreneur du parc: ''Juste ce qu'il faut pour le gouvernement.'' Apparemment, il y avait aussi un peu de négligence. Un jour, en fouillant dans les Archives nationales, je suis tombé sur une note énigmatique que Harkin avait adressée au surintendant du parc, A. B. Macdonald: ''Demandez sans tarder au travailleur hospitalisé où est cachée la dynamite et faites-la aussitôt entreposer convenablement.''

Le 1er janvier 1913, les travaux de fondation étaient enfin terminés. Ce furent ensuite les dispositions contractuelles et les problèmes de financement qui freinèrent les travaux sur l'ensemble qui ne fut pas achevé avant décembre 1914.

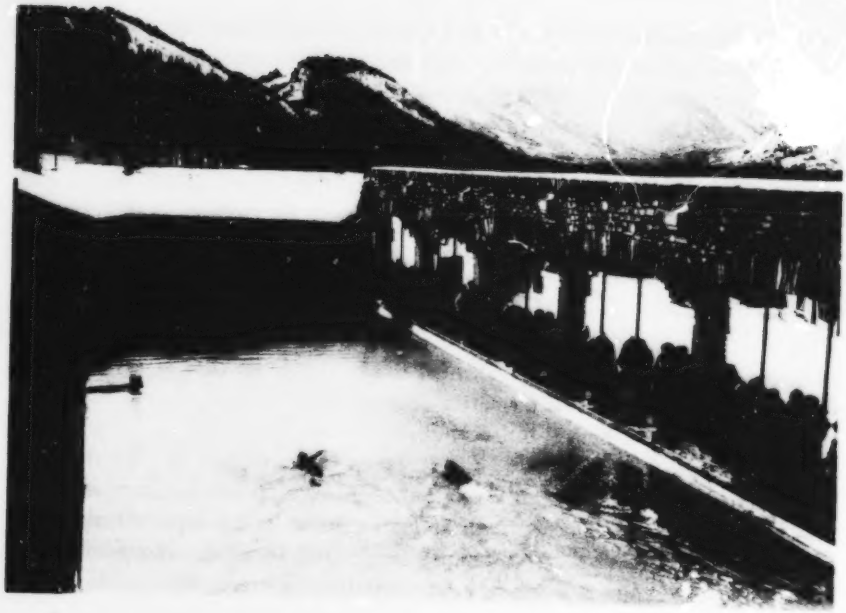
Le style de l'ensemble s'inspire largement des observations que fit Painter au cours de ses pérégrinations en Europe. Selon sa fille, Mme Betty Walker, qui habite à Banff, le CP avait envoyé l'architecte à l'étranger pour étudier les châteaux de la Loire. Commentant le style adopté par Painter à Banff Springs, Bart Robinson relève l'influence de la ''tradition des barons écossais'', elle-même inspirée des châteaux français, ce qu'attestent les nombreuses arches de la piscine de l'hôtel. Aux sources de Cave & Basin, la grande arche et les élégants belvédères du côté est de la piscine principale rappellent l'influence du Tyrol italien, à ce que prétend un ami de l'architecte. Deux autres de ces gracieux belvédères, surmontés de toits en tuiles rouges d'Espagne, devaient prolonger l'ensemble du côté ouest, l'un au-dessus de la piscine originale et l'autre au-dessus d'une piscine de dimensions plus modestes. Malheureusement, cette construction qui devait harmonieusement équilibrer l'ensemble ne se réalisa jamais.

Le point de mire était la piscine de 150 pieds sur 35, ce qui en faisait le bassin de natation de plus grand au Canada à l'époque. Elle était abrité des vents du nord par un mur splendide percé de six ouvertures vitrées en forme d'arches. Le mur du sud s'élevait sur deux étages et il était surmonté d'une promenade. Les vestiaires se trouvaient derrière le mur et sous les terrasses. Tout l'ensemble était magnifiquement recouvert de pierre de Rundle extraite d'une carrière dont Painter avait amorcé l'exploitation près de la Spray. Cette pierre, bleu-gris au moment de l'extraction, prend divers tons d'ocre avec le temps. L'immeuble aux belvédères surmontés de toits rouges, au carrelage rouge, était éclairé par la lumière du jour. On y trouvait 4000 pieds carrés de briques de verre réfringent ''Luxifer'' qui formaient le plafond de l'établissement de bains et le plancher de la promenade. Il était possible aux spectateurs de regarder les baigneurs tout en contemplant la vallée de la Bow. L'établissement alliait un peu du charme des thermes romains à une splendeur qui n'excluait pas une certaine originalité. De toutes parts on cria au chef d'oeuvre. Ces lieux donnaient et donnent toujours l'impression d'être un hommage au loisir, une célébration de la vie elle-même.

''En 1912, on retint les services de Walter Painter, de la firme d'architectes Painter and Swales, pour tracer les plans d'une piscine et d'un établissement de bains.''

Droite: "La grande arche et les élégants belvédères traduisent l'influence du Tyrol italien."

Au-dessous: "Le style de l'ensemble s'inspire largement des observations que fit Painter au cours de ses voyages en Europe."



Une compétition de natation au cours du carnaval d'hiver de Banff.

Tout cela était important aux yeux du commissaire. C'était un monument réussi sur le plan de l'esthétique et qui répondait à ses propres voeux: "J'ai l'impression," écrivait-il, "que tout ce que nos ingénieurs construisent dans les parcs doit être l'expression d'une recherche de la beauté."

J. B. Harkin était le philosophe des parcs nationaux. Il accédait presque à la métaphysique, à l'occasion. Un jour, il déclara: "On me reproche parfois de tomber dans la mystique lorsque je parle des bienfaits de la montagne. On a peut-être raison. J'ai l'intime conviction que la montagne a des effets qui pour être impalpables n'en sont pas moins réels; elles élèvent et purifient l'esprit." Ce thème de la bienfaisance de la nature devait reparaître sans cesse dans les rapports annuels qu'il adressait au ministre et dans ses discours aux clubs sportifs et aux autres groupes s'intéressant aux parcs. "Plus nous avons vécu loin de la nature," leur disait-il, "plus nous avons besoin de revenir à une vie naturelle, voire primitive. Cette façon de vivre permet à l'homme de rétablir des contacts avec les animaux sauvages, relation aussi ancienne que l'homme lui-même et que tout homme prend plaisir à renouer."

Avec des accents prophétiques, il déclarait: "Un jour viendra où la population canadienne sera dix fois plus nombreuse qu'aujourd'hui, mais grâce aux parcs nationaux tous les Canadiens pourront encore, en leur simple qualité de citoyen, avoir librement accès à de vastes étendues . . . où l'on aura protégé la beauté des paysages de toute atteinte, où l'on aura gardé dans leur état naturel la faune, la flore, les forêts, où règneront encore la paix et la solitude de la nature primitive."

Cet homme se faisait donc une conception parfaitement claire du rôle des parcs nationaux, qui n'étaient pas réservés uniquement à ses contemporains mais aussi aux générations suivantes. À son point de vue, les seules utilisation légitimes étaient les activités de loisir proposées au grand public, les études scientifiques et l'éducation des jeunes au contact de la nature, sans oublier la préservation de la faune et de la flore.

Bon nombre de ses idées, dont celles qu'on vient de rappeler, sont résumées dans une publication intitulée *The Origin and Meaning of the National Parks of Canada*. La plupart de ses idées, formulées dès les premières années de son mandat, demeurent tout aussi valables aujourd'hui qu'à l'époque.

Mais cet homme complexe qui professait des idées sur la nature sauvage bien en avance sur son temps était également d'une grande habileté et savait laisser sa place au gros bon sens. Sa formation de journaliste lui avait donné l'éloquence et le bonheur d'expression si utiles au champion des parcs, mais sa connaissance de la bête politique, acquise lorsqu'il était secrétaire du ministre de l'Intérieur, ne lui laissait que peu d'illusions sur le sens esthétique de la plupart des hommes politiques. En 1913, il se demandait: "Comment convaincre les députés froidement réalistes de la Chambre des communes d'augmenter les crédits des parcs?"

Dans tous ses rapports annuels, il leur communiquait ses espoirs et ses rêves et leur expliquait les nobles objectifs des parcs, mais il ajoutait aussi: "Rien n'attire davantage le tourisme que les parcs nationaux. Ceux-ci sont le principal moyen pour le Canada de faire venir de nombreux touristes qui dépenseront leur argent chez nous." Et, pour la première fois, il citait des statistiques sur les voyages à l'appui de son argumentation, allant jusqu'à envoyer à tous les députés des statistiques sur les dépenses des touristes. Lorsque l'honorable Arthur Meighen, alors ministre de l'Intérieur, prit la parole pour justifier les dépenses des parcs en présentant les chiffres produits par Harkin, elles furent approuvées facilement.

Harkin eut recours à cette méthode à maintes reprises pour obtenir les crédits nécessaires. En 1915, il alla même jusqu'à comparer la valeur monétaire d'un acre réservé à un parc à celle d'un acre consacré à la culture du blé. L'agriculteur des prairies ne sera pas étonné d'apprendre que les chiffres s'établissaient à 13,88$ contre 4,91$ à l'avantage bien sûr, des terres montagneuses, essentiellement de la rocaille.

"Le Canada touchera des revenus considérables," signalait-il au ministre en 1920, "lorsque des milliers de voitures traverseront les parcs." Harkin, pas plus que son homologue américain, Steve Mather, ne prit conscience, à prime abord, des ravages que pouvait causer une circulation automobile illimitée, notamment à la faune des parcs. Mais ces répercussions sont plutôt le fait de notre propre époque, avec ses routes à circulation rapide et dense.

Harkin, comme ses prédécesseurs, se trouvait prisonnier du cercle vicieux du développement: les parcs devaient justifier leur existence par les recettes produites,

mais, comme dans toute activité économique, l'accroissement de la clientèle (touristes) exigeait un développement plus poussé (piscines et routes), ce qui demandait un financement plus considérable ne pouvant se justifier que par une clientèle plus nombreuse.

Le commissaire, à mesure que son expérience se diversifiait et que la fréquentation des parcs augmentait, prit conscience du problème central de tous les parcs nationaux:

> Comment arriver à une utilisation qui évite toutefois les abus? . . . Les parcs appartiennent de droit aux citoyens . . . Il incombe aux responsables de rendre les parcs facilement accessibles par des routes et des sentiers et d'adopter une réglementation qui permette de répondre aux besoins des visiteurs en logement, restauration, et ainsi de suite. Mais plus on utilise les parcs, plus il est difficile d'y éviter les abus . . . Les parcs risquent d'y perdre cela même qui les distingue du reste du territoire.

L'un des abus que Harkin était déterminés à éliminer était l'exploitation industrielle des terres des parcs. Après deux décennies d'efforts, il parvint à son objectif: la loi de 1930 sur les parcs interdit toutes ces activités dans les parcs nationaux. Il fallut cependant, dans le parc des Rocheuses, sacrifier les terres de Canmore et Exshaw ainsi que les lacs Upper Spray. L'Alberta exigea ces concessions jugées essentielles à son développement industriel.

L'esprit de la loi se résume dans une disposition fréquemment citée: "Les parcs sont par les présentes dédiés au peuple canadien pour son bénéfice, son instruction et sa jouissance . . . et ces parcs doivent être entretenus et utilisés de manière qu'ils restent intacts pour la jouissance des générations futures."

La loi de 1930 substitua l'expression "parcs nationaux du Canada" à celle de "parcs fédéraux" et, conformément à l'usage courant, l'appellation "parc national Banff" à celle de "parc des montagnes Rocheuses". Sa superficie était de 2585 milles carrés.

Harkin mit ses talents de journaliste à profit pour faire connaître les parcs. Il rédigea des brochures illustrées pour expliquer la raison d'être des parcs nationaux et créa une division de la publicité et de l'information pour renseigner le public canadien et américain sur les parcs.

En 1932, sous la direction de Harkin, le nombre des parcs avait triplé. On en comptait dix-huit un peu partout au Canada, représentant à eux tous plus de 12 000 milles carrés.

J. B. Harkin prit sa retraite en 1936 après vingt-cinq années d'une dure lutte inspirée par de profondes convictions à l'égard des parcs nationaux du Canada. L'histoire de toutes ses réalisations reste à écrire, mais il a laissé son nom à l'une de ces montagnes qu'il aimait tant; le mont Harkin domine la route Banff-Windermere, dont il assura l'achèvement en 1923.

"La loi de Howard Sibbald était aussi difficile à faire régner qu'elle était facile à résumer."

La loi de Sibbald 8

La loi de Howard Sibbald était aussi difficile à appliquer qu'elle était facile à résumer: protéger le parc.

La loi, s'était simplement un homme à cheval, seul dans les montagnes. La distance et le temps jouaient contre lui. Des centaines de cols et de vallées livraient passage aux braconniers. La menace des incendies allumés par des campeurs négligents ou par la foudre était constante. Dans les zones éloignées, les Indiens n'écoutant que la voix de traditions immémoriales, franchissaient les démarcations naturelles du parc. Celui-ci faisait encore partie des régions pionnières et c'est l'attitude des pionniers qui prévalait.

Dans l'esprit de ce premier garde en chef un plan prenait forme. Il mit ses hommes au travail et leur fit tracer des sentiers pour pouvoir atteindre les coins les plus reculés, et construire des cabanes aux carrefours naturels du parc pour cacher des provisions et des outils de lutte contre l'incendie. Il cherchait à créer une équipe de cavaliers très mobiles capables de réagir rapidement au moindre filet de fumée et au bruit des coups de fusil.

Tout au long des mois d'été, c'est le feu, ce grand élément destructeur, qui était la principale préoccupation. La crainte que Sibbald en éprouvait, largement justifiée par l'histoire du parc depuis 1885, n'avait d'égale que celle qui hantait le commissaire Harkin lui-même. Ce dernier écrivait: "On a confié à mes soins 8000 milles carrés des plus sublimes paysages au Canada, et je passe des nuits blanches à songer aux ravages que pourrait causer un gros incendie."

Sibbald voulait diviser le parc en districts et établir un réseau téléphonique reliant les principaux postes. Harkin approuva, mais il alla beaucoup plus loin. Il trouva à Ottawa un ingénieur pour construire une pompe motorisée légère que les gardes du parc pourraient transporter avec des chevaux ou par bateau sur les lieux des incendies. À Banff et dans d'autres parcs, on équipa des véhicules de pompes et de tuyaux pour patrouiller les routes; pour les voies ferrées, ce sont des wagonnets à bras qu'on équipa de cette façon.

Harkin fit appel à son imagination pour concevoir une campagne de publicité afin de prévenir les incendies. Il décida d'utiliser des objets d'utilisation courante comme les manches de hache, les paquets d'allumettes et les boîtes de munitions pour diffuser son message: Gare au feu.

D'année en année, le nombre des incendies et les superficies ravagées diminuèrent de façon constante. Les pompes transportables constituaient une grande amélioration par rapport aux seaux et aux couvertures mouillées, mais elles n'étaient pas d'une utilisation facile. C'était un véritable cauchemar que de dérouler des centaines de pieds de tuyau de toile dans les broussailles et les lieux escarpé où la

foudre frappe toujours et il n'était pas plus facile de ramasser ensuite ces tuyaux humides et raidis. Les barils d'essence, les outils manuels, la nourriture, les tentes, bref tout le matériel de lutte contre les incendies devait être transporté à cheval. Une seule fuite d'essence et des plaies si graves se formaient sur le dos du cheval qu'il était inutilisable pendant des semaines.

Aux premières neiges de septembre, lorsque les coyotes commençaient à hurler sous la lune, il était temps de remiser le matériel de lutte contre les incendies et de patrouiller le parc à la recherche des braconniers.

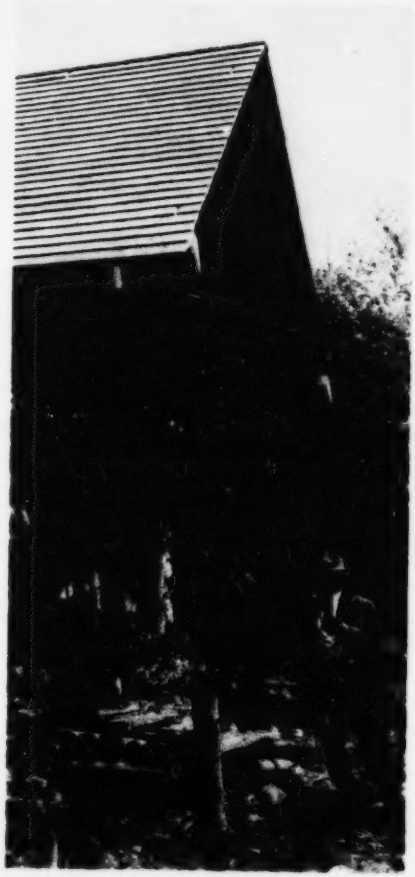
Laissant ses chevaux paître au poste central, le gardien pouvait descendre les vallées jusque dans les terres provinciales, essayer de déborder les chasseurs et de les surprendre par derrière à l'endroit où ils s'y attendaient le moins.

L'un des premiers à subir les foudres de Sibbald fut l'entreprise de pourvoirie bien connue de Brewster. En 1910, l'un de ses employés avoua avoir chassé illégalement la chèvre. En 1912 et 1915, deux autres employés étaient arrêtés et condamnés pour chasse illégale au mouflon. D'autres pourvoyeurs n'étaient pas moins coupables, mais la plupart eurent la chance de ne pas se faire prendre.

Sibbald, lui-même chasseur et traqueur d'expérience, décida de combattre le feu par le feu en embauchant d'anciens pourvoyeurs et guides pour mettre la main au collet des contrevenants. Tex Vernon-Wood, qui s'était fait épingler en 1912 pour l'entreprise Brewster, avait suffisamment bonne réputation en 1919 pour porter l'insigne. Recruté avant lui, Bill Peyto avait débuté en 1912 comme gardien adjoint, c'est-à-dire employé à temps partiel. Peyto vouait une haine cordiale au gouvernement, mais il avait abandonné la pourvoirie après le décès de sa première femme et se trouvait sans travail. Une fois installé dans le district du ruisseau Healy, il s'en occupa comme si son intérêt personnel était en jeu, c'est là d'ailleurs qu'étaient situées ses concessions minières de talc.

Bill Peyto accueillait les nouveaux venus sur son territoire le fusil à la main et tenant en laisse son saint-hubert, Lightning. Les bonnes relations avec le public n'étaient pas son point fort, mais les braconniers savaient à qui ils avaient affaire. Ils pouvaient être sûrs que lui et Lightning ne lâcheraient pas prise, dussent-ils les pourchasser jusqu'à la taverne King Edward, à Banff même. Dans son district, Peyto possédait une omniscience quasi-divine. Ce grand guide que fut Jim Boyce m'a raconté qu'il y a bien longtemps, il avait succombé à la tentation, la veille de l'ouverture de la saison, en voyant une grosse truite, très haut dans le ruisseau Healy: "Je venais d'attacher une ligne à une branche de saule, juste au crépuscule. Soudain, au moment où j'allais la jeter à l'eau, Bill sortit la tête des buissons de l'autre côté du ruisseau. Vous feriez bien d'attendre à demain, Jim, me dit-il. D'accord, Bill, j'attendrai jusqu'à demain, répondis-je. Puis il disparut comme il était venu."

Les critères d'embauche des premiers gardes étaient la capacité de monter et



Sibbald en compagnie d'un garde et sa femme au lac Minnewanka, ca. 1920.

de charger un cheval, de se servir d'une hache, de marcher en raquettes, de tirer correctement et de se débrouiller par leurs propres moyens. Le garde en chef parcourait les sentiers de temps à autre pour s'assurer qu'ils n'étaient pas obstrués par des arbres morts, que le matériel de lutte contre les incendies était en bon état, que les lignes téléphoniques étaient dégagées et que les provisions de bois pour l'hiver étaient suffisantes. Cette équipe de la première heure se caractérisait par l'esprit d'indépendance et la débrouillardise et il n'était pas rare que, pour tromper la solitude, le cavalier parle à sa monture. Après des semaines passées loin de tout contact humain, une relation presque télépathique s'établit entre l'homme et ses bêtes.

Un beau jour d'octobre, il y a fort longtemps, le garde Cyril Fuller et ses chevaux se trouvèrent en difficulté aux chutes Panther, au nord de Banff. "En arrivant à la cabane," écrit-il, "je commençais à défaire les charges lorsque le cheval de selle attira mon atention sur quelque chose qui venait par le sentier." Ce quelque chose, c'était un grizzli. L'anecdote ne rapporte pas la réaction du cheval mais Fuller avait l'habitude de chasser les grizzlis importuns en leur lançant des pierres. Cette fois-là, ce fut peine perdue et l'énorme bête chargea. Fuller avait son fusil à portée de la main: "J'ai dû faire feu. Comme il était de face et très près (soixante pieds), je n'ai pas pu faire autrement que de viser entre les deux yeux. C'est pourquoi le crâne a éclaté."

Si Fuller semble chercher à s'excuser, c'est qu'il avait l'ordre de conserver comme spécimen le crâne des ours abatus. Il est extrêmement difficile d'atteindre entre les yeux un grizzli qui charge, car il avance très vite en balançant la tête d'un côté sur l'autre. L'os est très épais et l'angle fuyant, de sorte que la balle peut ricocher, ce qui risque d'avoir des conséquences fatales pour le chasseur.

À cette époque-là, les affrontements entre les gardes et les ours n'étaient pas fréquents, mais la précision du tir était une qualité indispensable, étant donné la politique du ministère sur les "animaux nuisibles." Ainsi, il fallait tirer à vue sur les coyotes et les loups pour protéger les troupeaux d'animaux "utiles": cerfs, orignaux, mouflons.

Les loups étaient fort peu nombreux dans le parc, mais la guerre a fait rage contre les coyotes pendant de nombreuses années. Les clubs locaux de chasseurs criaient au loup chaque fois que quelques hurlements se faisaient entendre près de Banff. Le commissaire Harkin voyait dans les coyotes une véritable menace pour les cerfs, attitude d'ailleurs partagée par bon nombre de responsables nord-américains des parcs, y compris le lieutenant-colonel Brett, surintendant adjoint à Yellowstone. En 1912, il écrivait à Harkin pour lui expliquer comment il faisait usage de strychinine pour éliminer les coyotes de ce parc: "Nous ne ménageons aucun effort, je le dis avec fierté, pour exterminer chaque hiver le plus grand nombre de coyotes possible. Malgré tout, il en reste toujours beaucoup . . . On trouve parfois des coyotes morts plusieurs mois après l'utilisation de ce poison."

Harkin, et c'est tout à son honneur, s'empressa d'interdire l'usage du poison

Les améliorations du combat contre les incendies: une pompe portative menée à chevaux (au-dessus) et voitures de pompiers (gauche opposée).

Gauche: Howard Sibbald à sa demeure parmi les buissons, ca. 1920.

''Aux premières neiges de septembre, il était temps de remiser le matériel de lutte contre les incendies et de patrouiller le parc à la recherche des braconniers.''

dans les parcs canadiens. Cependant, les gardes devaient continuer à abattre des coyotes et chacun avait son contingent. Malheureusement pour les gardes, les coyotes chassent plutôt la nuit.

Le commissaire Harkin était homme à s'occuper du moindre détail, de la construction d'une nouvelle route jusqu'à l'achat du savon de lessive. Il avait la solution pour ses chasseurs de coyotes. Il leur envoya la recette d'un produit pour attirer ces bêtes: ''Il faut mettre dans une bouteille l'urine d'un coyote avec la bile et les glandes anales . . . Pour quatre onces du mélange, ajouter un quart de glycérine pour donner un peu de consistance''. Il proposait à ses hommes de se dissimuler sous une peau de wapiti enduite de ce produit malodorant et de rester cachés jusqu'à ce que les coyotes s'approchent, belliqueux ou galants.

Les gardes W. Neish et R. D. Barnetson, deux vieux hommes des bois, comme ils s'appelaient eux-mêmes, prétendaient que ''l'odeur d'un gardien dominerait celle de l'appât''.

Les gardes tuaient de trente à cinquante coyotes chaque année sans vraiment

en diminuer le nombre jusqu'à ce que, en 1937, on commence à trouver des cadavres de coyotes dans tous les parcs. D'après le surintendant, "cela résultait de la pratique adoptée par les Américains au cours des dernières années d'inoculer le germe de la gale à des animaux qui communiquaient ensuite la maladie aux autres coyotes de ce côté-ci de la frontière (au Canada)."

Je me dis parfois que c'est le coyote qui devrait remplacer le castor sur l'insigne que les gardes d'aujourd'hui portent à leur chapeau pour que nous puissions nous souvenir de cette campagne absurde et barbare lancée contre le vieux coyote, le dieu tricheur des mythologies amérindiennes.

Cette guerre contre le coyote a fait partie d'une longue campagne entreprise contre tous les prédateurs des parcs nationaux qui remonte à 1886. W. G. Whitcher déclarait alors qu'il fallait exterminer "toute la vermine des familles des loups, des renards et des félins."

"Dans son district. Peyto possédait une omniscience quasi divine."

Ce regrettable précepte du "sage" Whitcher devait aboutir à des résultats déplorables dans les années '30. La fécondité du troupeau de wapitis, réintroduits dans le parc de 1917 à 1920, et l'absence de prédateurs naturels, les loups, mirent en évidence la médiocrité des connaissances de l'homme sur les relations entre les prédateurs et leurs proies.

Parmi les ongulés, le wapiti est un farouche concurrent lorsqu'il s'agit de s'emparer des pâturages. Dès 1933, les cerfs du parc commençaient à se ressentir de la rareté de la nourriture que leur laissaient les wapitis, de sorte que le commissaire Harkin n'était plus aussi certain qu'il fallait exterminer les prédateurs. Il déclara aux surintendants que "les grands parcs étaient de taille suffisante pour qu'on laisse la nature fixer elle-même le nombre d'animaux qui peuvent y vivre." Les gardes devaient tout de même continuer à abattre "les loups, les carcajous, les coyotes et les cougars" qui poursuivaient du gros gibier. "Nous n'avons pas pour politique, toutefois, d'organiser une attaque systématique contre l'une de ces espèces prédatrices."

Mais ce repentir était un peu tardif. En 1937, le nombre des wapitis était si considérable que les autres ongulés, comme le cerf et le mouflon, mouraient littéralement de faim. Il fallut alors ordonner aux gardes d'abattre des bêtes pour réduire le troupeau, pratique qui dut se poursuivre pendant plusieurs décennies. Dans le parc de Yellowstone, des déséquilibres semblables entre les prédateurs et leurs proies ont abouti à la même situation.

Après 1933, la campagne contre les prédateurs fut progressivement abandonnée. Les coyotes, très prolifiques, revinrent hanter de leurs hurlements les bourgeois de Banff et, à la nuit, visiter les poubelles. Avec le temps, une petite bande de loups, dont la présence était vivement souhaitée, revint dans le parc, mais, prudentes, les bêtes limitèrent leur chasse à la partie nord. Leur présence redonna à la nature sauvage son atmosphère de romantisme et de mystère.

Howard Sibbald fut promu au poste de surintendant du parc national Kootenay, mais la loi de Sibbald, "protéger le parc," demeure l'un des premiers devoirs des gardes.

À mesure que le béton resserrait son emprise sur le monde civilisé et que le nombre des visiteurs se multipliait d'année en année, la troisième génération de gardes allait se familiariser avec son autre grande tâche, celle de protéger les gens qui, inexpérimentés, désorientés ou téméraires, commettent l'erreur de sous-estimer la cruelle indifférence de la montagne à l'égard de la fragilité humaine.

Entre deux guerres 9

En 1915, la guerre mondiale, qui avait déjà entraîné l'effondrement du tourisme, eut un retentissement au coeur même du parc national. Des gardes armés arpentaient les allées près des belvédères de pierre que Painter avait construits. Sous le soleil pâle de l'hiver, de hautes clôtures surmontées de barbelé enlevaient au nouvel immeuble toute sa noblesse et le dépouillaient de sa grandeur paisible.

Des barbelés cernaient des baraquements provisoires où s'entassaient des ''étrangers ennemis''. En fait, ces ennemis n'étaient qu'un groupe d'immigrants, d'origine ukrainienne surtout, qu'on avait rassemblés dans tous les coins du pays pour les emprisonner, craignant qu'ils ne se livrent à du ''sabotage''. La plupart d'entre eux ne nourrissaient aucune hostilité à l'égard de leur pays adoptif. Ils passèrent l'hiver à dégager les terres de ce qui est aujourd'hui le quartier huppé du chemin St. Julien. Pendant l'été, leur campement était établi au mont Castle et ils travaillaient à la construction de la route du lac Louise, aujourd'hui appelée la Promenade de la vallée Bow.

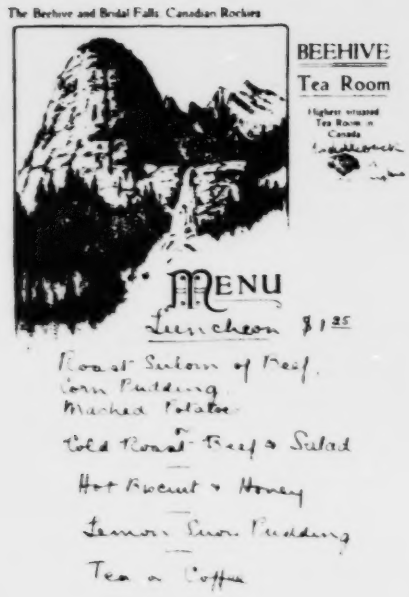
Le commissaire Harkin était heureux de pouvoir compter sur l'aide de ces immigrants, volontaire ou non, et il prit des dispositions pour avoir un plus grand nombre d'équipes afin de poursuivre l'aménagement du parc. Le pays mettait toute son énergie à gagner la guerre; il ne restait plus beaucoup d'argent et de main-d'oeuvre pour des entreprises accessoires comme les parcs nationaux.

Bill Peyto fut du nombre des citoyens de Banff qui partirent à la guerre. Il rentra d'Europe en 1918 avec une partie de la cuisse en moins et le souvenir d'amis tombés à ses côtés. Le pays paya un lourd tribut à la guerre en perdant plus de 60 000 jeunes hommes dans les tranchées du Vieux monde.

Dans les années '20, les Nord-Américains, comme s'ils tenaient à profiter de ce qui avait été refusé à tant d'autres, affluèrent comme jamais vers les parcs.

On ouvrit officiellement en 1923 la route Banff-Windermere, qui empruntait le tracé choisi en 1858 par le docteur Hector. Cette route permettait de se rendre en automobile sur la côte ouest et dans les parcs nationaux des Etats-Unis.

Mais les routes de ces années-là étaient étroites et le revêtement de gravier laissait beaucoup à désirer. Les fondrières et les sillons creusés par la pluie en faisaient des parcours redoutables même pour les conducteurs les plus intrépides. La plupart des touristes se rendaient à Banff en empruntant les bateaux et les trains du CP, qui se vantait d'offrir le meilleur service de transport au monde. La société ferroviaire continuait de faire appel à des photographes et artistes de talent qu'elle faisait venir dans l'Ouest pour qu'ils en immortalisent les paysages. Leurs travaux servaient dans les brochures et affiches de publicité.



Le CP, avec son infaillible clairvoyance, savait déjà qui l'emporterait dans la lutte entre le train et l'automobile. La compagnie a fait bâtir en 1922-1924 des pavillons destinés à ce nouveau groupe de voyageurs au mont Storm et au lac Moraine. Ces "motels" permettaient de mettre la main sur les précieux dollars des automobilistes. Le CP avait également érigé ici et là quelques salons de thé, dont l'un surplombe toujours le lac Louise, pour soulager adroitement de leur argent de poche les audacieux qui osaient faire une promenade à pied de quelques milles. Ces établissements charmants étaient tout à fait conformes à l'image que le CP voulait donner des Rocheuses, celle d'une "Suisse canadienne".

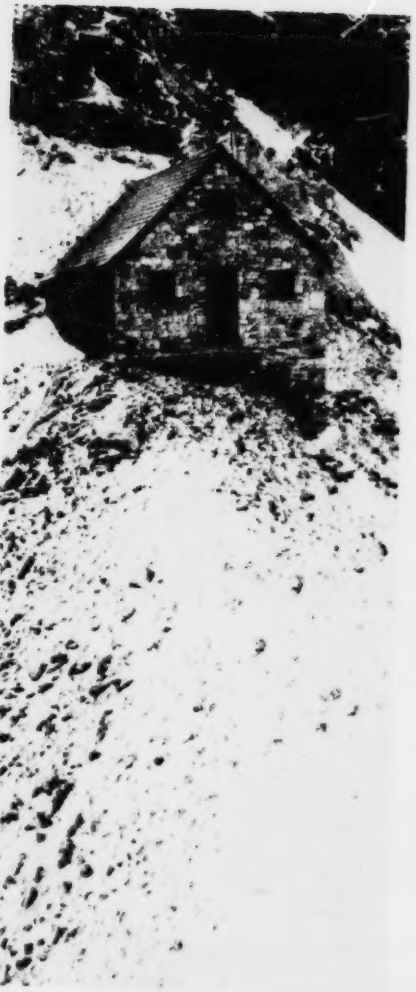
La compagnie accentuait ce caractère par de pittoresques guides suisses de montagne amenés dans les Rocheuses après la mort de l'alpiniste Philip Stanley Abbot, en 1896, pour accompagner les touristes dans leurs ascensions. Il faudrait consacrer tout un livre aux exploits de ces hommes. Pendant de longues années en été, leur centre de ralliement était le chalet des guides, près du Château du lac Louise. Leur monument était Abbot's Hut, cabane pour les alpinistes juchée dans un col désolé, à la Ligne de partage des eaux, au-dessus du lac Louise. Elle est construite selon le modèle suisse en pierre calcaire extraite sur place. Les guides eux-mêmes ont tiré l'eau d'un torrent glaciaire qui coule tout près pour mélanger le mortier.

Si le CP réservait un accueil chaleureux aux automobilistes qui se présentaient à ses pavillons tout neufs, il était moins enthousiasmé à la vue des campeurs qui envahissaient le premier terrain de camping, situé tout près du golf de Banff Springs. On se plaignait de la présence de gamins impertinents qui gambadaient sur le parcours. Les serviettes et les sous-vêtements que les campeurs mettaient à sécher au grand air narguaient les snobs distingués venus de pays lointains. Des négociations avec Harkin ont résolu le problème: le gouvernement allait aménager au mont Tunnel un nouveau terrain qui deviendrait le principal terrain de camping du parc.

Tout comme aujourd'hui, c'était l'atmosphère de station festivale de Banff et du lac Louise qui, plus que tout, attirait bon nombre de visiteurs. Pour beaucoup, la ville conservait assez de rusticité et un caractère suffisamment sauvage pour passer pour un lieu de vacances exotique, puisqu'on y trouvait des cerfs apprivoisés et de mignons petits ours noirs.

La boue et le crottin qui offusquaient les premiers touristes étaient remplacés par la puanteur plus moderne des gaz d'échappement. Jim Brewster, l'un des entrepreneurs perspicaces de Banff, fut le premier à avoir des véhicules de tourisme pour faire visiter le parc. Il amenait les visiteurs faire une bruyante promenade sur la route rocailleuse du mont Tunnel jusqu'au lac Minnewanka. Les bateaux à vapeur sillonnaient le "lac où résident des esprits mystérieux."

Une station de pisciculture sur la rivière Spray produisait les alevins servant à ensemencer les cours d'eau du parc pour le plus grand plaisir des pêcheurs. On trouvait également un jardin zoologique peuplé de bêtes exotiques. Il y avait enfin



Au-dessus: Abbot's Hut.

Gauche, au haut: le sommet du pic Pinnacle, près du lac Moraine, 1919.

Gauche, au bas: La livraison des matériaux qui serviront à la construction d'Abbot's Hut.

À l'opposé: Guides suisses, ca. 1915.

le luxueux hôtel de Banff Springs. Ceux qui ne pouvaient y séjourner pouvaient au moins aller l'admirer. À l'intérieur de l'hôtel, le bruit des bouchons de champagne avait remplacé la danse des crochets à tricoter: les douairières des grands impérialistes d'avant-guerre avaient cédé le terrain aux mignonnes des années '20 puis aux cartes de mode des années '30. Un auteur a fait remarquer: "Les hommes jouaient au golf pendant que les femmes passaient leur temps à changer de vêtements." Ce grand hôtel était entré dans ce que son chroniqueur, Bart Robinson, a appelé son "bref âge d'or." Dans les salles de bal, ce n'était que princes, étoiles de cinéma, maharadjahs. La renommée de l'hôtel et de la ville s'étendait au monde entier.

Pour amuser les puissants de la terre, les premiers occupants de ces montagnes revenaient chaque année à l'emplacement de leurs camps d'autrefois, au pied du mont Cascade, pour ce qu'on appelait les journées indiennes de Banff. Le visage peint, ils défilaient dans la ville, sur des chevaux peints également, jusqu'à l'hôtel. Ils y chantaient les vieilles chansons de la montagne, interprétaient par leurs danses les histoires anciennes pour le grand plaisir des visiteurs blancs qui n'y comprenaient rien.

Pour les touristes moins fortunés, les sources thermales demeuraient l'attraction principale. Des 79 000 visiteurs que Banff accueillit en 1922, 49 000 allèrent voir les sources de Cave & Basin. Pour se rendre à la piscine, les gens de Banff et un bon nombre des touristes habitués, en vinrent à préférer à la bruyante ballade en voiture, une agréable promenade sur l'avenue Cave, parfumée par l'odeur des pins. Ce devint une véritable tradition.

En somme, Banff avait tout ce qu'il fallait pour distraire les touristes et attirer la plus importante clientèle possible. La politique de la direction des parcs et celle des hommes d'affaires semblaient s'harmoniser parfaitement.

L'augmentation du nombre des automobilistes s'accompagnait de certains problèmes: feux le long de la route, ours noirs et grizzlis mendiant de la nourriture, abattage occasionnel d'un cerf par un ignorant qui le rapportait ensuite chez-lui dans sa voiture.

En week-end, le préposé municipal qui devait capturer les chiens et arroser de plomb des ours noirs trop audacieux, devait appeler à la rescousse quelques gardes du parc pour l'aider à éteindre des feux ou à régler des problèmes causés par les ours. Il fallut bientôt donner des cours de conduite à ces cavaliers de l'arrière-pays. La technique était rudimentaire: le novice, plus habitué à la selle, était installé au volant d'une vieille Ford dans l'enclos des chevaux et il conduisait en faisant grincer les vitesses et en heurtant les poteaux jusqu'à ce que les autres gardes, juchés sur la barrière pour assister au spectacle, arrêtent d'applaudir. On ouvrait alors la barrière au débutant exalté qui était lâché sur un public sans méfiance.

Banff et la vallée de la Bow appartenaient désormais aux masses, mais bon nombre des richards enthousiastes de l'automobiles étaient déjà revenus de leur em-

ballement et étaient prêts à remonter en selle. En 1925, le conseil consultatif de Banff (la ville n'avait jamais eu de maire ni d'échevins) réclama au surintendant un plus grand nombre d'allées cavalières. Celles-ci étaient destinées aux ''classes aisées'' qui ''composent une partie si importante de nos visiteurs en été.'' Ces sentiers devaient permettre de se rendre dans des endroits ''non accessibles aux voitures.''

Jusque dans les années '20, les gardes du parc, dans leurs patrouilles solitaires, rencontraient peu de gens à part les chasseurs. Il y avait cependant un groupe qui s'enfonçait chaque été dans la nature sauvage, l' Alpine Club of Canada, fondé en 1906, avec l'aide, bien évidemment, du CP qui était omniprésent.

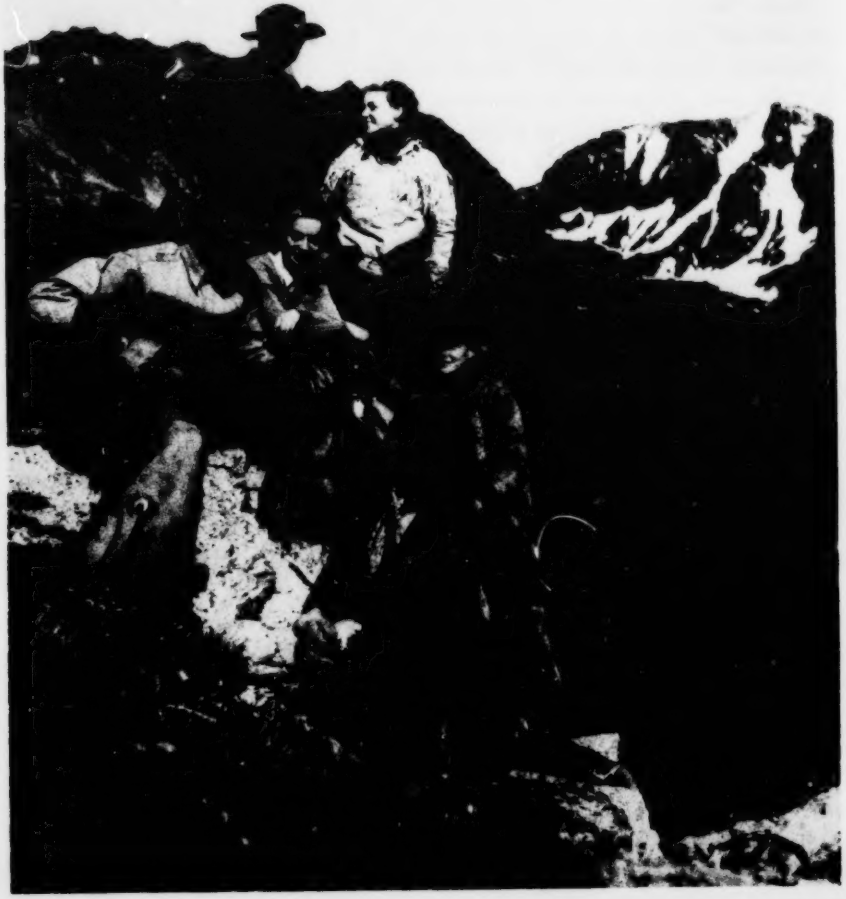
C'est encore, comment s'en étonner, un employé du CP, John Murray Gibbon, qui contribua à inciter le public à explorer les centaines de milles carrés des régions les plus sauvages du parc. Cet homme, qui s'occupait de la publicité, prit goût aux promenades à cheval après un voyage avec Wilson, en 1909. Gibbon et certains de ses amis qui l'accompagnaient lors de son voyage participèrent en 1924 à la fondation de l'association Trail Riders of the Canadian Rockies, dont les buts étaient d'inviter les Canadiens à explorer les zones sauvages, à soutenir la préservation de la faune et à améliorer le réseau des sentiers dans les parcs. Le succès de cette association entraîna la création d'un groupement semblable voué à la randonnée à pied, les Skyline Hikers, en 1933.

Avec la venue de Gibbon, dont les activités jouissaient du soutien du commissaire Harkin et du CP, le service des gardes fut mis à contribution pour améliorer les sentiers de randonnée à pied et à cheval. Ces clubs constituaient des groupes autonomes avec leurs propres guides expérimentés. Les cavaliers débutants préféraient les ponts pittoresques aux planches rugueuses et les allées de rondins, les trouvant plus sûrs que des cours d'eau gonflés et que le muskeg sans fond. Les gardes restaient à l'écart, l'oeil bien ouvert. Les nombreux groupes laissaient souvent derrière eux des morceaux de déchets qui attiraient la nuit les ours noirs et les grizzlis. Le surintendant ne tenait pas à ce que des contacts inamicaux avec la faune du parc trouvent un écho défavorable dans les comptes rendus publiés dans les journaux. Le commissaire Harkin n'y tenait pas lui non plus.

Celui qui autorisa le premier campement des Trail Riders fut Tom Wilson, le vétéran qui avait tracé tant de sentiers. Il fut quelque peu renversé de voir se présenter d'un seul coup 207 touristes à cheval. Il y eut des discours de bienvenue, mais Ted Hart nous raconte dans son ouvrage *The Selling of Canada* que la réponse du vieux routier fut brève: ''Je n'ai pas l'habitude de faire des improvisations'', admit-il, ''sauf quand un cheval me marche sur les pieds.''

Wilson fut toutefois plus loquace lorsque, quelques années plus tard, il rencontra l'un des premiers entrepreneurs de Banff à se lancer dans le ski. Erling Strom, jeune moniteur norvégien était venu là avec un aristocrate italien tourné guide

Le défrichement de la grande route Banff-Windermere, ca. 1923.



Au-dessus: Cave & Basin, 1922.

Gauche, au haut: Carnaval d'hiver de Banff, 1925.

Gauche, au bas: En 1928, nourrir les ours était toujours une nouveauté, cependant peu après, les ours sont devenus un problème sérieux.

À l'opposé: Wilf Carter en voyage avec les Trail Riders of the Canadian Rockies, 1935 (gauche).

La piscine du Château Lac Louise, ca. 1930 (droite).

Erling Strom, ca. 1932.

de montagne, le marquis degli Albizzi, et de quatre clients pour une première expédition d'hiver sur le mont Assiniboine. Par la suite, Strom devait y ouvrir un pavillon de ski avec la collaboration du CP.

Wilson, après avoir toisé le jeune skieur, lui déclara: "Il faudrait que la chasse soit ouverte contre des gens comme vous." Il croyait que Strom perdrait ses touristes dans les avalanches ou les ferait périr de froid. Strom n'était toutefois pas homme à se laisser intimider. Il répondit fièrement au vieux cavalier: "Nous sommes un peuple d'hiver . . . et nous croyons que la neige nous ouvre tout grand le pays." L'avenir devait lui donner raison car aujourd'hui des milliers de skieurs de fond pratiquent leur sport tous les hivers dans les parcs nationaux.

Il faut remonter encore plus loin que la première visite de Strom pour trouver les origines de l'industrie du ski à Banff, qui représente aujourd'hui des millions de dollars. Dès 1917 des jeunes gens de l'endroit qui avaient pour tout équipement des skis de fabrication domestique et des fixations de cuir, ont construit un tremplin pour le premier carnaval d'hiver de Banff. Dès 1937, ce sport était si populaire que le CP mit en service des "trains de neige" spéciaux pour amener dans les montagnes les skieurs et les spectateurs.

Les gardes tardèrent à adopter les planches de noyer. Comme ils se déplaçaient le plus souvent seuls, ils préféraient les raquettes qui leur semblaient plus sûres et plus efficaces. Jack Romansen, cependant, avait adopté les skis pour patrouiller le district du ruisseau Bryant, près du mont Assiniboine. Romansen était un innovateur qui refusait d'utiliser les farts et les peaux de phoque. Il avait plutôt fixé au talon de ses skis un mécanisme articulé qui empêchait le recul. De plus, il savait utiliser les vents violents du lac Spray lorsqu'il allait vers l'est: il portait un parachute qu'il déployait en arrivant sur le lac, et pour peu que le chinook souffle il avançait à une vitesse phénoménale. Selon la légende, un employé de la Calgary Power a conduit son camion dans un fossé après avoir vu Romansen filant derrière son parachute quinze mètres au-dessus de la glace et voguant vers l'est.

Le ski, sans l'avantage que donnent les remonte-pente, continua de croître en popularité auprès des gens de l'endroit pendant la grande crise des années '30. L'argent était rare, mais la neige était abondante et ne coûtait pas cher. Les principaux centres étaient près de Banff, ceux du mont Norquay et de Sunshine et Skoki Lodge, près du lac Louise.

La crise continuant de sévir, les montagnes en saison estivale redevinrent la chasse gardée des nantis. Pour bien des Canadiens de l'Ouest, dont les agriculteurs d'une Alberta en proie à la sécheresse, l'éclat des montagnes n'était qu'un mirage à l'horizon évoquant le souvenir de vertes forêts et de cours d'eau limpides. Ils attendaient les lourds nuages qui déverseraient sur eux une pluie indispensable pour sauver leurs récoltes.

En 1935, des entrepreneurs bâtissaient de nouveaux pavillons dans le parc, mais pendant ce temps la police fracassait le crâne de jeunes travailleurs au cours de

l'émeute de Régina. De son côté, le CP était occupé à semer un gazon spécial sur son terrain de golf qu'il entourait d'une clôture pour éloigner les insatiables wapitis. Les arroseurs tournoyaient au soleil.

Lancés à vive allure vers l'ouest dans des trains de grand luxe, les opulents touristes s'inquiétaient parfois de voir leur convoi freiné par des nuées de sauterelles si denses que les roues de la locomotive glissaient sur les rails.

Les trains de marchandises transportaient une autre classe de touristes: toute une génération de jeunes travailleurs en chômage voyageait clandestinement d'un bout à l'autre du pays à bord des trains. À Banff, on pouvait trouver un semblant de travail grâce à des projets d'assistance. C'est ainsi que l'établissement de bains des sources supérieures fut construit en 1932 par des chômeurs de l'endroit. La route de Norquay et une partie de celle de Banff à Jasper furent construites à la main. Lorsque Benny Goodman demanda la construction d'un aéroport à Banff pour qu'il puisse y venir à bord de son avion privé en 1934, le CP communiqua avec le gouvernement et des jeunes gens se mirent à l'oeuvre avec leur pic et leur pelle, au pied du mont Cascade.

C'est alors que Hitler envahit la Pologne! Tout d'un coup, tous avaient du travail, les uns dans la fabrication des fusils, les autres comme soldats pour porter ces fusils.

En 1942, le grand hôtel ferma ses portes pour la durée de la guerre. L'essence était rationnée et le tourisme était mort. En fin de semaine, cependant, en été comme en hiver, les trains déversaient des flots d'hommes et de femmes en uniforme qui profitaient d'une permission pour s'amuser ferme pendant qu'ils le pouvaient encore.

Les nobles dispositions de la Loi de 1930 sur les parcs nationaux, selon lesquelles il fallait préserver les parcs pour les générations à venir, allaient être mises à rude épreuve. À la fin de la Seconde Guerre mondiale commença pour les parcs une période de popularité dépassant les plus folles espérances de leur grand architecte, J. B. Harkin. Celui-ci avait déclaré que "les parcs appartiennent au peuple." Les gens allaient venir, et en nombre sans précédent, chacun avec son attente particulière voir ce que les parcs avaient à offrir. Avant sa retraite, le commissaire avait gagné la bataille pour que le premier "parc de la nation" soit un succès. Une autre lutte allait s'engager: il faudrait protéger le parc des dangers de ce succès.

La haute saison 10

Le cadavre du mouflon était lourd, comme celui de n'importe quel animal mort, et le soleil y avait fait son oeuvre. L'automobiliste qui l'avait renversé devait rouler bien au-dessus de la limite de vitesse, car il ne devait plus rester un os intact.

Après avoir pris une bonne respiration, je saisis la bête ensanglantée par une corne pour la hisser dans la benne du camion de patrouille.

C'était mon premier été comme garde au parc national Banff. Je venais de passer l'hiver à la limite ouest du parc national de Prince-Albert, en Saskatchewan, à écouter hurler les loups et sans voir un seul touriste en six mois.

"Bienvenue à Banff!" m'avait-on dit lorsque je m'était présenté au début du printemps pour ma nouvelle affectation. "Vous allez enfin savoir ce que c'est que la haute saison."

Comme je me glissais derrière le volant, le crépitement de la radio se fit entendre au milieu des bruits de la circulation. La haute saison était effectivement très active et les problèmes ne manquaient pas. Par ce beau jour ensoleillé, c'était la cohue et toutes sortes de difficultés se présentaient: toilettes bouchées, embouteillages sur les routes, randonneurs perdus, ours noirs affamés. Le gros de mon équipe était pris par un sauvetage en hélicoptère sur les falaises du mont Rundle. Un alpiniste était mort et un autre, en difficulté, s'accrochait à grand peine.

En me remettant en route, j'entendis la préposée d'un terrain de camping bondé appeler mon expéditeur. Elle semblait inquiète.

"Où est cette voiture de police? À vous."

"La GRC s'occupe d'un accident de voiture. À vous."

"Envoyez-moi vite de l'aide avant qu'ils ne tuent ce gars-là!"

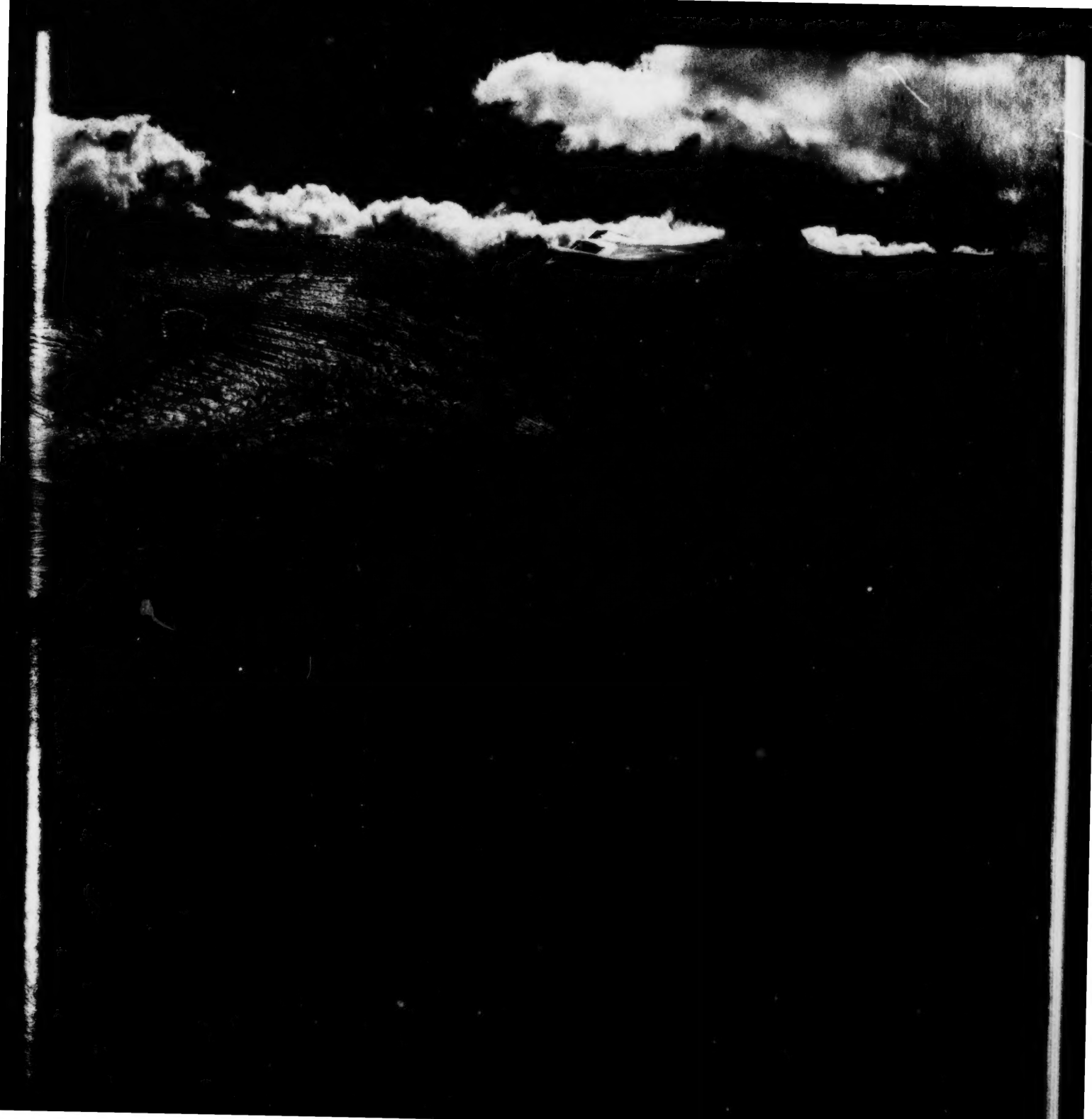
"Attention, trente-cinq. Cinquante-neuf, bureau du garde."

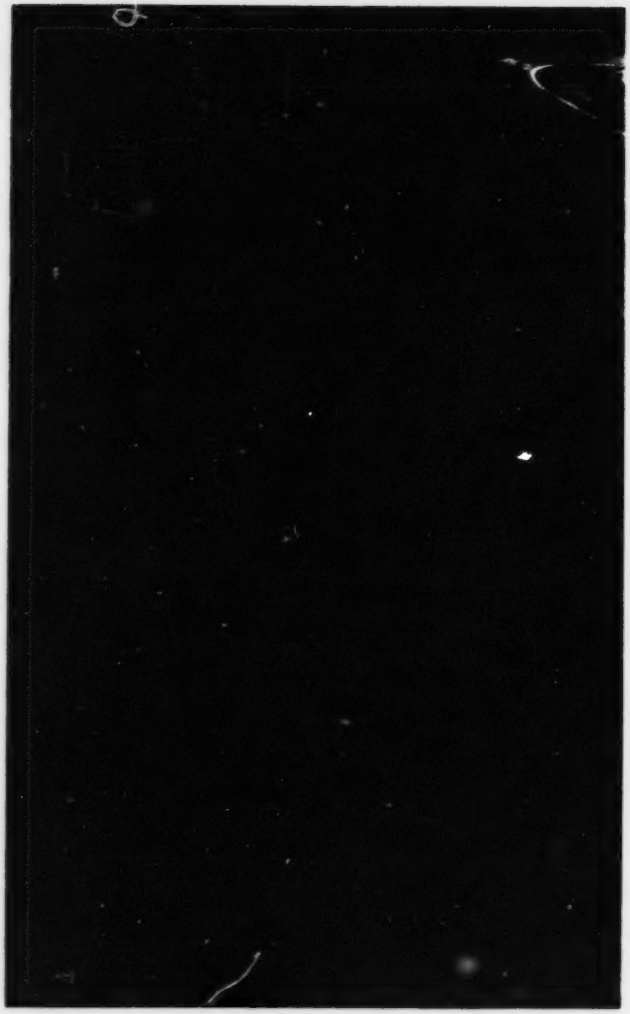
Je pris mon micro: "Cinquante-neuf. J'ai pris note. Je suis en route."

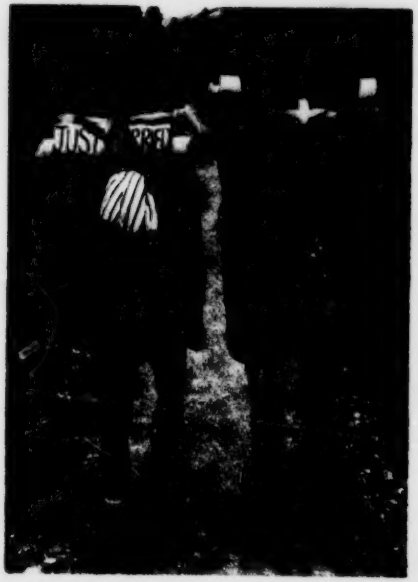
Ce terrain de camping comble était en fait une carrière de sable abandonnée où s'entassaient les caravanes énormes et les remorques. Je me rangeai auprès du camion de la préposée. Un petit attroupement en colère d'hommes d'âge moyen, pères de jeunes enfants, parlait avec elle. Le motif de leurs préoccupations était un tout jeune homme de 17 ans qui, de toute évidence, était complètement ivre. Juste à ce moment, agrippé à un pin, il se mit à uriner devant tout ce monde en criant: "Harvey, Harvey, où t'es passé, Harvey?"

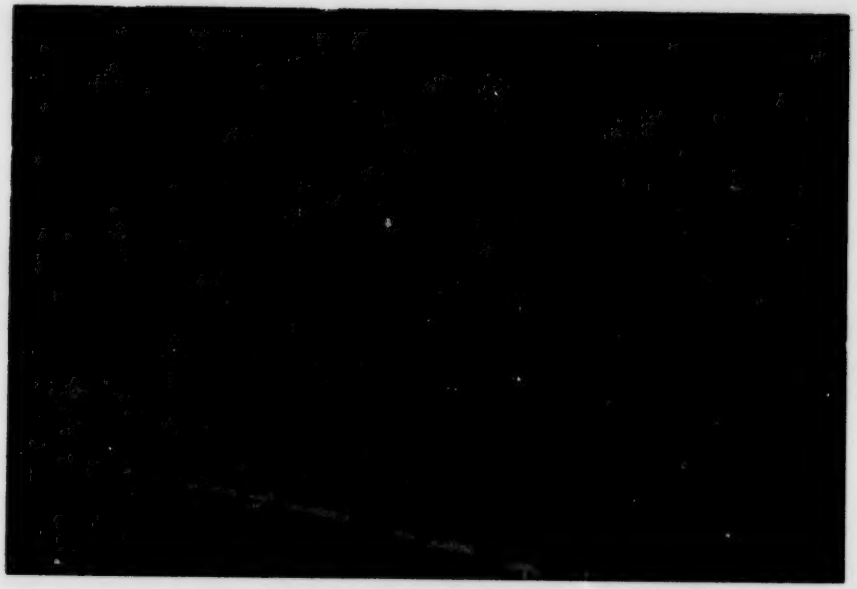
Harvey avait été chassé du terrain le matin même, la police ayant dû intervenir pour mettre fin à une fête trop bruyante mais le gamin s'était probablement évanoui dans les buissons et avait été oublié.

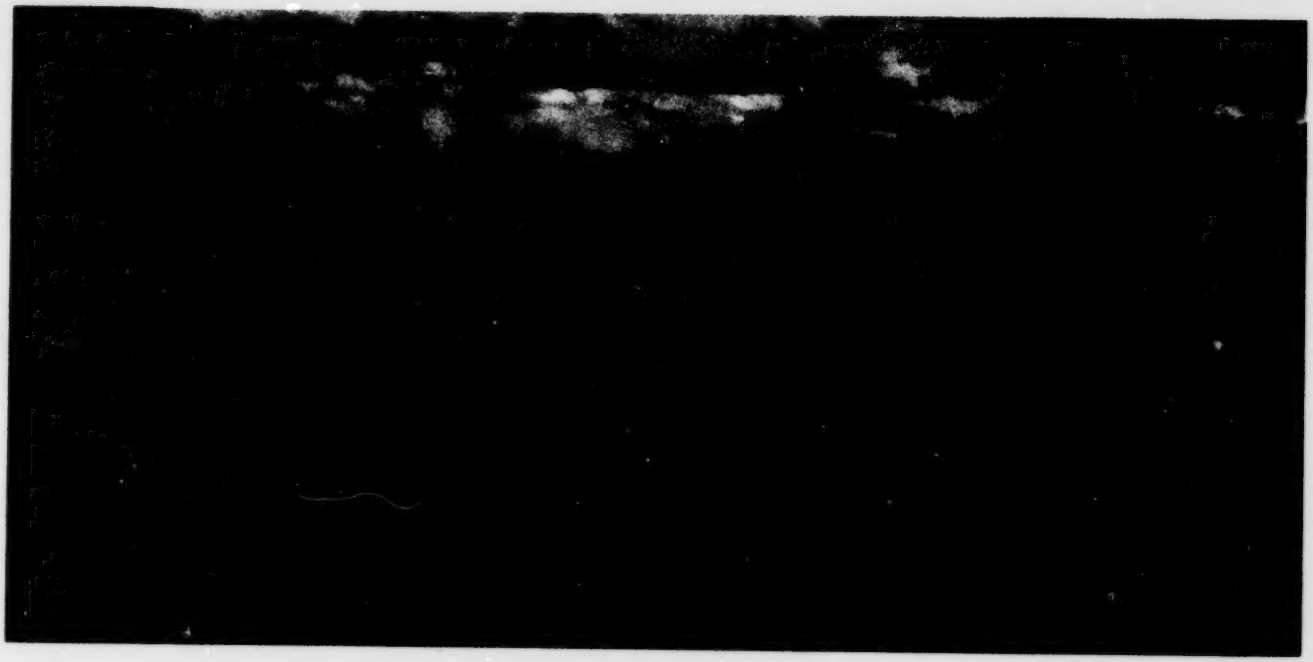
Complètement débordée, la préposée s'approcha: "Je vous en supplie, emmenez-

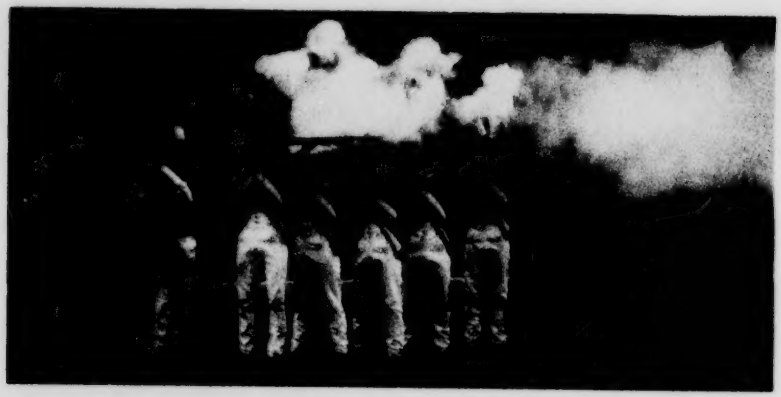


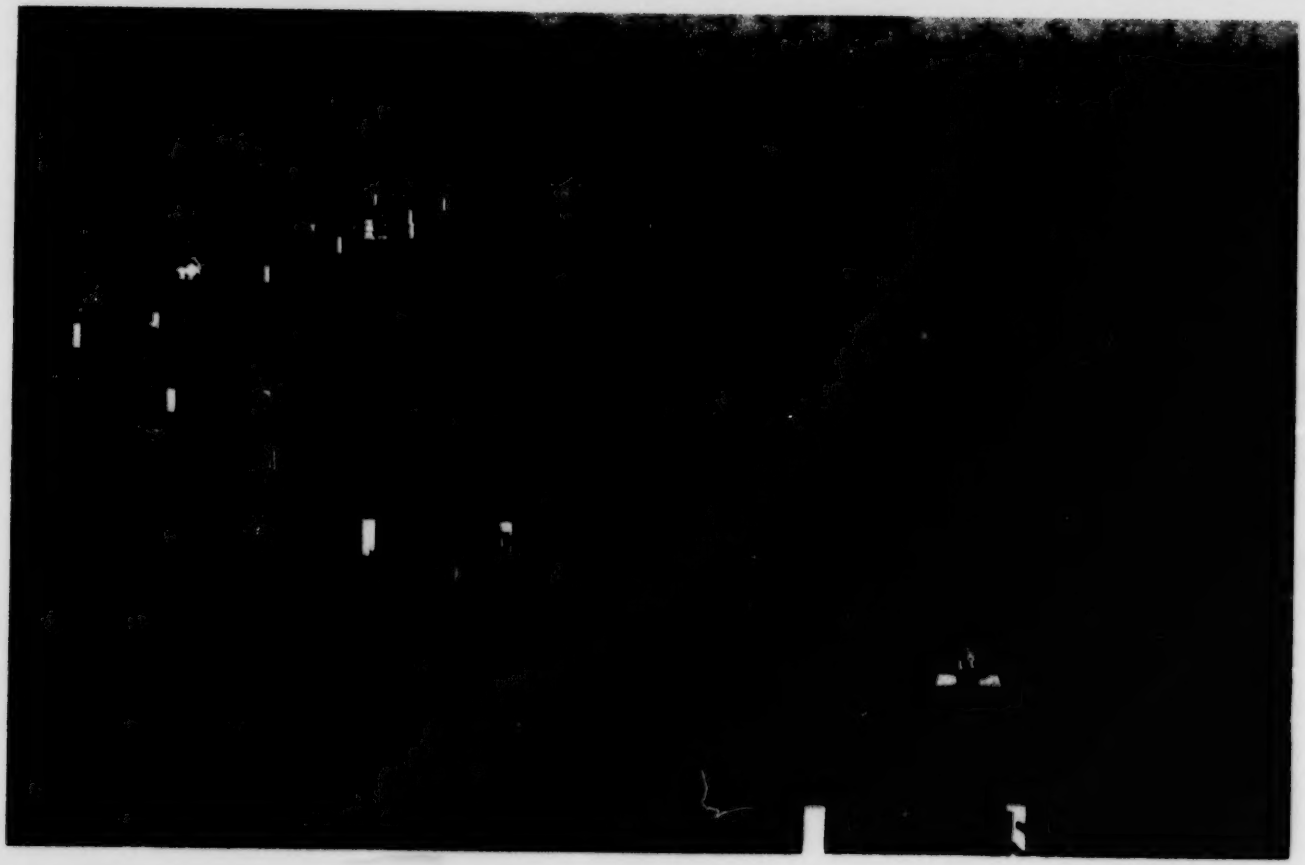


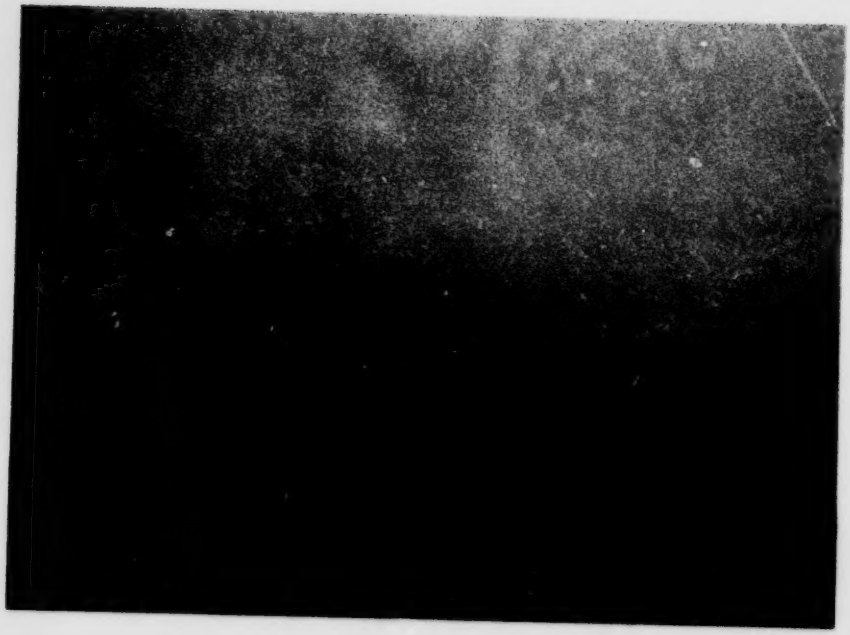


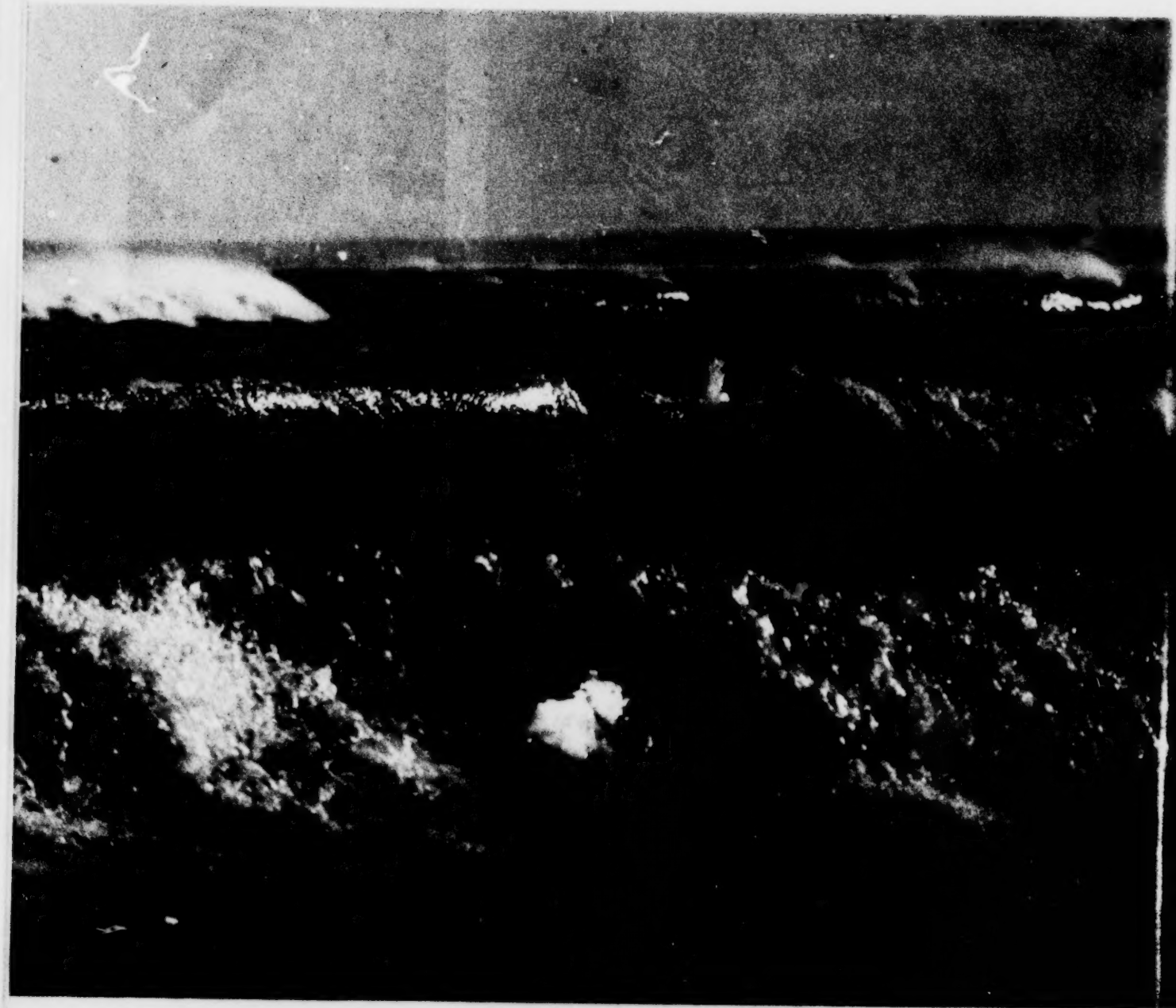


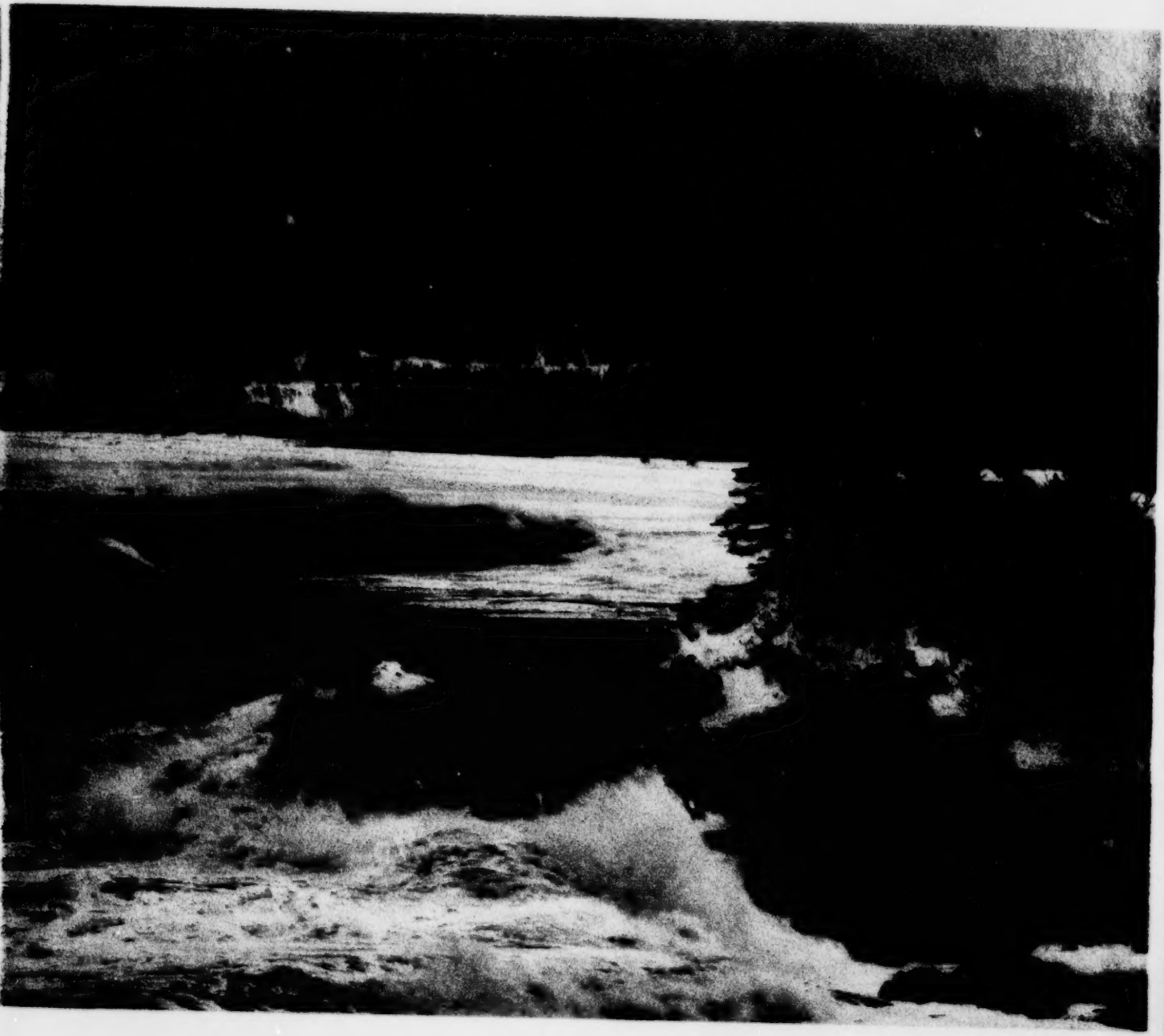












moi ce gars-là. Il est en train de choquer tout le monde.''

Je conduisis le jeune homme vers le camion. Il sentait encore plus mauvais que le mouflon écrasé. Un peu abasourdi, il monta.

''Bouclez votre ceinture, s'il vous plaît.''

''Où que je suis rendu?''

''Bienvenue au parc national Banff'', répondis-je, ''et vous êtes en état d'arrestation.''

''Je ne me sens pas bien!''

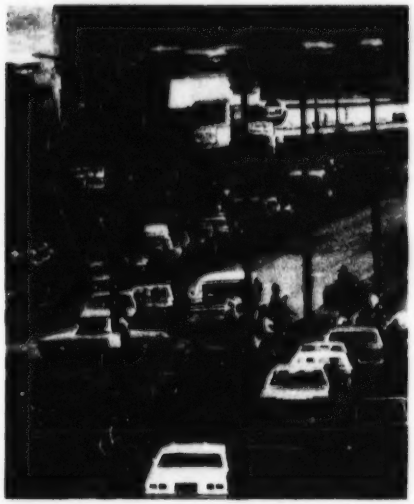
''Baissez votre vitre!''

Animaux écrasés, embouteillages, carrières, ivrognes, à quoi tout cela rime-t-il? C'est la rançon de la popularité. Les parcs nationaux commençaient à sentir les effets de la prospérité et de l'explosion démographique d'après guerre. L'automobile avait détrôné le train pour se rendre dans les parcs et c'est par les routes que déferlaient les foules. En 1960, il y avait au Canada une voiture pour 4.5 personnes. Parmi le million de visiteurs venus à Banff cette année-là, on trouvait donc la famille type: maman, papa, le grand frère et la grande soeur sans oublier le bout de chou qui machouillait sa sucette. En 1966, on atteignait les deux millions de visiteurs et les installations du parc ne suffisaient plus.

Au cours des années '60 et '70, la Transcanadienne devint le lieu d'un véritable carnage pour la faune des parcs. La coexistence sur les routes de transporteurs lancés à vive allure et des véhicules beaucoup plus lents des touristes a également entraîné une multiplication des accidents tragiques. Au moment où ce livre est imprimé, on double la Transcanadienne. Pour la première fois, on a recours à des clôtures et à des passages souterrains pour protéger les animaux. C'est un compromis regrettable mais indispensable entre le souci de sécurité et les idéaux des parcs nationaux. Nous avons tiré de cette expérience de précieuses leçons: les routes et les chemins de fer n'ont pas de place dans les parcs nationaux de l'avenir.

Il faut ajouter que ces incidents regrettables sont confinés dans une bande très étroite, celle du couloir de la Bow. De chaque côté de la voie ferrée et de la route s'étendent 6000 kilomètres carrés d'arrière-pays relativement intact. Malheureusement cette bande de terre sert d'introduction à tous les visiteurs du parc et bon nombre d'entre eux ne s'aventurent pas plus loin.

Il reste donc des régions sauvages, grâce à Howard Douglas et à tous les autres. Il y aura toujours la route, la voie ferrée, les remonte-pentes et surtout la zone urbaine de Banff, nid de lumière dans ce réseau d'acier et de bitume. Dans quelle autre ville canadienne peut-on, en une seule journée, grimper en téléphérique, faire du ski de descente ou de randonnée, frémir au rugissement des camions de transport, photographier un orignal, prendre un repas gastronomique, se baigner dans les sources chaudes aménagées par la nature, assister à un spectacle du Royal Winnipeg Ballet, s'enivrer, danser le boogie jusqu'à tomber de fatigue et, de surcroît, attraper une contravention?



La rue principale à Banff, 1937 et aujourd'hui.

Aileen Harmon près du mont Assiniboine, 1934.

Nulle part! Et c'est bien là le problème. On peut jouir de quelques-unes de ces activités et très bien, dans n'importe quelle ville, mais sans le panorama splendide des hautes montagnes. Les parcs nationaux doivent nous offrir quelque chose de plus paisible, plus proche de la contemplation et qu'on ne peut trouver nulle part ailleurs que dans ces lieux sacrés. Tout le monde a entendu parler de Banff, mais il est étonnant de constater combien de Canadiens (environ 65 p. 100, selon un sondage) ne savent pas que cette ville est située dans un parc national.

Pendant de trop nombreuses années, le premier parc national a essayé d'être tout à tous, s'alliant volontiers à l'entreprise privée. Tous saluaient ce noble objectif de la "préservation des parcs nationaux intacts pour les générations à venir," mais personne n'avait de réponse sérieuse à proposer pour le réaliser. Ce qui aux yeux de l'un est un obstacle, semblera une amélioration merveilleuse à quelqu'un d'autre.

Pour certains, c'était un sacrilège de cueillir une seule fleur sauvage, mais pour d'autres, les constructions de l'homme comme des remonte-pentes et des attractions comme le musée de cire de Banff offraient un spectacle sans pareil dans la nature. Le musée a aujourd'hui disparu, mais il y a maintenant trois grands centres de ski dans notre premier parc national. Attachés à promouvoir Banff, certains estiment que le parc pourrait devenir le haut lieu des loisirs de la société élégante pour peu que Parcs Canada autorise de nouveaux aménagements.

Il y a quelques décennies, le commissaire Harkin nous a prévenus que les parcs risquaient de perdre cela même qui les distingue du monde civilisé à moins que les travaux d'aménagement ne soient rigoureusement contrôlés. Ses appréhensions sont aujourd'hui confirmés de façon éclatante.

À titre de membre de l'Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources, le Canada, doté du plus imposant ensemble de parcs au monde, a collaboré à l'établissement de normes internationales régissant la création de nouveaux parcs. Selon ces lignes directrices, on ne peut désigner comme parcs nationaux les zones habitées et exploitées. Fait paradoxal et très regrettable pour le Canada, son premier parc national a été cité comme exemple d'une réserve qui ne correspond plus à ces exigences.

De toute évidence, ce premier parc a été victime de l'histoire, de l'usage excessif qu'en ont fait les visiteurs au fil des ans et des interventions des hommes d'affaires réclamant de nouveaux aménagements.

Devant l'indifférence du public, les fonctionnaires anonymes du service des parcs se sont efforcés de protéger les parcs nationaux et historiques. Les parcs étaient populaires, mais leurs utilisateurs ne s'en préoccupaient guère. Par ailleurs, la politique des parcs était établie au petit bonheur, sans le soutien de sérieuses études écologiques sur la gestion des terres et de la faune.

En 1960, l'honorable Alvin Hamilton, alors ministre chargé de la direction des parcs, lança un appel désespéré au Parlement, demandant à ceux qui aimaient

les parcs de faire front commun et de seconder ses efforts pour sauver les parcs de ceux qui souhaitaient les exploiter en mettant à profit tous les trucs de loisirs qu'on pouvait connaître.

À cette même époque, la direction des parcs traversait une véritable révolution interne. Pour la première fois, elle tentait de formuler une politique de gestion complète visant à redresser certaines erreurs du passé et à protéger les nouveaux parcs de l'avenir. Des citoyens intéressés et des groupes voués à la conservation de la nature, comme l'Association des parcs nationaux et provinciaux, se rallièrent à cette cause, contribuant à informer le public des raisons pour lesquelles il fallait créer de nouveaux parcs et encadrer les installations de loisirs de type urbain qu'on y aménagerait.

La direction des parcs entra dans l'ère du Verseau en se donnant un objectif ambitieux, fidèle aux voeux du public, qui voulait des parcs qui représenteraient chacune des quarante-huit zones naturelles du Canada.

On proposait de créer des parcs sur les côtes de l'Arctique, de l'Atlantique et du Pacifique et dans les Prairies. L'objectif formulé en 1964 est de taille: ''définir un nouvel ensemble de parcs qui soit représentatif du patrimoine naturel et humain du Canada, afin de préserver ces parcs pour toujours . . . '' Cet objectif s'est matérialisé, car depuis 1964, on a créé dix parcs nationaux, comme celui de Kejimkujik, en Nouvelle-Ecosse, de Pacific Rim dans l'île de Vancouver, et trois autres dans le nord: Nahanni, Kluane et Auyuittuq. D'autres sont prévus. C'est une tâche difficile que de créer des parcs nationaux et il faut beaucoup de temps. Ce n'est plus comme à l'époque où le ministre de l'Intérieur pouvait unilatéralement mettre des terres de côté pour constituer des parcs. Il faut parfois jusqu'à huit ans pour faire les recherches et mener à bien les négociations avec les gouvernements provinciaux et les personnes touchées avant que le gouvernement fédéral ne puisse acquérir les sites naturels ou historiques d'intérêt national.

Désormais, dans tous les parcs nationaux, il faudrait confier à des scientifiques le soin de faire l'inventaire de la faune et de la flore, des particularités naturelles ou historiques et des habitats fragiles du point de vue écologique. Par après on établirait un plan d'utilisation qui classerait en diverses zones les terres du parc: ''zones de loisirs en plein air,'' ''zones spéciales'' (habitats fragiles) ''et zones de forte utilisation'' (ville et services).

Grâce à ces connaissances et au zonage, on pourrait contrôler les activités des visiteurs et l'intensité de ces activités. L'idée maîtresse, c'était d'harmoniser les activités de l'homme dans les parcs avec les nécessités de la préservation des diverses formes de vie.

La population fut invitée à participer, à la faveur d'audiences publiques, à la planification de l'avenir de ses parcs.

Lorsqu'on veut créer des parcs et les protéger par la suite, il faut pouvoir compter sur une population bien informée. Cette information du public est depuis

Le ski à Skoki.

Au dos de la page: Le bas du pic Pika et la région de la vallée Skoki.

longtemps un des objectifs principaux des parcs nationaux mais le Canada avait, jusqu'en 1959, un retard considérable sur les Etats-Unis dans le domaine de l'interprétation des parcs nationaux.

Aux yeux de ces hommes bien en chair et en os qu'étaient les gardes chevronnés des parcs, les premiers naturalistes (ou interprètes, comme on les appelle parfois) semblaient un peu désincarnés. Ma première vraie rencontre avec l'un d'eux, en pleine action, s'est déroulée près de la crête Parker le long de la Promenade des Glaciers. Mon attention fut attirée par un groupe qui entourait un personnage très animé revêtu d'un anorak orange. C'était un jour froid, venteux et le temps annonçait presque de la neige. L'été tirait à sa fin. Curieux, je m'approchai et fus accueilli par de larges sourires. Visiblement, ces touristes avaient beaucoup de plaisir. L'homme à l'anorak était Bob Sandford, naturaliste embauché pour la saison. Un bonnet blanc de cuisinier avait remplacé son chapeau d'uniforme.

"Vous arrivez juste à temps," lança-t-il joyeusement, "nous allons créer la terre."

Intrigué, je contemplais le matériel qu'il avait étalé sur une table de camping pliante: deux grands moules à pâtisserie, des seaux de sable, une bouteille d'eau à vaporisateur, une boîte de farine, un contenant de flocons de persil et une canette de crème à raser parfumée au citron.

Il commença par verser un peu d'alcool méthylique dans l'un des moules.

"Au début, il n'y avait rien," commença-t-il d'une voix sépulcrale. Un grand silence enveloppa le groupe, fasciné par cette lueur d'inspiration qui animait son regard. "Il n'y avait que le néant et les ténèbres où je contemplais l'infini. Pour m'amuser, je décidai de mettre le feu", s'exclama-t-il, en enflammant l'alcool. Très fier, il ajouta: "Je créai la matière en fusion", et il ajouta du sable avec une grande cuiller de bois. Le contenu du moule se transforma, au grand ravissement des jeunes, en un dessert flambé.

Le cuisinier cosmique prit une cuiller de bois et versa du sable chaud dans l'autre moule.

"Je fis la terre," expliqua-t-il, "et le septième jour, je me reposai en la laissant refroidir."

Devant un auditoire captivé, il façonna le sable pour représenter la surface brûlante du globe. De quelques gestes légers, il esquissa des nuages. De son vaporisateur, il fit des rivières, n'oubliant pas au passage d'arroser quelques spectateurs. Un seau d'eau devint l'océan et une boîte de sardines la première manifestation de la vie marine. L'océan, rempli de sédiments grouillant de vie marine, se dessécha. Les strates, soulevées avec une spatule, se brisèrent et se courbèrent pour former des montagnes, obéissant docilement aux volontés du sculpteur. Quelques enfants levèrent les yeux vers les montagnes qui les entouraient comme s'ils les voyaient pour la première fois.

Puis la farine neigea et se comprima pour former d'onctueux glaciers au parfum de citron qui descendaient lentement aux flancs des montagnes, creusant des vallées et aplanissant les terres pour former des prairies.

Bob fit rayonner le soleil sur l'ère glaciaire et les glaces se retirèrent sur les cimes. Les flocons de persil figurèrent l'herbe et les arbres, et le sol de la montagne était là!

Se détournant du modèle pour contempler tout autour les pics enneigés qui marquent la Ligne de partage des eaux, une dame demanda: ''Comment la végétation peut-elle pousser dans toute cette rocaille et cette glace?''

Bob, en remettant son stetson, lui répondit: ''J'ai quelque chose à vous montrer.'' Il nous mena vers une grosse pierre couverte de lichens et entourée de fleurs blanches.

''Voici un des endroits où la vie peut commencer. Ces excroissances rouges et rugueuses sont un végétal bien vivant: des lichens. Ceux-ci sont le produit d'une association entre une moisissure et une algue. La moisissure conserve l'eau nécessaire à la croissance de l'algue, tandis que celle-ci produit les hydrates de carbone, possédant ce qui manque à la moisissure, c'est-à-dire la chlorophylle nécessaire à la photosynthèse.''

''La science donne un nom à cette association de plante: la symbiose. Je préfère parler d'une étreinte de vie. Le lichen est l'un des premiers maillons de la vie. Un jour, dans quelques milliers d'années, il aura fait disparaître ce rocher, produisant le sol où la cassiope des montagnes Rocheuses peut pousser, aussi bien que les sapins rabougris qu'on voit là-bas.''

À un spectateur étonné de la lenteur du processus, le naturaliste répondit: ''Bien sûr, il faut beaucoup de temps. Il a fallu des milliers d'années pour recouvrir ces pentes de quelques pouces de sol. C'est pourquoi il faut être très prudent dans notre utilisation de la montagne, quand nous traçons des routes, ou quand nous aménageons des terrains de camping, des remonte-pentes et même des sentiers de randonnée.''

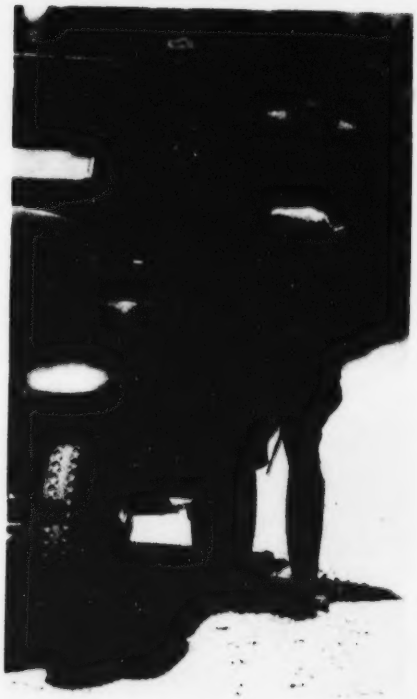
Je fus impressioné de voir comment cet ami de la nature pouvait captiver les visiteurs du parc. Il m'apparut clairement que c'était simplement un moyen de transmettre avec générosité et entrain un très important message.

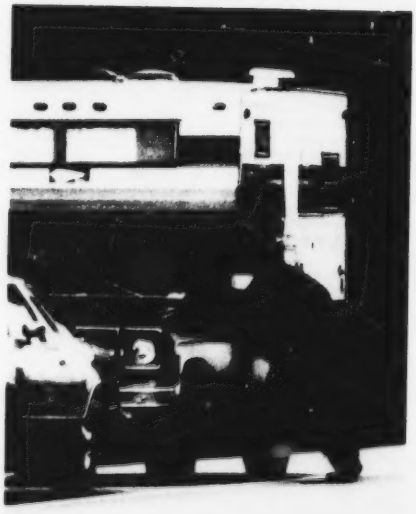
Sandford prenait son travail très au sérieux. Il définissait même le naturaliste comme ''le chaînon humain entre les éléments naturels et historiques du parc et les visiteurs.''

Les naturalistes complètent les randonnées guidées par des programmes destinés à expliquer les différentes caractéristiques du parc. Ainsi, pour faire vivre le parc dans l'imagination des visiteurs, Sandford utilisait des diapositives, des poèmes, des chansons originales et des entrevues enregistrées avec des vieux routiers.

Ces spécialistes ne sont pas arrivés trop tôt dans les parcs, car il faut largement compter sur leur intervention pour modifier l'attitude de nombreux citadins qui considèrent la faune et le milieu naturel comme un disneyland.

Dans les parcs nationaux, l'une des manifestations les plus évidentes de cette attitude est cette irrésistible envie qu'ont les visiteurs de nourrir les bêtes sauvages,





Guides suisses, ca. 1904.

ce qui est à la fois dangereux et illégal. De plus en plus d'animaux, notamment chez les ours noirs, sont arrivés à ne plus se passer de friandises. Les offrandes des touristes et la présence de grandes quantités de déchets dans les zones urbaines et les terrains de camping ont amené les ours noirs et les grizzlis à s'habituer à la présence de l'homme. Ces animaux sont alors deux fois plus dangereux, car l'homme a tendance à les considérer comme "apprivoisés" et à ne pas s'en méfier.

Les gardes passaient de plus en plus de temps à piéger des ours qui hantaient les poubelles ou à leur injecter des tranquillisants avant de les transporter dans l'arrière-pays par camion ou hélicoptère. En dernier recours, il fallait abattre les récidivistes, faisant diminuer la population des ours. Les autopsies révélaient parfois des estomacs malades, bloqués par des masses de sacs de plastique.

En 1980, plusieurs personnes furent lacérées par un grizzli, dont l'une fatalement à quelques centaines de mètres de la ville. Conscients des erreurs du passé, on a profondément modifié la politique du parc sur la manutention des déchets, qui sont maintenant transportées par camion jusqu'à Calgary. En dépit d'une campagne d'information menée sur les lieux mêmes et au moyen des médias, certains visiteurs s'entêtent encore à nourrir les animaux sauvages.

Parcs Canada s'en remet largement à ses naturalistes pour expliquer les parcs et ce qui fait leur valeur mais c'est toujours aux gardes qu'il incombe de faire respecter la réglementation. C'est à eux de protéger les parcs contre tout abus et de mettre les visiteurs à l'abri des dangers.

Le garde d'aujourd'hui, très diplômé en conservation par une école technique — plusieurs ont un diplôme universitaire — allie les traditions d'hier et les réalités modernes. Son stetson rappelle la petite équipe de cowboys que Howard Sibbald embaucha en 1909. Les gardes des parcs de l'Ouest font encore leur patrouille à cheval et utilisent des bêtes de charge tandis que ceux des parcs côtiers ont dû apprendre à naviguer et à faire de la plongée autonome pour protéger un environnement bien différent.

Les gardes de montagne ont dû s'adapter à la popularité croissante des loisirs de plein air après la Seconde Guerre mondiale. Vers 1950, ils durent admettre que le ski et le remonte-pente allaient s'imposer. Ils ont donc appris à skier juste à temps pour faire les premières patrouilles à ski, tout comme ils ont dû apprendre à prévoir les avalanches, à secourir les victimes des avalanches et à stabiliser les pentes de ski au moyen de puissants explosifs.

Un terrible accident d'alpinisme survenu en juillet 1954 au mont Victoria près du lac Louise, mit en évidence la nécessité de faire de ces skieurs-cowboys des alpinistes complets.

Quatre alpinistes mexicaines et leur guide firent une chute de 2 000 pieds et trouvèrent la mort au col Abbot. Trois autres femmes terrifiées, qui formaient une deuxième cordée, n'arrivaient plus à redescendre. Le guide suisse Ernest Feuz, alors âgé de 65 ans, prit la tête d'une équipe de secouristes formée d'employés

du CP. L'ascension ne prit que la moitié du temps normalement nécessaire.

Avant la Seconde Guerre mondiale, les accidents d'alpinisme et de ski étaient rares. Le secourisme a toujours relevé de la direction des parcs mais la plupart des missions de sauvetage en altitude étaient confiées aux guides suisses ou aux membres du club alpin. Les gardes prêtaient leur concours pour ramener les victimes par traîneau en hiver ou en été, dans des civières portées par des chevaux. Toutefois en 1955, Ernest Feuz devait prendre sa retraite et le CP avait décidé de se défaire de son service de guides.

Le directeur des parcs nationaux, James A. Hutchinson, s'inquiétait vivement de voir disparaître ce service. Il décida d'organiser sur le champ un programme de formation pour faire des gardes des parcs de montagne des secouristes compétents. Il retint les services de Walter Perren, guide suisse de 37 ans qui fut nommé à Banff comme garde en chef chargé de la formation en secourisme de montagne. Il avait affaire à des cavaliers. Certains vétérans aux tempes grises avaient à l'égard des alpinistes une attitude de franche hostilité. L'un d'eux disait même: ''Je peux descendre n'importe lequel de ces imbéciles . . . avec un .270''.

Perren, affable et patient mais aussi extrêmement énergique, n'en réussit pas moins à gagner la confiance de toute la vieille garde sans exception. À la première leçon d'escalade, qui se déroula à ''Cuthead College'', campement sous la tente au nord de Banff, il étonna ses élèves en montant et descendant dans les falaises avec autant d'agilité qu'une chèvre des montagnes pendant qu'eux s'accrochaient à leurs prises, tentant d'apprendre les règles de l'art.

À cette époque-là, neuf gardiens sur dix fumaient. ''Walter'', criait l'un de ces pauvres fumeurs, la cigarette au bec, ''c'est encore loin?'' C'est alors que très haut, là où la corde de nylon permettait d'atteindre un minuscule relais, paraissait le visage enjoué du guide: ''Chuste un peu plus haut'', disait-il pour encourager le grimpeur. ''Chuste un peu plus haut'', répétait l'élève en grommelant. La réponse était invariablement la même, que ce soit une falaise d'exercice de 200 mètres ou une paroi glacée de 11 000 pieds. Les novices firent de ce mot leur cri de ralliement à la fois humoristique et désespéré: ''Chuste un peu plus haut''.

L'un des endroits favoris de Walter Perren pour parfaire la formation de ses alpinistes était le mont Victoria. Il y a là-haut un arceau de neige bien connu, sur la crête sud: rien au dessus que les nuages, rien en dessous que la Colombie-Britannique d'un côté, l'Alberta de l'autre. Perren franchissait la passerelle avec la corde flottant librement derrière lui, trouvait un bon point de relais et appelait les novices à sa suite. Bien souvent, ceux-ci se mettaient à califourchon et n'avançaient de quelques pouces à la fois qu'en se glissant le postérieur sur la neige.

''Debout, les gars,'' leur lançait un Walter Perren plein d'entrain, ''vous n'allez pas vous taper la tête contre le plafond.'' Et les cowboys devenus alpinistes prenaient soudain conscience qu'ils venaient d'escalader leur première haute montagne, ce qui leur arrachait un sourire. En fait, certains y prenaient goût, mais ils faisaient l'impossible pour ne pas le montrer.

Afin de suivre les progrès enregistrés en alpinisme, les gardes commencèrent à s'entraîner plus longtemps et à utiliser du matériel de plus en plus perfectionné. C'est ainsi qu'ils s'entraînèrent avec le premier équipement de secours avec câble mis au point en Suisse. En 1966, ils en firent usage pour rescaper deux alpinistes incapables de descendre d'une corniche située à 250 pieds au dessous du sommet du mont Babel (3 101 m).

Walter Perren réussit donc à faire des gardes du parc des alpinistes compétents. Il fut emporté trop tôt par la leucémie en 1967. Les gardiens perdirent leur guide et le monde de l'alpinisme un homme d'une grande bienveillance qui trouvait sur les cimes son plus grand bonheur. En 1975, les gardes de Banff réalisèrent un nombre record de sauvetages: 134 missions en un an. L'alpinisme faisait partie de la routine.

Au cours de la dernière décennie, Parcs Canada, grâce aux moyens dont il s'est doté pour les missions de secours en montagne, a été admis comme seul membre nord-américain de la Commission internationale pour le sauvetage alpin. On le doit en grande partie aux successeurs de Walter Perren, Peter Fuhrmann, de Banff et Willi Pfisterer, de Jasper, spécialistes alpins de la région.

Au fil des ans, Fuhrmann et Pfisterer n'ont ménagé aucun effort pour maintenir et même améliorer la qualité internationale des services de secours établis par Perren. Fuhrmann implanta dans les parcs la technique de treuillage par hélicoptère qui consiste à faire descendre un ou deux gardes, rattachés à l'appareil par un filin et un harnais spécial jusque sur les lieux de l'accident où les difficultés de terrain empêchent l'hélicoptère de se poser.

Le recrutement de nouveaux gardes dans les générations plus jeunes a entraîné une évolution frappante de l'attitude à l'égard de l'alpinisme. Certains d'entre eux ont même acquis la compétence voulue pour être admis dans l'Association des guides canadiens des montagnes. L'escalade, tout comme le ski de descente, de randonnée ou de montagne, est désormais un élément bien établi, indissociable du travail et de la vie du garde.

Les voix du passé

11

Un beau jour d'été, en 1978, je quittai le poste des gardes pour me rendre en patrouille vers le canyon Sundance. Aux sources Cave & Basin, un vieux routier que je connais bien, mettons qu'il s'appelle Jim, me fit signe, et je me rangeai le long de la route pour faire un brin de causette avec lui.

Le chef-d'oeuvre de Painter n'a pas bien traversé le temps. La grotte n'était plus le point de mire pour les visiteurs plus raffinés de notre époque. La piscine était fermée et placardés ses paravents de verre. Pour se baigner dans les eaux sulfureuses il fallait monter jusqu'aux sources supérieures.

Seuls les croassements de quelques corbeaux, amplifiés par l'écho de la piscine vide, troublaient un silence inquiétant. Des vandales étaient passés par là: des éclats de verre brisé crissaient sous mes pas lorsque je m'avançai vers le vieil homme, assis dans les marches des belvédères.

"Comment ça va, Jim?"

"Pas mal, jusqu'à ce que je monte ici et que je voie ce gâchis. Mais qu'est-ce qui se passe donc?" Avant que je ne puisse répondre, il ajouta: "Je vois que vous avez pris du soleil. Vous n'avez pas dû passer l'été au volant du demi-tonne."

Je m'assis et commençai à bourrer ma pipe.

"J'arrive de la rivière Dormer," lui répondis-je. "Une patrouille de dix jours. Je voudrais bien y être encore."

Son visage s'anima, peut-être bien au souvenir de quelques mouflons qu'il avait chassés par là avant ma naissance.

"Cette grande muraille de schiste au sommet . . . "

"Oui?"

"Des chèvres?"

"Dix ou douze à chaque fois que je suis passé par là."

"C'est quelque chose à voir, hein?" dit-il dans un sourire.

"Comme si on pouvait tirer sur la barbiche d'un vieux bouc sans même descendre de cheval . . . "

"Si ce n'était pas du canyon juste à gauche."

"Bien content de savoir qu'il y en a encore là haut," fit-il doucement.

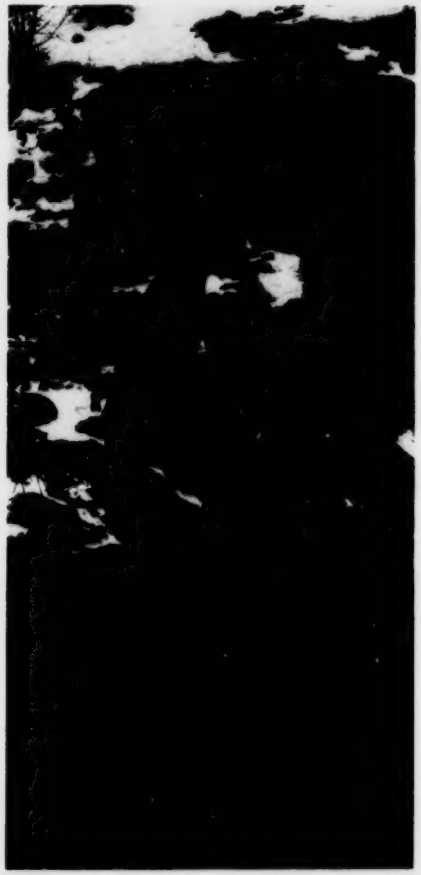
"Ce n'est pas grâce à vous."

Il se tapa sur la cuisse en grimaçant. "Je suis devenu trop vieux pour monter . . . Vous savez quel âge j'ai? Quatre-vingts ans, mais je peux encore nager." Il garda un moment de silence.

"Je montais ici pour me baigner. La seule piscine en ville où on puisse le faire. Et vous la fermez."

"Jim, je n'ai pas . . . "

"Vous la fermez," reprit-il avec colère.



Les premières années de Cave & Basin.

Je lui passai ma blague. Je me sentais un peu comme un paria dans mon uniforme, à le regarder bourrer sa pipe d'un air morose. Chaque fois que je passais dans l'avenue Banff, les enfants venaient me demander: "Pourquoi avez-vous fermé la piscine?" Comme si c'était moi qui avais pris cette décision. Presque tous ceux qui vivent à Banff ont appris à nager dans cette vieille piscine.

Les bonnes raisons de fermer ne manquaient pas, bien sûr. Depuis 1916, l'affaissement dû à l'instabilité du roc avait entraîné des fissures dans la piscine et le reste de l'installation. En 1960, la réglementation sanitaire rendit obligatoire l'utilisation du chlore en raison des problèmes de conjonctivite causés par l'eau chaude de la piscine. Ce produit faisait des dépôts blancs, laids et dangereux ce qui entraîna la fermeture des piscines chaudes et l'utilisation, dans la grande piscine, d'une eau sans minéraux.

La fréquentation fléchit de façon constante au fil des ans. Le climat de montagne ne favorise guère la baignade en eau froide sauf pendant les jours les plus chauds de l'été. Les piscines chaudes fermées, il devenait impossible d'arrondir les revenus en prolongeant la saison. Il fallut aussi se rendre à l'évidence: des rénovations importantes s'imposaient pour empêcher l'effritement du plâtre du plafond et colmater les fissures du bâtiment. L'établissement était presque un danger public et les réparations auraient été extrêmement coûteuses. Le vieux chef-d'oeuvre de Painter n'avait pas déparé le parc national, il attendait maintenant derrière ses panneaux de contre-plaqué, qu'on décide de son sort.

Jim admit: "À la fin des années '50, ils ont vraiment donné une nouvelle jeunesse au vieil établissement. C'est à ce moment-là qu'ils auraient dû faire des gros travaux."

En hochant la tête, je lui répondis: "Pour le moment, il n'y a pas d'argent pour ce genre de travaux. Et puis, il n'est pas tellement certain qu'une piscine ait sa place dans un parc national," ajoutai-je sans conviction.

Jim lança une bouffée et s'arracha la pipe de la bouche. Il lança: "Les remonte-pentes sont peut-être mieux!"

J'en fus réduit à tirer sur mon brûle-gueule. Que dire? C'est l'ambiguité qui a toujours marqué Banff: d'un côté, les grizzlis, de l'autre les discothèques.

"Alors, qu'allez-vous faire?" demande mon interlocuteur. "Vous allez laisser tout ça s'enfoncer dans la boue?"

"Ce n'est pas à moi . . . je laissai tomber. Ma pipe s'éteignait sans cesse. Je la remis en poche. "On va sans doute laisser le plus gros en place comme un sorte de monument. On va monter une collection de photos du bâtiment. Les naturalistes vont organiser des visites guidées et expliquer que c'est ici que sont nés les parcs nationaux . . . Cela devrait susciter beaucoup d'intérêt . . . "

Le vieil homme me mit la main sur l'épaule pour se lever. Il commenta, imperturbable: "Ça va susciter bien des belles paroles en l'air." Il enchaîna: "Nous sommes quelques-uns à avoir une bien meilleure idée."

Je me levai à mon tour: ''Qu'est-ce que c'est?''

Il s'exclama: ''On va leur mettre une bombe sous les . . . '' Une motocyclette couvrit sa voix mais le message était clair.

''Regarde par là, petit. Qu'est-ce que tu vois?'' Un bout de contre-plaqué manquait à l'entrée principale. Je jetai un coup d'oeil.

''Un tas de feuilles mortes dans une piscine.'' Il eut une expression de dégoût et tourna vers moi un regard outragé.

''Bien sûr, c'est un beaux vieux bâtiment, et Dieu sait qu'ils sont rares dans notre pays.''

Il secoua la tête, visiblement indigné: ''C'est pas ça.''

''Du calme, Jim.'' Le vieillard semblait au bord de l'apoplexie.

''Des chevaux, petit. Je vois des chevaux dans la neige. Une vingtaine. Ils tirent un poids de 2 000 livres pour enfoncer des pilotis. Mon père est là avec son fouet et il crie des hue et des dia à ses bêtes.''

Il semblait se tenir ce discours à lui-même. Je restais là à l'écouter, sans trop savoir quelle attitude prendre.

''Pauvres bêtes stupides. Difficile de savoir qui est le plus bête, de l'homme et du cheval. Il se gelait les mains. Pour un dollar par jour, peut-être moins. Tout cela pour nous donner de quoi manger. Painter était un génie, c'est sûr, mais il ne travaillait pas qu'avec ses crayons. Il lui fallait des hommes en chair et en os. La pierre et le mortier, c'est pas assez. Vous n'avez pas vu ça sortir de terre, vous. Vous n'avez pas vu l'expression du visage de Painter lorsqu'on a coulé la première arche. Ni celle de mon père devant ses mains ensanglantées.'' Il se tourna vers moi et me regarda. Comme pour insister sur ce qu'il avait à dire, il me frappait sur la poitrine avec son tuyau de pipe.

''C'est l'avantage que j'ai sur vous. Vous n'allez pas vous en tirer comme ça.''

''Nous en tirer de quoi? Personne n'essaie de . . . ''

''Non, monsieur!''

Il me tapota l'épaule amicalement.

Je remontai dans mon camion et le saluai.

''Allez vous acheter un nouveau maillot de bain,'' me cria-t-il, ''vous en aurez besoin. Souvenez-vous de ce que je vous ai dis là.''

Je le regardai s'éloigner lentement. Le vieil homme, lourdement courbé sur sa canne avait la profonde conviction qu'on peut aller à contre-courant du temps et de l'oubli. Il me revenait en mémoire un autre beau jour d'été où, jeune garçon, je venais à Cave & Basin. On laissait derrière soi la plaine torride et poussiéreuse pour s'enfoncer dans l'ombre bleue des montagnes majestueuses où, la nuit venue, on pouvait dormir dans une fraîcheur emplie de l'odeur des pins. Ce soir-là, je me souviens, je me laissais dériver dans les eaux peu profondes d'une piscine sous le dome que semblaient former les pins. Un geai gris passa. Au flanc de la colline, un ours noir émergea de l'ombre et s'y fondit de nouveau sous mes yeux étonnés.

Je me souviens de la conversation tendre de mes parents, un instant délivrés de l'inquiétude, des chagrins, de l'anxiété.

''Je me demande ce qu'ils font, les pauvres'', disait mon père dans un sourire. J'étais perplexe: les pauvres, c'était nous. Mon père était camionneur et il devait charger sa benne à la pelle parce qu'il n'avait pas les moyens de se payer la chargeuse. Naturellement, il avait mal au dos, et il avait la conviction que les eaux minérales lui feraient du bien.

L'eau chaude jaillissait des pierres et je n'en finissais pas de la regarder, les yeux grands ouverts. C'était le bain d'un géant ou les douves de ce château de pierres et de mousse. Mes parents étaient heureux de me sentir me glisser entre eux pour leur demander où nous nous trouvions: ''C'est le parc.''

Le parc. Un refuge de verdure retentissant du bruit d'oiseaux chapardeurs et du bavardage des écureuils. Il y avait de vrais ours mais peut-être seulement des yeux d'enfants pour les voir. Ma mère fronçait les sourcils lorsqu'il en était question. Ils avaient une sorte de magie, proche de celle de l'odeur de la toile neuve, de la tente montée ce soir-là sous les pins et que la brise gonflait. Le vent nous apportait des éclats de rire. Quittant le nid bien chaud du sac de couchage pour regarder dehors par un entrebaîllement, on ne voyait que le rougeoiment du feu de camp et l'ombre gigantesque de la montagne, s'élevant jusqu'aux étoiles. Elle montait la garde à la lueur du feu.

Blotti dans la nuit immense du parc, on se sentait en sécurité, sûr que rien ne changerait, comme dans tous les pays de légende.

Mais, dans la nature, tout est mouvement. L'homme a transformé le monde au point de le rendre méconnaissable. Malgré tous les trésors de son imagination, ce n'est pas lui qui a inventé le changement mais la nature elle-même. La moindre cellule se prête aux métamorphoses; elle s'anime d'une vie mystérieuse puis elle meurt et prête sa substance à de nouvelles vies.

Ces montagnes inanimées ne sont pas, elles non plus, soustraites à l'action du temps. Partout, le vent, l'eau et la glace sont à l'oeuvre et insensiblement les rabotent. Dès que l'on quitte la route, ce mouvement semble se ralentir. Sitôt franchi l'écran des premiers conifères, on entame un voyage dans le temps et on remonte vers le passé. Jetez un coup d'oeil à cette terre compacte sous vos pieds. Elle porte l'empreinte des êtres qui habitent ces lieux depuis toujours, coyotes, cerfs. Vous pouvez même apercevoir à l'occasion la piste bien nette d'un ours avec ses cinq griffes. Pour un peu, vous oublieriez que vous n'êtes pas le premier être humain à fouler ce sol. Des hommes aux pieds nus vous ont précédé de quelques milliers d'années. Il est difficile de l'imaginer lorsque, dans une vallée retirée, seul l'écho répond à votre voix, qui éveille chez les bêtes la vieille peur de l'homme. Vous ne vous sentez pas écrasé par l'immensité comme sur la route, où ce qui est à l'échelle humaine se trouve confronté à l'infini. L'homme ne manque pas de puissance, bien au contraire. Il l'est trop, ou en tout cas assez pour asphyxier la

planète avec le bioxyde de carbone ou la transformer en désert avec des bombes à hydrogène. Nous nous laissons trop rapidement emporter par les vagues du changement, trop soucieux de préparer à nos enfants un avenir qu'ils ne verront peut-être jamais, à moins que nous n'apprenions à ralentir notre rythme. Remonter ainsi dans le temps, c'est se mettre en quête d'un nouvel avenir, d'une existence liée au cycle ininterrompu de la vie.

Vous venez de passer plusieurs jours à parcourir ces sentiers et à escalader ces cols. Les bruits de la civilisation qui d'abord ne cessaient de retentir à vos oreilles commencent maintenant à s'estomper. Voici que maintenant c'est le bruit de vos pensées qui vous envahit la tête. Vous pouvez même entendre une pomme de pin tomber sur le sol à une centaine de mètres.

Plus vous vous enfoncez dans l'arrière-pays, plus vous vous sentez devenir chasseur: armé non pas d'une lance, d'un arc ou d'un fusil, mais avec un appareil-photo, un calepin ou simplement un oeil tout neuf.

C'est déjà l'heure du retour. Ce que vous avez trouvé dans ces forêts, vous le chercherez en vain au coin de Ste-Catherine et Atwater. Des milles avant de retrouver la route, vous entendez la clameur du progrès, cette alliance du changement et de la recherche du profit.

Soudain, le bruit devient assourdissant. Celui qui revient d'un périple dans le passé se retrouve abasourdi sur le bitume de Banff, de Waterton ou de Jasper.

En jetant un regard, vous vous demandez: "Avons-nous vraiment besoin de tout ça?"

Partout dans les parcs, l'été, on voit de jeunes frimousses dont l'histoire commence à leur arrivée sur la scène. Le Ciel les bénisse.

À Banff, le passé fait souvent irruption dans la vie moderne. Les tailleurs de pierre qui ont travaillé à l'édification de l'église catholique St. Mary's se servaient de marteaux d'acier pour donner forme à ces parois de pierre. De quelle main était tombé le maillet de pierre qu'on a exhumé en creusant les fondations? Et ces os friables que le garde Gilmar a trouvés dans une chambre funéraire au revêtement de grumes au nord de la ville, le long du cours supérieur de la Red Deer? De qui sont-ils les restes? Qui a creusé ces maisons qui gisent encore inexplorées sous une allée de gazon du golf de Banff Springs?

Lorsque je lui ai posé la question, l'archéologue Barney Reeves m'a répondu: "Probablement, un de ces cinglés de Shuswaps. Ils ont essayé un moment d'acclimater aux Rocheuses leur culture qui était celle d'un peuple des plateaux vivant de la pêche au saumon. Ils ont vite renoncé."

Pas de saumons par ici. Pas de place pour les Shuswaps.

Ces reliques du passé nous permettent elles aussi de remonter le cours du temps, de rejoindre par delà les âges, d'autres êtres humains. C'est peut-être cette recherche du passé qui pousse tant de citadins à s'entourer de vieux meubles, à restaurer de vieilles maisons de ferme en pierre en ne ménageant ni leur peine ni leur

Le parc national Kootenay.

argent. Les hommes ne vivent pas que de leur présent. Pas plus que les nations. Combien de fois n'avons-nous pas dû constater, à notre grand déplaisir, que nous mettons notre avenir en péril en ne tenant pas compte des leçons du passé.

J. B. Harkin, premier commissaire des parcs fédéraux, est de ceux qui ont tenté de prendre des mesures concrètes pour que le passé continue d'habiter notre conscience nationale. À ses yeux, c'est la Direction des parcs nationaux qui était la mieux placée pour conserver les lieux et monuments historiques et souligner des épisodes de notre histoire qui ont marqué l'ensemble de la nation.

Sous sa direction, les premiers parcs historiques du Canada ont été créés à Fort Howe, au Nouveau-Brunswick, en 1914 et à Fort Anne, en Nouvelle-Ecosse, en 1917. La Loi de 1930 sur les parcs nationaux autorisa la Direction des parcs nationaux à créer et à gérer d'autres parcs historiques. Aujourd'hui, Parcs Canada s'occupe de soixante-dix parcs historiques d'un océan à l'autre. Il y a en outre 600 plaques ou stèles commémoratives qui nous rappellent des personnes ou événements d'importance dans notre histoire nationale ou l'évolution de notre culture.

Parcs Canada, avec le concours de la Commission des lieux et monuments historiques, s'efforce de rappeler toutes les phases importantes de notre histoire et de notre évolution culturelle, tout comme il essaie d'établir des parcs nationaux représentant toutes les différentes zones naturelles de notre pays.

De nos jours, les archéologues, curateurs de musée et conservateurs d'artefacts sont un élément-clé dans les effectifs des services opérationnels de Parcs Canada. Leur travail consiste parfois à reconstruire des bâtiments d'autrefois, comme ce fut le cas à Fort Anne. Ils ont utilisé les plans que Samuel de Champlain a lui-même dessinés dans les années 1600 afin de reconstruire l'*Habitation*, qui abrita les premiers colons français au Canada.

En contrebas de la Bibliothèque parlementaire, à Ottawa, de gros travaux de rénovation sont en train aux écluses du canal Rideau, l'un des nombreux canaux historiques relevant de Parcs Canada.

Sous l'oeil attentif d'un interprète des parcs, une fillette armée d'un maillet et d'un ciseau essaie de faire sauter un minuscule éclat d'un bloc de granit. Étonnée de la dureté et de la grosseur de la pierre, elle se demande si les gens d'autrefois n'étaient pas des géants. C'est là le début d'une leçon d'histoire, à l'endroit même où l'histoire s'est écrite. En fin de compte, c'est dans le coeur humain que s'enracine tout monument historique.

Parcourant l'un après l'autre les parcs historiques du Canada, on acquiert une perception de plus en plus vive de l'histoire nationale. Au parc national historique de Rocky Mountain House, accessible par la route David Thompson, le thème central est la traite des fourrures. Cet endroit servait de tremplin à David Thompson pour ses tournées d'exploration dans la chaîne de montagnes. Les archéologues ont exhumé les ruines de vieux postes de traite et les historiens ont reconstitué l'histoire des brigades de fourrure.

Ici, l'interprète est un trappeur à la grosse voix dont le message est transmis par une cassette à pile solaire. Il vous fait visiter les lieux et vous raconte les voyages de Thompson chez les Pieds-Noirs qui furent autrefois la terreur des plaines. Les vieux mousquets et les objets de troc exposés au centre d'accueil font renaître l'époque où les pelleteries dominaient toutes les préoccupations.

À Banff, tout près, les services d'interprétation déploient de plus en plus d'efforts pour faire connaître l'aspect humain de l'histoire du parc. Il est bien évident que l'état actuel de la vallée de la Bow, tranchant si nettement avec l'idée que nous nous faisons aujourd'hui des parcs nationaux, ne peut se comprendre sans un retour en arrière.

Au cours des premières années du parc, l'une des plus importantes activités humaines y était l'exploitation houillère. Au nord de Banff, à Bankhead, des ruines considérables rappellent une ville minière abandonnée après 1922, année de fermeture de la mine.

Une promenade auto-guidée permet au visiteur de remonter dans le passé de cette ville. Des illustrations et des textes expliquent à quoi servait le vieux matériel rouillé. Dans l'un des bâtiments, une maquette représentant les mineurs en train de travailler sur les strates inclinées dans les profondeurs du mont Cascade est un hommage à l'habileté et au courage des travailleurs des houillères. À une époque, on se félicitait de la présence de cette ville dans le parc; plus tard, on estima qu'elle déparait les lieux et devait disparaître. La rhubarbe plantée autrefois par la femme d'un mineur s'étale aujourd'hui en tous sens sur les terrils bien au délà des limites d'un jardin disparu.

Parcs Canada, dans sa volonté de préserver les lieux historiques de notre pays, n'a pas oublié non plus la place de Cave & Basin dans notre histoire. Comme il semblait impossible de trouver des fonds pour restaurer les ''bassins de natation'', il fut proposé de stabiliser les immeubles et de remplacer la piscine principale par un jardin commémoratif.

Cette proposition déclencha de vives protestations. Deux femmes qui vivent depuis longtemps dans le parc, Vera McGinn et Mary Allan, fondèrent le ''Save the Cave & Basin Swimming Pools Committee''. Vingt et un mille personnes de tous les coins du Canada signèrent une pétition demandant à Parcs Canada de rénover et restaurer tout l'ensemble, piscines comprises.

Grâce à la volonté exprimée par le public et au soutien d'hommes politiques à Ottawa, le gouvernement fut en mesure de débloquer des crédits suffisants pour réaménager presque complètement le chef-d'oeuvre de Painter. La prophétie de mon vieil ami Jim se réalisait donc, mais trop tard pour que lui-même puisse plonger dans la piscine reconstruite.

On a également reconstruit le rustique établissement de bains de George Stewart. Le bassin devenu au fil des ans, un réservoir de béton, a retrouvé son apparence originale.

Toute la zone de Cave & Basin retrouvera donc essentiellement l'apparence qu'elle avait lorsque, en 1914, Painter acheva les travaux. Fait aussi regrettable que paradoxal, il ne peut cependant pas y avoir de bains. Il faudrait en effet installer un coûteux système de chauffage, car l'eau ne fait que 32°C. La réglementation actuelle de la province impose l'utilisation de chlore dans toutes les piscines, ce qui précipite les minéraux, enlevant à ces eaux tout ce qui les caractérise.

Jim avait eu une expression de dégoût lorsque je l'avais mis au courant de la situation. Il avait ajouté: "Là où je vais, l'eau chaude ne manque pas. Je leur ferai pousser la chaudière et le problème sera réglé."

Au Centre du Centenaire Cave & Basin, c'est l'hiver. Les belvédères aux toits rouges sont coiffés de neige. La maçonnerie récente du mur nord et le verre neuf miroitant dans les épaisses parois qui brisent les élans du vent donnent à ce site une nouvelle jeunesse. Parmi les échafaudages qui encombrent encore les lieux, on assiste à la naissance de l'édifice, dirait-on. Tout autour de la vieille structure s'empressent maçons, peintres, électriciens et plombiers. Ils travaillent sous un abri de plastique. L'étage de l'établissement, qui ne servait autrefois qu'à l'entreposage, abritera une exposition rappelant la naissance du premier parc de la nation.

Des allées de bois mènent les visiteurs sur les terrasses puis jusqu'à l'ouverture de la grotte et même plus loin, là où jaillissent les eaux chargées de minéraux pour former des étangs qui fument. Au contact de l'air glacial, les vapeurs enveloppent les pins et les peupliers d'une épaisse couche de givre.

Le sentier autoguidé vous mène parmi les sapins, enjambe de petits ruisseaux d'eau chaude. Les panneaux et illustrations vous expliquent comment McCabe et les McCardell ont jadis découvert cet endroit. Vous apprenez la curieuse histoire de la davoise de Banff, petit poisson rare, dont l'habitat a été envahi par une espèce tropicale imprudemment implantée dans ces marécages il y a quelques années. Même dans ce bayou à demi-gelé, le démon du changement s'amuse à tout bouleverser.

Poursuivant votre route, vous arrivez à une cache dans les roseaux. Abrité derrière des planches de cèdre, vous voyez des canards sauvages qui devraient plutôt être en Floride. Ils passent l'hiver sur ce plan d'eau.

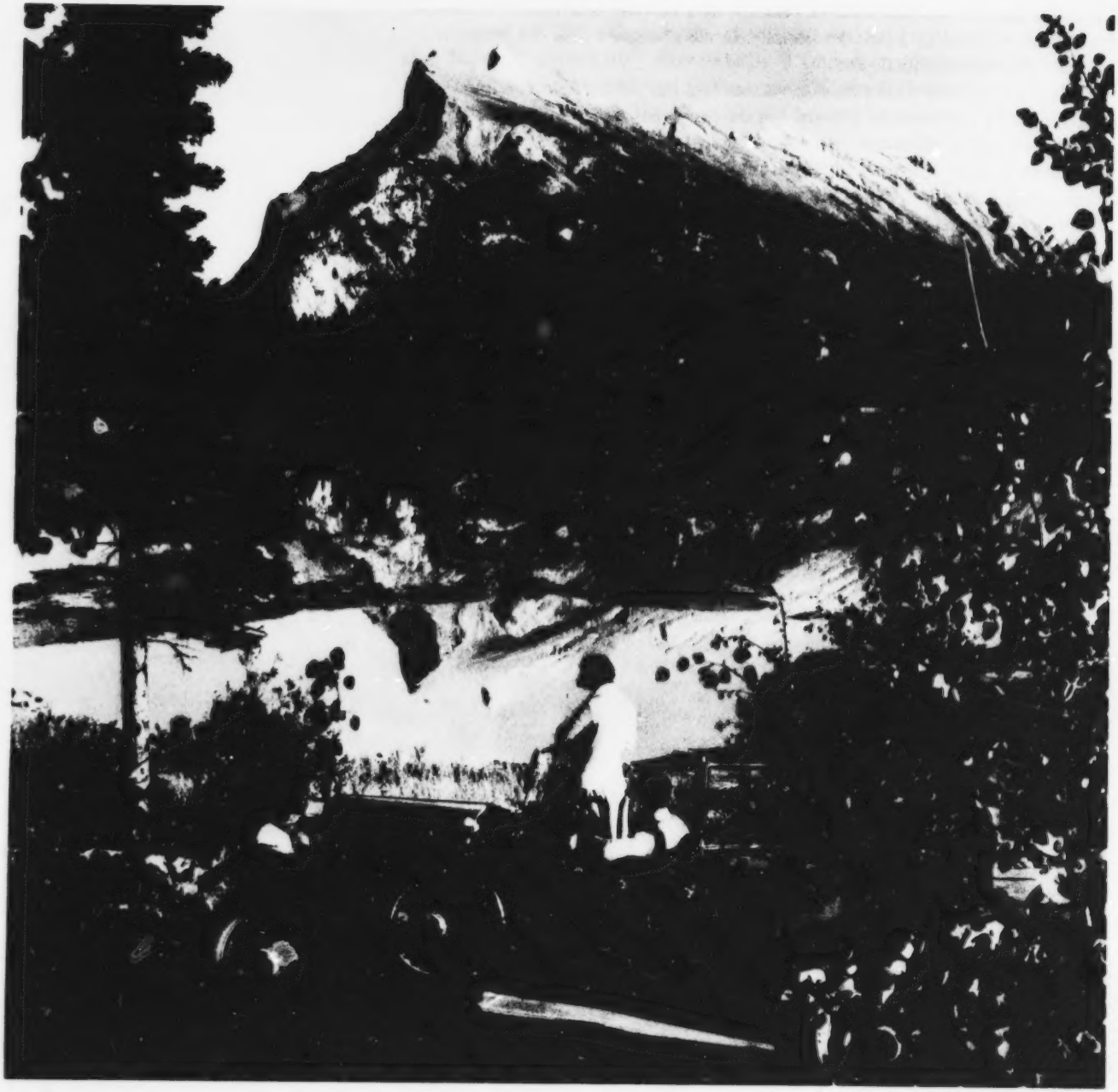
Et, bel augure au bout d'un long sentier, vous rencontrez un vieil ami, le cincle d'Amérique. La dernière fois que je l'ai vu nager, c'était un jour d'hiver, dans un espace dégagé de la Cascade, au nord de Banff. Et le revoici, cet oiseau d'ardoise un peu plus petit qu'un merle, qui sautille sur le rebord glacé de sa piscine personnelle, bien chauffée. Il plonge avec l'agilité du phoque et se meut dans l'eau avec autant d'aise qu'un poisson. Après avoir attrapé quelques minuscules insectes dans le fond de l'eau, le voici de retour sur la neige. Il sautille frénétiquement sur ses pattes fragiles, jouissant de son heureuse nature.

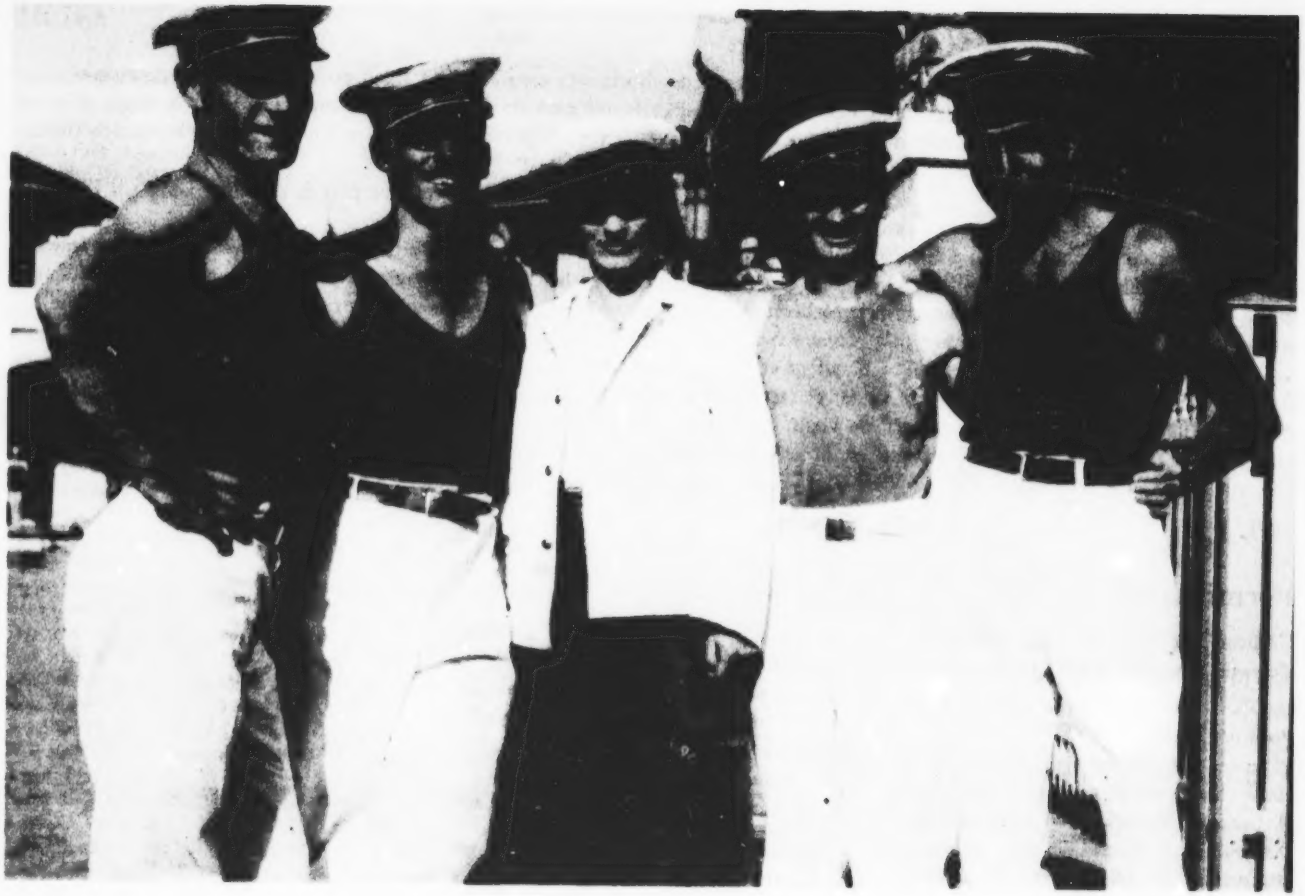
Chaque fois que je vois cet oiseau joyeux égayer le règne de l'hiver, je pars d'un grand éclat de rire, aussi heureux de le voir qu'il peut l'être de jouir de son existence. Le son de ma voix, retentissant à la surface du marais, étonne les canards

qui s'envolent un peu plus loin. Ils refusent de s'habituer à la voix de l'homme, qui retentit pourtant ici depuis des siècles: celle des chasseurs, celle des prospecteurs et enfin des touristes modernes.

Ces farouches hommes des montagnes, ces élégants visiteurs et ces hommes qui cherchaient fortune seraient aujourd'hui un peu dépaysés. Bien des choses sont restées inchangées, suffisamment en tout cas pour répondre à nos besoins grandissants de solitude et de paix. Nous somme en quête d'un avenir habitable comme une maison familière, d'un monde de verdure et de fraîcheur où l'on a le temps de penser, de sentir, de suivre le manège d'un oiseau dans un étang d'eau noire au milieu de la neige.

Plonge, petit oiseau, saute et chante. Règne toujours sur ces lieux où est née une grande et noble idée.





Remerciements

J'aimerais remercier E. J. Hart et son personnel aux Archives des Rocheuses canadiennes à Banff pour leur patience exemplaire.

Le professeur B. Reeves de l'université de Calgary et Don Steer et John Porter de Parcs Canada m'ont guidé en archéologie, mais ne doivent aucunement être tenus responsables des erreurs que j'ai pu commettre. Le professeur Reeves m'a dirigé vers les travaux de Claude E. Schaeffer sur lesquels j'ai basé la fiction du premier chapître.

Je suis profondément reconnaissant à Fergus Lothian de Parcs Canada dont la mémoire renferme plus de renseignements sur l'histoire des parcs nationaux que tous les vastes classeurs de son bureau d'Ottawa.

Leslie Taylor de Parcs Canada m'a aimablement prêté ses écrits inédits sur l'histoire des sources thermales Cave & Basin. Ses travaux ainsi que ceux d' Eleanor Luxton sur l'histoire de Banff et les comptes rendus de Janet Foster sur la conservation de la faune (voir bibliographie) m'ont grandement aidé à délimiter mes propres recherches. La bibliographie en trois volumes des parcs nationaux de R.C. Scace me fut vraiment d'un grand secours; M. Scace m'a confié son seul et unique exemplaire.

J'aimerais remercier les photographes Bob Sandford et Bruno Engler et les gardes Clair Israelson et Tim Auger pour avoir mis leurs diapositives à ma disposition. Jim Deegan, auteur et raconteur de Banff, a cité pour la postérité l'histoire de quelques anciens habitants célèbres. William M. Pearce de Toronto a bien voulu partager ses souvenirs de son illustre père, William Pearce. J'aimerais remercier tout particulièrement ma femme Myrna qui est finalement sortie vainqueur d'une longue lutte avec notre Smith-Corona.

À vous tous, et à ceux que j'ai pu oublier, salut!

Permissions

L'éditeur a fait tous les efforts possibles afin d'obtenir la permission pour ce qui suit:

Du *The Origin and Meaning of the National Parks of Canada.*

"Extracts from the papers of the late Jas. B. Harkin, first Commissioner of the National Parks of Canada." (Compilé par M.B. Williams. Distribué par le Bureau des parcs nationaux, Département des affaires du nord et des ressources nationales, Saskatoon. "Copyright 1957, par H.R. Larson Publishing Co. Tous droits réservés.")

"On me reproche . . . de la nature primitive." (p. 97)

"Comment arriver à une utilisation . . . reste du territoire." (p. 99)

"Les parcs sont . . . les générations futures." (p. 99)

Du *Nor'West Farmer* Magazine, Winnipeg, 1920. Article: "The Story of the Cave and its keeper at Banff as told to a member of the staff." (auteur inconnu)

"Sanderson's Mountain Dew . . . la danse continue!"

Du *Le Grand Défi, le chemin de fer canadien*, par Pierre Berton. Avec permission de Canadian Publishers McClelland and Stewart Ltd., 1971.

"Y a parmi . . . le C.P.R."

Archives publiques du Canada

1. *The Macdonald Papers*, vol 229.
   Letter, Peter Mitchell to John A. Macdonald, July 23, 1885.
   Mitchell signale directement au premier ministre, John A. Macdonald que le site vaut "au moins un demi-million de dollars." (p. 37)
2. *The Macdonald Papers*, vol 229.
   Thomas White to John A. Macdonald, Nov. 21, 1885.
   "Ce serait très . . . de ces requérants." (p. 41)
3. Defoe, John W. *Clifford Sifton in Relation to his Times*. Toronto: 1931.
   "C'est un ministère . . . transiger avec lui." (p. 74)

Index

Abbot, Philip Stanley, 108
Abbot, le col, 138
Allan, Mary, 147
Alpine Club of Canada (A.C.C.), 111
Alpinisme, 76-79, 108, 138-40, 149
American Bison Society, 85
Archéologie, 9-11, 35, 144-7
Arkansas, les sources thermales, 29, 37, 40, 48, 61-2
Assiniboines, 10, 22-9, 42
Assiniboine, Mont, 114
Association de guides canadiens des montagnes, 140
Association des parcs nationaux et provinciaux, 135
Athabasca, le col, 23

Babel, Mont, 140
Banff, Parc national, 29, 41, 57, 99, 100, 110, 114-6, 133-4, 139-40, 145-7
Banff, site de, 9-11,
Banff-Windermere, route, 26, 99, 107
Bankhead, 147
Barnetson, P. D., 104
Berton, Pierre, 46
Bisons (Buffalo), 9-24, 57, 64, 76, 82, 85-7, 89, 91
Blackstock, T. G., 82
Bourgeau, Eugene, 25-6
Bow, chutes, 23, 28, 65, 67, 92
Bow, rivière, 23, 25, 28-30, 43, 57, 58, 61, 65, 67, 72
Bow, vallée, 9, 10, 24, 26-7, 29-31, 48, 59, 61, 77, 80, 81, 87, 95, 110, 147
Bow Vallée, la promenade de la vallée, 107
Boyce, Jim, 101
Braconnage, 64, 81, 86, 101, 141
Brett, Lt. Col., 102
Brett, Dr. R. G., 48, 59, 65-6, 73, 91
Brett, sanitorium, 65-7, 73
Brewster, Jim, 108
Buffalo, Parc national, 86
Burgess, Alexander, 40-1

Calgary, 31, 37-9, 76, 91, 114, 138
Camp d'internement, 107
Canards, 16, 148-9
Canmore, 99
Carnaval d'hiver de Banff, 114
Cascade, mont, 9, 26-7, 33, 65, 110, 115, 147
Castle, mont, 35, 80, 107
Castor, 22, 24, 105
Cave & Basin, 11, 26-9, 35-44, 48, 65-8, 72, 74, 91-5, 110, 141-48
Champs, 48, 68
Champs de glace, Promenade des, 115, 135
Chasse, 9-19, 22-3, 26, 57-8, 79-80, 82, 85-7, 100-105, 110-149
Chemin de fer Canadien-Nord, 90
Chemin de fer Canadien Pacifique, (CPR), 30-38, 41-5, 47-8, 61, 65, 68-9, 72, 79, 80, 90, 94-5, 107-8, 111, 114-5, 139
Chochones, 23
Clearwater, rivière, 9
Commission des lieux et monuments historiques, 146
Commission internationale pour le sauvetage alpin, 140
Compagnie de la Baie d'Hudson, 24-5
Compagnie du Nord-Ouest, 24
Conner, John, 65, 67
Conseil consultatif de Banff, 111
Conservation, 64, 76, 84, 85, 90, 102, 111, 134, 138, 146
Couguars, 106
Coyotes, 57, 101-6, 144-5
Craigellachie, 46
Cris, 22-5
Cerf, 10, 31, 87, 104, 106, 110, 144, 146

Defoe, John W., 74
Direction des parcs, la, 89, 90, 110, 134-5, 146
Dormer, rivière, 141
Douglas, Howard, 76, 79-87, 90, 92, 133

Elk Island, Parc national, 86, 89
Emerson, Ralph Waldo, 62, 76
Exshaw, 32, 99

Feux, 31-2, 57, 67, 69, 72, 86, 100-2, 110-11
Feuz, Ernest, 139
Fleming, Sir Sandford, 30-2
Foster, Janet, 85
Fort Anne, Parc national historique de, 146
Fort Howe, Parc national historique de, 146
Fuhrmann, Peter, 140
Fuller, C. C., 102

Galletly, David D., 93-4
Gardes, 81, 86, 100-4, 106, 111, 136, 138-40
Géologie, 9, 136-7
Gens-des-Corbeaux, 23
Gibbon, John Murray, 111
Gilmar, Larry, 145
Glaciation, 9, 12-13, 136-37, 148
Glacier, Parc national, 69, 89
Gold Seeker, 80
Goodman, Benny, 115
Grand-Tronc-Pacifique, chemin de fer, 90
Guides suisses, 108, 138-39

Hall, John R., 48
Hamilton, Alvin, 134
Harkin, J. B., 89-100, 102, 104, 106, 108, 111, 115, 134, 146
Hart, Edward, 80, 114
Healy, Joe, 44
Healy, le ruisseau, 101
Hector, Sir James, 25-6, 107
Hedges, Cornelius, 62
Hélicoptères, 116, 137, 140
Hillsdale, 31
Hot Springs Gazette, 67
Howse, le col, 24
Hutchinson, James A., 139

Ingram, Jack, 39, 40
Interprètes (naturalistes), 136-38, 147

Jasper, Parc national, 89-90, 140, 145
Jennings, Harry, 38
Johnson, "Rattlesnake," 38

Kananaskis, Lacs, 33, 83
Keefe, David, 36, 43
Kicking Horse, le col, 30, 35
Kicking Horse, rivière, 45
Kootenay, indiens, 10
Kootenay, Parc national, 106
Kootenay, les plaines, 23

Lac des Arcs, 32
L'hôtel Banff Springs, 23, 47, 57-9, 61, 65-72, 92-4, 110
Loi du Parc des montagnes Rocheuses, 57, 62, 64, 72-3, 83, 87
Loi sur les parcs nationaux, 91, 99, 146
Lougheed, James A., 40, 43
Louise, Lac, 26, 45, 69, 80, 83, 94, 108, 114, 138
Loups, 17, 102, 105, 106
Lusk, Tom, 80

MacDougall, George, 28-9
Macdonald, A. B., 95-6
Macdonald, Lady Agnes, 45
Macdonald, Sir John A., 30, 37, 44, 48, 59, 61-2, 76, 89
Macoun, John, 30
Margach, William, 84
Mather, Steve, 98
McArthur, J. J., 77, 79
McCabe, Franklin, 33-43, 58, 148
McCardell, Thomas, 33-43, 148
McCardell, William, 33-43, 58-9, 148
McGinn, Vera, 147
McNeil, Archie, 36
Meighen, Arthur, 98
Miner, 27, 33, 35, 42, 62, 69, 76, 80, 86, 90, 101, 147
Ministère de l'Intérieur, 36, 74
Minnewanka, Lac, 43, 67, 74, 108

Mitchell, P., 37
Montagnes Rocheuses, parc des, 58, 61-2, 64, 69, 73, 76, 86-7, 89-91, 99
Montana, 28, 38, 85-6
Moraine, Lac, 108
Morleyville, 28
Mouflons, 10, 14, 79, 81, 86-7, 101-02, 106, 116, 133, 141
Muir, John, 76, 85-6

Neish, W., 104
"Nimrod," 25-6
Norquay, Mont, 114

Oliver, Frank, 85, 89, 90
Orignal, 26, 45, 84, 86, 133
Ottawa, 29, 37, 40, 68, 72, 74, 94, 100, 146-7
Ours, 16, 57, 102, 143-4
  noirs, 57, 79, 81, 108, 110-11, 116, 138, 143
  grizzlis, 13, 16, 57, 79, 80, 102, 110-11, 138, 142

Pablo, Michel, 85-6
Painter, Walter S., 94-5, 143, 147-8
Palliser, John, 25, 30
Panther, chutes, 102
Panther, rivière, 9
Parcs Canada, 9, 11, 35, 134, 138, 140, 146-7
Parcs nationaux, 9, 11, 32, 40-2, 44, 47-8, 59, 61-2, 64, 68-9, 76, 79, 81, 83, 86, 90, 97-9, 104-7, 110-11, 114-5, 133-40, 142, 146
Parker, la crête, 136
Pearce, William, 29, 32, 41-4, 68, 81
Pearce, William Jr., 42
Pease, Benjamin, 28-9
Perren, Walter, 139-40
Peyto, Bill, 80, 101, 107
Pfisterer, Willi, 140
Pieds-Noirs, 10, 23, 24-5, 28, 147
Piégans, 24
Piégan post, 24, 25
Pipestone, rivière, 27
Pierreux, 22
Poissons, 10, 15-6, 48, 57-8, 64, 84, 86, 108, 145, 148
Police Montée du Nord-Ouest, 67, 73, 81, 91
Polices, (règles), 48, 58-9, 62, 64, 86, 110, 134
Préservation, 57, 59, 62, 76, 82-3, 87, 90, 97-8, 111 134-5

Red Deer, rivière, 9, 83, 86, 145
Reeves, Barney, 145
Renards, 57, 82, 105
Rideau, canal, 146
Riel, Louis, 29, 44, 46, 48
Robinson, Bart, 95, 110
Rocky Mtn. House, 24, 146
Rogers, Major A. B., 30-1, 45, 80
Rogers, le col, 47, 69
Romansen, Jack, 114
Roosevelt, Theodore, 85
Rundle, Mont, 25, 116
Rundle, Rev. Robert T., 25

Sandford, Bob, 136-7
Sanitarium Bottling Co., 92
Saskatchewan-Nord, rivière, 23
Schreiber, Collingwood, 77
Selkirk, monts, 30-1
Shuswap, 145
Sibbald, Howard E., 86, 100-106, 138
Siebring, Theodore, 36, 44
Sifton, Clifford, 74, 83, 89
Silver City, 35-6, 44, 80
Simpson, Sir George, 25
Sites historiques nationaux, 11, 145
Ski, 111, 114-5, 133-4, 137-8, 140
Skoki Lodge, 114
Skyline Hikers, 111
Smart, James A., 74
Smith, Donald, 32, 61
Sources centrales, 35
Sources chaudes (thermales), 11, 20-30, 34-44, 48-9, 59, 61, 68, 91-2, 97, 110
  Propriétés médicinales, 24, 37-8, 41-2, 47-8, 59, 61, 92-3, 144
Sources chaudes supérieures, 23, 35-6, 43-4, 58-9, 67, 93, 115, 141
Southesk, le Comte de, 25, 27
Spray, lacs, 99, 114
Spray, rivière, 83, 95, 108
Steer, Don, 11
Stephen, Sir George, 32
Stewart, George, 48, 57-9, 65-8, 72-4, 81, 92-3, 147
Stewart, McLeod, 40-1
Stewart, canyon, 74
Stoney, indiens, 23, 80-1
Storm, montagne, 108
Strathcona, Lord, 82
Strom, Erling, 111
Sulphur, mont (Terrace), 11, 23, 26-7, 33, 35, 37-8, 41-2
Sundance, canyon, 141
Sunshine, 114
Synge, Lt. Millington Henry, 30

Terrains de camping, 10, 25, 108, 110, 116, 137-8
Thompson, David, 24, 146-7
Thoreau, Henry David, 62, 76
Tona xa, 10
Trail Riders of the Canadian Rockies, 111
Tunnel, montagne, 108

Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources, 134

Van Horne, William Cornelius, 32-3, 37-8, 43, 46-8, 57, 67-8
Vermilion, rivière, 26
Victoria, Mont, 138-9

Wainwright, 86, 89
Walker, Betty, 95
Wapiti, 82, 86-7, 106, 115
Waterton, Parc national, 10, 89, 90
Whitcher, W. F., 48, 57, 105-6
White, Thomas, 39-41
Whitman et McNulty, 48, 59
Wilson, Tom, 45, 79-80, 111, 114
Woods, Tex, 80, 101
Woodworth, D. B., 38-41, 43-4, 58

Yellowhead, le col, 30
Yellowstone, Parc national, 30, 40, 62, 64, 79, 85, 102, 106
Yoho, Parc national, 69, 89
Younge, Willard Burrill, 28-30, 44

Zoo, 82-4, 87, 91

Bibliographie

Livres

Anderson, Frank W., *Calgary Banff Highway*, Frontier Publishing, Calgary, 1968.

Berton, Pierre, *Le Grand Défi, le chemin de fer canadien*, traduit de l'anglais par Pierre Bourgault, Montréal. Editions du Jour, 1974.

Carter, David J., *Behind Canadian Barbed Wire*, Tumbleweed Press Ltd., Calgary, 1980.

Creighton, Donald, *Dominion of the North, A History of Canada*, The Macmillan Company of Canada, Ltd., Toronto, 1966.

Fleming, Sir Sandford, *England and Canada, A Summer Tour Between Old and New Westminster*, Sampson, Low, et al, Londres, 1884.

Foster, Janet, *Working for Wildlife, the Beginnings of Preservation in Canada*, Université de Toronto, Toronto, 1978.

Hart, E. J., *Diamond Hitch, The Early Outfitters of Banff and Jasper*, Summerthought, Banff, 1979.

— *The Selling of Canada*, Altitude Publishing Ltd., Banff, 1983.

Lothian, W. F., *L'histoire des parcs nationaux du Canada*, volumes I à IV, Parcs Canada, Ottawa, 1976-1981.

Luxton, Eleanor G., *Banff, Canada's First National Park, A History and a Memory of Rocky Mountains Park*, Summerthought, Banff, 1975.

MacGregor, James G., *A History of Alberta*, Hurtig Publishers Ltd., Edmonton, 1981.

Nelson, J. G. and Scace, R. C., ed., *The Canadian National Parks Today and Tomorrow*, Etudes sur l'exploitation du territoire et les répercussions sur l'environnement, Parcs nationaux série no 3, Service de la reprographie, Université de Calgary, Calgary, 1968.

Robinson, Bart, *Banff Springs, The Story of a Hotel*, Summerthought, Banff, 1973.

Scace, R. C., *Banff, Jasper, Kootenay and Yoho, An Initial Bibliography of the Contiguous Canadian Rocky Mountains National Parks*, division des parcs nationaux et lieux historiques, Ottawa, 1973.

Southesk, James Carnegie, comte, *Saskatchewan and the Rocky Mountains*, réimpression, M. G. Hurtig Ltd., Edmonton, 1969.

Spry, Irene M., *The Palliser Expedition*, The Macmillian Co. of Canada Ltd., Toronto, 1963.

Strom, Erling, *Pioneers on Skis*, Smith Clove Press, Central Valley, New York, 1977.

Sutton, Ann et Sutton, Myron, *Yellowstone, A Century of the Wilderness Idea*, The Macmillan Co., New York, 1972.

William, Mabel B., *The History and Meaning of the National Parks in Canada*, H. R. Lawson Publishing, Saskatoon, 1957.

Wilson, Thomas E., *Trail Blazer of the Canadian Rockies*, éditions Hugh A. Dempsey, Glenbow Alberta Institute, Calgary, 1972.

Périodiques, rapports gouvernementaux, articles

Département de l'intérieur (Canada), "Rapports annuels", publiés par le Gouvernement du Canada, Ottawa, 1887-1932.

Gouvernement du Canada, "Commons Debates, An Act Respecting The Rocky Mountains Park of Canada, 50-51 Victoria", publié par le Gouvernement du Canada, Ottawa, 1887.

International Union for the Conservation of Nature, "Resolutions on National Parks", Biological Conservation, Vol. III, No. 2, 1971.

Macdonald, Agnes, "By Car and By Cowcatcher", *Murray's Magazine*, Vol. I, janvier-juin, 1887.

Ministère des Affaires indiennes et du nord canadien, "Politique des parcs nationaux", brochure, publiée par le Gouvernement du Canada, Ottawa, 1964.

Parcs nationaux et lieux historiques, "Banff National Park Provisional Master Plan", Imprimeur officiel de la reine au Canada, Ottawa, 1969.

Nor'West Farmer Magazine, The Story of the Cave and its Keeper at Banff, Alberta", (automne) 1920.

Parcs Canada, Ministère des Affaires indiennes et du nord, "Politique de Parcs Canada", publiée par le Gouvernement du Canada, Ottawa, 1978.

Ouvrages non-publiés

Banff, Archives des Rocheuses canadiennes, "The Bill Peyto Collection."

— "Letter of Will Fear", The Norman Luxton Papers.

— "Reminiscenses of a Western Pioneer" par William McCardell.

Banff, Bibliothèque du parc national Banff, "Historic File", dossiers et correspondance officielle, développement du parc et rétrospective sur ses habitants.

Ottawa, Archives publiques du Canada, Vol. 229, The Macdonald Papers, "Peter Mitchell to John A. Macdonald, 23 juillet 1885", "Thomas White to John A. Macdonald, 21 novembre 1885."

Ottawa, Archives publiques du Canada, groupes de documents 15 et 84, de nombreux documents racontant l'histoire des parcs nationaux au Canada. Voir en particulier: RG 84, Vol. 535, dossier 87154. Historique des sources thermales à Banff.

RG 84, Vol. 191, dossier B 56-20, vol. 2. Construction de la station thermale de Cave & Basin, 1912-1914.

RG 84, Vol. 51, dossier BU 209. RG 84, Vol. 115, dossier U 43. Le troupeau de bisons Pablo-Allard. Historique du troupeau et récit de son acquisition par les autorités canadiennes et du sort qu'on lui réserva.

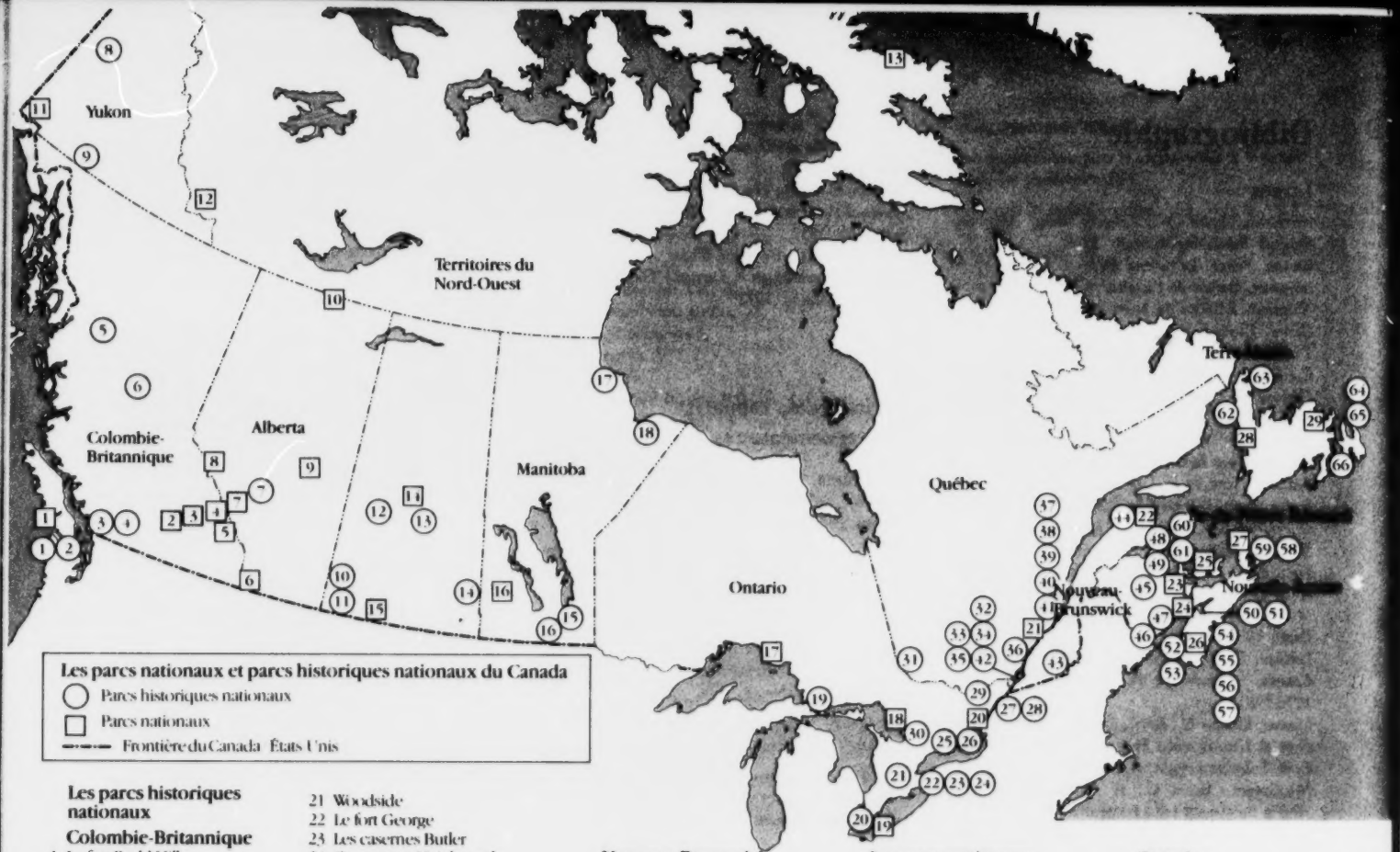
RG 84, Vol. 232, dossier 559260. Création de réserves le long du droit de passage du CP, 1885-1887.

(Pour de plus amples renseignements sur les documents aux Archives publiques du Canada, voir Scace, R. C. mentionné précédemment dans la bibliographie.)

Pearce, William "Establishment of National Parks in the Rockies", (manuscrit de William M. Pearce, Toronto.)

Schaeffer, Claude E., notes manuscrites sur l'ethnographie des indiens Kootenay, Glenbow Alberta Institute, Calgary.

Taylor, L. A., "The Cave and Basin – Birthplace of National Parks", (exemplaire du manuscrit de l'auteur commandé par Parcs Canada.)



Les parcs historiques nationaux

Colombie-Britannique

1 Le fort Rodd Hill
2 Le phare Fisgard
3 Le St. Roch
4 Le fort Langley
5 Kitwanga
6 Le fort St. James

Alberta

7 Rocky Mountain House

Yukon

8 Lieux historiques nationaux du Klondike
9 Le S.S. Klondike

Saskatchewan

10 Le fort Walsh
11 Le massacre de Cypress Hills
12 Battleford
13 Batoche
14 Le fort Espérance

Manitoba

15 Lower Fort Garry
16 La maison Riel
17 Fort Prince of Wales
18 York Factory

Ontario

19 Le fort Saint-Joseph
20 Le fort Malden
21 Woodside
22 Le fort George
23 Les casernes Butler
24 Queenston Heights et le monument Brock
25 Les tours Martello de Kingston
26 La villa Bellevue
27 Le lieu de la bataille du Moulin à vent
28 Le fort Wellington
29 Le canal Rideau
30 La maison commémorative de Bethune

Québec

31 Le fort Témiscamingue
32 Côteau-du-Lac
33 La maison de sir Wilfrid Laurier
34 Le fort Chambly
35 Le fort Lennox
36 Les Forges du Saint-Maurice
37 Les Fortifications de Québec
38 Le Parc de l'Artillerie
39 Cartier-Brébeuf
40 Les Champs de bataille nationaux de Québec
41 Le fort N° 1
42 La Bataille de la Châteauguay
43 Louis S. Saint-Laurent
44 Le monument à Jacques Cartier

Nouveau-Brunswick

45 L'île Beaubears
46 Le blockhaus St. Andrews
47 La tour Martello de Carleton
48 La survivance du peuple acadien
49 Le fort Beauséjour

Nouvelle-Écosse

50 Le fort Edward
51 Grand-Pré
52 Le fort Anne
53 Port Royal
54 Les édifices historiques du port d'Halifax
55 La citadelle d'Halifax
56 La tour Martello Prince de Galles
57 La redoute York
58 La forteresse de Louisbourg
59 Alexander Graham Bell

Ile-du-Prince-Édouard

60 Le fort Amherst
61 Province House

Terre-Neuve

62 Port au Choix
63 L'Anse-aux-Meadows
64 Signal Hill
65 Le cap Spear
66 Castle Hill

Les parcs nationaux

Colombie-Britannique

1 Pacific Rim
2 Mont Revelstoke
3 Glacier
4 Yoho
5 Kootenay

Alberta

6 Lacs Waterton
7 Banff
8 Jasper
9 Elk Island
10 Wood Buffalo

Yukon

11 Kluane

Territoires du Nord-Ouest

12 Nahanni
13 Auyuittuq

Saskatchewan

14 Prince Albert
15 Prairies

Manitoba

16 Mont Riding

Ontario

17 Pukaskwa
18 Îles de la baie Georgienne
19 Pointe Pelée
20 Îles du Saint-Laurent

Québec

21 La Mauricie
22 Forillon

Nouveau-Brunswick

23 Kouchibouguac
24 Fundy

Ile-du-Prince-Édouard

25 Ile-du-Prince-Édouard

Nouvelle-Écosse

26 Kejimkujik
27 Hautes Terres du Cap-Breton

Terre-Neuve

28 Gros Morne
29 Terra Nova